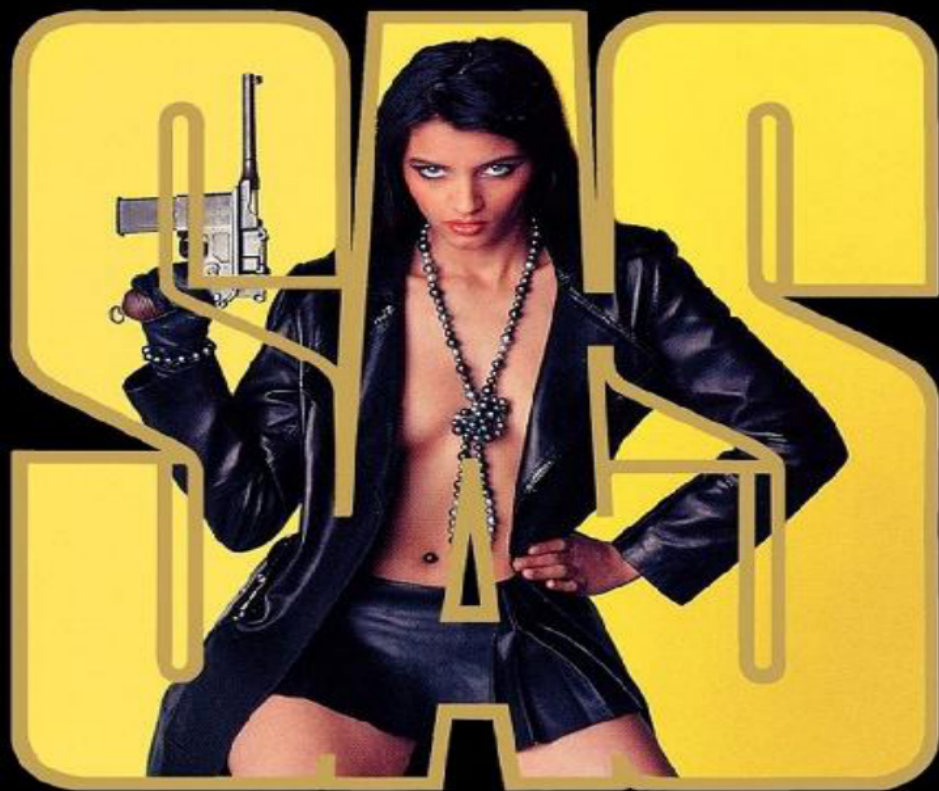


SAS [163] – Le trésor de Saddam 1

Villiers (de)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE TRÉSOR DE SADDAM : 1

*Un milliard de dollars
au soleil !*

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



LE TRÉSOR DE SADDAM, 1

Éditions Gérard de Villiers

COUVERTURE

photographie : Thierry Vasseur

casting : le Mag des castings

armurerie : Courty et fils

44, rue des Petits-Champs 75002 Paris

vêtements : Jean-Claude Jitrois

collier et bracelet : Perles de Tahiti

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2006.

ISBN 978-2-3605-3417-3

PROLOGUE

Les trois semi-remorques *flat-bed*¹ franchirent le pont Al-Ahrar et tournèrent ensuite à gauche dans Rachid Street, suivis de deux camions bâchés et précédés par un 4 × 4 Toyota Land Cruiser sans plaque d'immatriculation. Le petit convoi parcourut environ deux cents mètres et ralentit avant de s'arrêter en face du bâtiment imposant de la Banque centrale d'Irak, sur le trottoir gauche de la rue. Celle-ci était barrée de l'autre côté par des hommes en tenue noire, membres des Fedayins de Saddam, la milice privée d'un des deux fils du dictateur, Oudei Hussein.

Précaution inutile. Depuis des semaines, la crainte des bombardements américains vidait les rues de Bagdad dès la tombée de la nuit...

Une atmosphère lourde écrasait la ville. Les Bagdadi retenaient leur souffle, pris dans l'œil du cyclone. Loin au sud, l'armée américaine était massée à la frontière du Koweït, prête à attaquer avec une formidable armada. D'autres unités US s'apprêtaient également à fondre sur la capitale, à partir du Kurdistan irakien, et pourtant, rien ne se passait en cette fin mars 2003. Pas un avion dans le ciel bleu immaculé de Bagdad, peu de militaires dans les rues, pas un coup de feu, comme si la guerre n'avait été qu'une lointaine abstraction. Certes, les rododromes quotidiennes de la télé, des journaux et de la radio officielle abreuyaient la population de communiqués grandiloquents et triomphalistes. Le raïs² lui-même proclamait que la guerre imminente allait être la « Mère de toutes les batailles » et que les troupes américaines, si elles osaient s'aventurer sur le sol sacré de l'Irak, seraient défaites dans des cataractes de sang. Seulement, les Bagdadi ne voyaient jamais un seul avion irakien dans le ciel et la rapacité accrue de tous les suppôts du régime – baasistes, *moukhabarats*³ de toutes obédiences, fonctionnaires – avait une odeur de fin de règne.

Ici, peu de gens avaient envie de se battre pour Saddam Hussein et encore moins souhaitaient accueillir les Américains à bras ouverts. Alors, terrés chez eux, ils attendaient en essayant de savoir ce qui se passait grâce aux radios étrangères. Personne ne s'aventurait, la nuit

tombée, dans les rues du centre, patrouillées par les *moukhabarats* et des policiers apeurés et avides.

À peine le troisième camion *flat-bed* se fut-il garé dans la grande cour de la Banque centrale que les hommes en noir d'Oudei Hussein refermèrent les lourdes portes métalliques donnant sur Rachid Street. Il était à peine quatre heures du matin et seules quelques fenêtres étaient éclairées au dernier étage de la banque. Les Fedayins de Saddam descendirent des véhicules et entrèrent à la queue leu leu dans la banque, par une porte latérale menant au sous-sol de l'établissement. Menés par un homme descendu du Toyota, en noir lui aussi. Une véritable montagne de chair : Talal El-Hani, le chef des Fedayins de Saddam, qui portait une grosse écharpe marron sur son uniforme, car il faisait encore frais à Bagdad et il avait plu deux jours plus tôt.

Après avoir donné ses ordres, il gagna l'ascenseur. Les couloirs du sixième étage grouillaient d'hommes en noir. Talal El-Hani pénétra dans un immense bureau, celui du gouverneur de la Banque centrale, Issam Rashid Al-Huwaysh. À travers les baies vitrées, on apercevait, de l'autre côté du Tigre, l'hôtel *Mansour*, brillamment éclairé, pour se signaler aux éventuels bombardiers américains, sur les conseils des journalistes étrangers qui se partageaient entre le *Palestine*, le *Rachid* et cet établissement. Eux qui croyaient à la précision des « bombes intelligentes » n'avaient pas peur des bombardements.

Le directeur de la Banque centrale vint immédiatement s'incliner respectueusement devant Talal El-Hani, rejoint par un moustachu bedonnant, Ikmat Ibrahim Azzawi, le ministre des Finances. Tous étaient en costume-cravate. Talal El-Hani les quitta très vite pour rejoindre un homme trapu aux épaules larges et aux cheveux gris, aux traits épais, les sourcils et la moustache très fournis, vêtu d'un polo olive et d'une veste marron aux revers de velours. Abu Mustapha Adib, le directeur de cabinet d'Oudei Hussein.

Les deux hommes échangèrent une longue poignée de main et Talal El-Hani demanda aussitôt :

– Il y a du nouveau ?

– Non, laissa tomber le directeur de cabinet d'Oudei Hussein. Aucune activité dans le Sud, mais il vont sûrement très vite franchir la frontière.

Servile et prudent, Talal El-Hani protesta aussitôt :

– La route est longue de Bassorah à Bagdad...

Abu Mustapha Adib lui jeta un regard à la fois ironique et découragé.

– Ils seront à Bagdad dans deux ou trois semaines. Nous n'avons plus d'aviation, pas d'hélicoptères d'assaut et nos chars T.72 ne font pas le poids contre les Abrams américains.

– Le général Izzak Ibrahim est parti là-bas, paraît-il, insista Talal El-Hani. C'est un homme remarquable...

Le numéro 2 du régime, directeur du Conseil de la Révolution, toujours en uniforme et coiffé d'un béret noir, une allure d'Anglo-Saxon avec sa moustache et ses cheveux roux, ses yeux bleus. D'une maigreur effrayante causée par une leucémie sournoise.

– C'est un homme de valeur, reconnu Abu Mustapha Adib, mais il ne pourra pas faire de miracles. Je ne vois pas comment nous pourrions empêcher les Américains d'atteindre Bagdad, mais la lutte ne sera pas terminée pour autant. Il faut la préparer et c'est pour cela que tu es ici ce soir.

N'importe quel Irakien tenant ce discours en public aurait été fusillé sur-le-champ ou expédié à la prison d'Abou Ghraib. Il n'y avait que dans le premier cercle du pouvoir qu'on pouvait parler librement.

Abu Mustapha Adib regarda sa montre.

– Il faut que vous soyez partis dans une heure.

– Ce sera fait, affirma Talal El-Hani.

– Je compte sur toi pour mener cette mission à bien. Elle est vitale pour l'avenir, insista le directeur de cabinet d'Oudei Hussein. Lorsque ce sera terminé, tu viens rendre compte à Ya'Four.

L'organisation d'Oudei Hussein possédait une énorme villa dans un quartier excentré et tout neuf de Damas, Ya'Four, à une vingtaine de kilomètres du centre, où étaient regroupées toutes les activités clandestines du clan menées en Syrie, sous la surveillance bienveillante du *Moukhabarat* syrien. Lequel y trouvait son compte. Officiellement, le Baas irakien et le Baas syrien étaient en mauvais termes, mais, au niveau des Services, c'était bien différent, grâce à de juteux trafics, impossibles à réaliser sans la coopération des Syriens.

– J'y vais, annonça Talal El-Hani. À très bientôt, *Inch'Allah* !

Il reprit l'ascenseur directement jusqu'au sous-sol. À part les hommes en noir, le bâtiment était désert.

Éclairés par des projecteurs portables, les hommes d'Oudei Hussein achevaient de remonter à la surface des caissons métalliques ressemblant à des caisses de munitions, mais beaucoup plus légères. Abu Mustapha Adib avait confié à Talal El-Hani, sous le sceau du secret le plus absolu, que ces containers renfermaient plus d'un milliard de dollars, en dollars US et, pour une faible partie, en euros. La presque totalité des réserves en devises de la Banque centrale.

Saddam Hussein, sans illusion sur l'issue de la guerre, avait lui-même ordonné ce transfert.

Talal El-Hani regagna la cour et contempla en silence la fin du chargement des trois camions. C'est lui qui avait été chargé de toute l'opération, y compris dans ses aspects les plus secrets. En regardant les containers empilés sur les plateaux, il calcula que chacune des cent quatre-vingts caisses devait contenir environ cinq millions et demi de dollars. Elles étaient identifiées par un marquage de chiffres et de lettres dont il possédait la liste.

Officiellement, les Fedayins de Saddam ne connaissaient pas la nature de ce chargement, mais ils le devinaient sûrement. On ne vient pas dans une banque pour charger du charbon...

Talal El-Hani leva la tête vers le ciel constellé d'étoiles, s'attendant à chaque seconde à entendre le grondement des avions américains. Il faisait partie de ceux qui savaient que les Américains étaient décidés à faire tomber le régime de Saddam Hussein.

Quelques jours plus tôt, le directeur du *General Moukhabarat* avait reçu, à sa demande, la visite d'un de ses homologues syriens. Saddam Hussein avait décidé de tenter une ultime démarche pour éviter la guerre, sachant parfaitement que son armée n'était pas de taille à résister au rouleau compresseur américain. Grâce à cet officiel des Services syriens, il avait transmis un message à un business-man américano-libanais, Imad Hage. Ce dernier, chrétien maronite, avait vécu de nombreuses années aux États-Unis avant de retourner dans son pays natal, le Liban. Contacté par ses amis syriens, il avait accepté de servir d'*honest broker* pour transmettre un message du raïs irakien au gouvernement américain. Le message était très simple : « Nous ne possédons plus d'armes de destruction massive depuis 1991 et nous vous invitons à venir le vérifier à votre convenance. »

C'était une humiliation terrible pour Saddam Hussein, mais le seul moyen de sauver son régime et lui-même.

Imad Hage était venu en grand secret à Bagdad, sur un vol spécial, et avait été immédiatement conduit au siège du *Moukhabarat*, dont le

patron lui avait également affirmé que l'Irak ne possédait pas d'armes de destruction massive et que les Américains pouvaient venir s'en rendre compte par eux-mêmes.

L'Américano-Libanaï, de retour à Beyrouth, avait téléphoné à un de ses meilleurs amis de Washington : Richard Perle, une des étoiles des néoconservateurs, conseiller extérieur du Pentagone. Un des hommes qui influençaient énormément George W. Bush. Richard Perle avait accepté de venir à Londres pour y rencontrer son ami Imad Hage.

Ce dernier lui avait transmis le message des Irakiens, avant que les deux hommes ne repartent, l'un pour Washington, l'autre pour Beyrouth. Imad Hage avait aussi invité Richard Perle à venir à Bagdad.

En dépit de son rôle de premier plan, Richard Perle ne pouvait pas prendre une initiative aussi importante sans en référer au directeur de la CIA, George Tenet, qui rencontrait tous les matins le Président des Etats-Unis pour le *daily briefing*. Il l'appela, dès son retour, pour lui exposer la proposition irakienne.

La réponse arriva vingt-quatre heures plus tard : « Dites à vos amis que nous nous verrons à Bagdad. »

C'était le dernier clou dans le cercueil du régime de Saddam Hussein. Dès qu'il avait été mis au courant, le raïs avait pris ses dispositions pour organiser la résistance après l'invasion du pays. En dépit de ses rodomontades, il ne se faisait aucune illusion sur l'issue de la guerre. Or, pour livrer cette guérilla contre l'occupant, il aurait besoin d'argent, de beaucoup d'argent. C'est la raison pour laquelle les cinquante hommes des Fedayins de Saddam avaient reçu l'ordre d'évacuer de la Banque centrale neuf cent vingt millions de dollars et quatre-vingt-dix millions d'euros.

Cet argent liquide allait servir à continuer le combat.



Le jour commençait à peine à poindre quand le premier des trois semi-remorques *flat-bed* franchit la grille de la Banque centrale irakienne, précédé par le Toyota Land Cruiser où avait pris place Tahal El-Hani, en compagnie d'un chauffeur et de ses deux adjoints, membres des Fedayins de Saddam.

Les deux camions qui avaient amené les cinquante hommes en noir étaient repartis à vide, leurs occupants s'étant répartis sur les trois

semi-remorques. Lorsque le véhicule de tête tourna autour du rond-point de Rusafi Square, les grilles de la Banque centrale s'étaient déjà refermées et il ne restait plus aucune trace du transfert clandestin. Le convoi franchit le pont Shuhada où se hâtaient quelques piétons matinaux, avant de gagner Damascus Street, passant devant le siège du *Moukhabarat*, traversant ensuite le quartier chic d'El-Mansour, qui abritait tous les apparatchiks du régime, pour rejoindre l'Abou-Ghraib Expressway filant vers l'ouest de l'Irak. Les quatre véhicules passèrent devant les batteries antiaériennes défendant cette voie vitale, déserte à cette heure, et foncèrent en direction de la frontière jordanienne. Très vite, la circulation devint plus intense et les trois semi-remorques se perdirent dans le flot des camions-citernes.

Après avoir traversé Ramadi, le convoi quitta l'expressway, filant droit vers l'ouest, pour remonter ensuite vers le nord, en direction du lac Thartar. Après une heure de route, Talal El-Hani, en tête du convoi, atteignit une petite bourgade en bordure du lac, Bi'r Tarufawi, perdue au milieu de nulle part. Le convoi la traversa et s'arrêta sur une des berges du lac, en lisière d'une palmeraie.

Il faisait déjà assez chaud et Talal El-Hani ne perdit pas de temps, donnant des ordres pour que l'on décharge du premier semi-remorque dix caissons métalliques, ce qui représentait à peu près cinquante millions de dollars. Chaque homme en transportait un. Ils s'enfoncèrent dans la palmeraie. Au milieu se trouvait ce qui ressemblait à une cabane de berger, en apparence abandonnée. Talal El-Hani entra, fit dégager par ses hommes les cartons qui recouvraient le sol, faisant apparaître une trappe de deux mètres de côté. Soulevée, elle révéla une échelle métallique donnant accès à un sous-sol.

Celui-ci était entièrement bétonné et abritait un dépôt de missiles sol-air Sam 7. Il faisait partie d'une chaîne d'entrepôts secrets qui ne se trouvaient pas sous le contrôle de l'armée, mais sous celui du *Moukhabarat*. Une ouverture dans un mur donnait accès à une seconde cache, encore plus profonde. C'est là que les hommes disposèrent les dix caissons métalliques qu'ils recouvrirent ensuite de terre.

Une demi-heure plus tard, tout le monde remontait à la surface. Talal El-Hani, avant de repartir, nota soigneusement les codes des caissons, puis, activant son téléphone satellite Thuraya, nota, en face, les coordonnées géographiques qui s'affichaient.

Un kilomètre plus loin, ils récupérèrent les fedayins qui avaient établi un cordon de sécurité pour éviter toute indiscretion et le convoi repartit, remontant le long de l'Euphrate, vers le nord. Une route secondaire qui avait moins de chance d'être surveillée par l'aviation américaine.

La prochaine étape était une ligne de chemin de fer abandonnée à hauteur d'un aéroport désaffecté, près de Islamiyah. Les camions stoppèrent à bonne distance de la voie ferrée et, de nouveau, un convoi de porteurs, protégés des regards par des haies de hauts bambous, s'ébranla sous la direction de Talal El-Hani. Cinq cents mètres sous le soleil déjà brûlant. Dans le désert, il faisait beaucoup plus chaud qu'à Bagdad. À un certain endroit, l'Irakien s'engagea dans un mini-tunnel passant sous la voie ferrée, censé évacuer les eaux d'un oued déjà presque à sec.

Ses hommes ôtèrent quelques pierres d'une des parois, révélant une profonde cavité, encore vide, creusée sous la voie ferrée. Les fedayins firent ensuite la chaîne pour se passer les caissons métalliques et les entasser au fond du trou, puis ils les dissimulèrent sous du sable récupéré dans le sol, et le convoi repartit. Personne ne venait jamais dans ce coin depuis que le train ne fonctionnait plus.

Talal El-Hani consulta sa montre : il n'aurait jamais le temps de remplir sa mission en deux jours, comme le raïs l'avait demandé. Comme il avait interdiction de communiquer par radio ou par téléphone satellite, il ne risquait pas de se faire engueuler. Il était fier de la confiance que lui octroyait Abu Mustapha Adib, le directeur de cabinet d'Oudei Hussein. Normalement, une mission semblable aurait dû être confiée à un membre de la famille. Une décision stratégique ultrasensible dont les conséquences se feraient sentir des années durant.

Il leva la tête en entendant un ronflement venant du ciel. Deux avions, sûrement américains, passèrent très haut, volant vers l'est, laissant derrière eux des traînées blanches. Talal El-Hani serra les poings et les maudit. Pour un homme comme lui, rien n'était pire que l'impuissance.

Après avoir de nouveau noté les coordonnées GPS du lieu et les codes des containers, ils repartirent, cette fois en direction d'un *wadi* désert, le wadi Ghazilah. La chaleur était de plus en plus forte et le terrain si mauvais qu'abandonnant les camions, les fedayins chargèrent les caisses métalliques dans le 4 × 4 Toyota qui s'aventura dans le lit desséché, semé de rochers, de l'oued. Là encore, une cache qui avait contenu des fûts de produits chimiques, du temps où l'Irak cherchait à se doter d'armes chimiques, était vide, creusée dans le flanc du *wadi*, et dissimulée par des rochers.

Un troisième chargement de dix caissons y fut déposé, l'emplacement noté, et la Toyota rejoignit les trois semi-remorques. La journée était loin d'être terminée. En revenant vers Haditha, ils furent stoppés par une unité de la garde républicaine déployée autour de la

ville pour éviter les infiltrations de combattants américains isolés. En dépit des sauf-conduits dont il était muni, Talal El-Hani eut toutes les peines du monde à repartir sans révéler la nature de son chargement, qu'il fit passer pour des munitions.

Suivant toujours le cours de l'Euphrate, ils remontèrent en direction de Rawa. Là, abandonnant la route, ils s'engagèrent sur une piste montant vers le nord, en direction d'une des régions les plus désertes d'Irak, le Ninawa. Pas de ville, peu de villages et une chaleur d'enfer. À part quelques tribus nomades, personne ne traversait cette zone. Après trente kilomètres, ils bifurquèrent vers l'est, gagnant la zone marécageuse au nord de la route Haditha-Kirkouk. Là encore, ils durent abandonner les semi-remorques garés sous des bouquets d'épineux pour continuer uniquement avec le 4 × 4, dont les roues s'enfonçaient dans le sol meuble.

À cet endroit, aucune cache n'était préparée et les fedayins entreprirent de creuser la boue pour enterrer les caisses métalliques. Bientôt, elles s'enfoncèrent encore plus dans le sol et il faudrait creuser profond pour les retrouver. Sans les coordonnées GPS, elles auraient été perdues à jamais. Une ligne de plus s'ajouta sur la page blanche.

Ils s'arrêtèrent une demi-heure pour compléter le plein des véhicules, à partir des fûts de gas-oil emportés de Bagdad, et repartirent.



Le premier semi-remorque était vide. Talal El-Hani ordonna à son conducteur de stopper sur le bas-côté, comme s'il était tombé en panne, au sud de la ville de Ba'aj. Les deux autres continuèrent leur route vers le sud, un parcours en zigzag qui leur faisait traverser tout l'ouest de l'Irak.

Talal El-Hani, avec l'aide de deux fedayins, versa le contenu d'un jerrican d'essence sur le semi-remorque et mit le feu à la traînée d'essence qui embrasa ensuite le camion. Cinq minutes plus tard, il brûlait comme une torche et une énorme colonne de fumée noire s'élevait vers le ciel. Le Toyota mit une vingtaine de minutes à rattraper les deux autres semi-remorques. Le soleil était déjà bas sur l'horizon, mais Talal El-Hani parcourut encore une centaine de kilomètres avant de donner l'ordre de stopper pour la nuit. Plutôt que de s'abriter dans une base militaire qui pouvait devenir une cible de l'aviation, il fit garer les deux semi-remorques sous les palmiers d'une

petite oasis, au milieu d'autres camions civils. Ils n'étaient pas très loin de la frontière jordanienne et le risque de bombardement était moins grand. Talal El-Hani et ses deux adjoints décidèrent de se relayer toutes les quatre heures pour surveiller leur précieux chargement. Certes, leurs hommes, sélectionnés au cœur des plus fidèles partisans de Saddam Hussein, étaient sûrs, mais la tentation pouvait également être très forte... Chacune de ces caisses métalliques représentait pour ces malheureux, payés avec des dinars de singe, une somme tellement colossale qu'ils ne pouvaient même pas l'imaginer.

Talal El-Hani, qui avait pris le second tour de veille, fut réveillé par le soleil qui éclairait le désert d'une magnifique lumière ocre.

Après avoir grignoté des galettes et des dattes, bu du thé, ils repartirent, suivant l'itinéraire préparé à l'avance. Seul, Talal El-Hani connaissait la localisation précise des caches choisies par Abu Mustapha Adib. Vers midi, un deuxième semi-remorque fut abandonné dans un *wadi* et subit le même sort que le premier. Les hommes durent se tasser sur le camion restant, assis sur les caissons métalliques rendus brûlants par la chaleur. Eux aussi avaient hâte que cette mission soit terminée. Un fedayin qui venait de descendre dans une fosse de sable s'approcha de Talal El-Hani et demanda :

– On revient bientôt vers Bagdad ?

Talal El-Hani le rassura d'un sourire

– *Inch'Allah*, nous aurons fini demain soir et nous reprendrons la route à la nuit tombée. Tu seras à Bagdad pour te coucher...



À l'aube du 19 mars, les troupes de la Coalition avaient franchi la frontière du Koweït et fonçaient vers le nord, sans rencontrer beaucoup de résistance. Les chasseurs bombardiers américains avaient surgi dans le ciel de Bagdad, volant très bas, lâchant leurs bombes sur des casernes de la garde républicaine. Les batteries antiaériennes installées dans les roseaux du Tigre, le long de l'eau morte, eurent beau cracher leurs projectiles à une cadence infernale, les F-16 américains ne dévièrent pas d'un millimètre. Lorsqu'ils s'éloignèrent, une caserne de la garde républicaine, à El-Mansour, brûlait avec d'énormes volutes de fumée. Dans le QG du *Moukhabarat*, dans Damascus Street, on brûlait fiévreusement les documents les plus compromettants et on déménageait les autres dans différents lieux prévus à cette fin.

Les Bagdadi sentaient bien que c'était la fin, mais impossible de le dire. Les *moukhabarats* veillaient, prêts à sanctionner féroceement le moindre propos défaitiste. Les gens, terrés chez eux, ne sortaient que pour les tâches essentielles. Personne ne savait où se trouvait Saddam Hussein, qui apparaissait pourtant chaque soir à la télévision, exhortant la population à la résistance, annonçant que la « Mère de toutes les batailles » avait commencé et que les envahisseurs périraient dans le désert. On voyait peu de troupes en ville. Seulement quelques blindés le long du périphérique, abrités dans la grande cocoteraie bordant l'ouest de la ville. Une haute colonne de fumée s'élevait de la raffinerie de Dora, de l'autre côté du fleuve, touchée par inadvertance : ce n'était pas un objectif militaire, les Américains l'avaient proclamé. Il ne fallait pas pousser le peuple irakien au désespoir.

Dans son bureau de Rachid Street, le directeur de la Banque centrale broyait du noir. Il ne servait plus à rien et il était certain que les Américains l'arrêteraient dès leur arrivée à Bagdad. Les bruits les plus fous couraient sur l'invasion, mais lui savait qu'elle avait à peine commencé. La veille au soir, il avait dîné avec le général commandant les blindés censés défendre Bagdad. Ce dernier lui avait expliqué que ses chars T.72, mal entretenus, manœuvrés par des équipages pas entraînés, n'avaient aucune chance de remplir leur mission. Les hélicoptères Apache et les chasseurs bombardiers A-10 « tueurs de chars » n'en feraient qu'une bouchée.

Le voyant rouge de son interphone clignota et il décrocha. Sa secrétaire lui annonça la venue d'un gradé des Fedayins de Saddam dont il ne connaissait pas le nom.

– Faites-le monter, dit-il.

Apparemment, la mécanique baasiste fonctionnait toujours, en dépit de la désorganisation du pays. L'homme qui se présenta à lui sous le nom de colonel Mahmoud ne portait aucun grade sur son uniforme noir. Costaud, moustachu, distant et le regard sans cesse en mouvement, il expliqua poliment au directeur de la banque que son chef le demandait d'urgence à la permanence de Jadir'ya. Les téléphones n'étant pas sûrs, il avait reçu mission de l'y amener.

– Il y en a pour longtemps ? demanda le banquier.

– Une heure tout au plus.

Issam Rashid Al-Huwaysh prévint sa secrétaire et suivit l'homme en noir. Une Land Cruiser attendait dans la cour, deux autres fedayins à bord. Ils ne mirent que quelques minutes à atteindre la base des

Fedayins de Saddam, gagnant directement un bâtiment retiré. On fit pénétrer le directeur de la Banque centrale dans un petit bureau nu et, intérieurement, il s'en étonna. Cela ne ressemblait pas aux locaux luxueux utilisés par les chefs des milices. Le colonel Mahmoud s'excusa avec un sourire.

– On va vous conduire chez Abu Mustapha Adib.

La solitude d'Issam Rashid Al-Huwaysh ne dura que quelques minutes. La porte s'ouvrit dans son dos. Il n'eut pas le temps de se retourner. L'homme qui venait d'entrer, à bout touchant, lui tira une balle dans la nuque avec un pistolet automatique Makarov 9 mm. Le directeur de la Banque centrale bascula sur le côté et tomba sur le sol, foudroyé. Son assassin s'approcha et lui tira un second projectile dans la tempe.

Ensuite, il se retourna, ouvrit la porte et appela deux hommes qui attendaient derrière le battant. Ceux-ci déroulèrent un grand sac de plastique noir muni d'une fermeture Eclair et y enfournèrent le cadavre. Personne ne devait savoir ce qu'il était devenu. Son corps serait enterré dans un endroit secret, brûlé ou dissous dans l'acide.

Une demi-heure plus tard, la secrétaire du directeur de la Banque centrale reçut un appel lui demandant de ne pas s'inquiéter : son patron avait dû partir pour une mission extrêmement confidentielle, réclamée par le raïs en personne.



Abu Mustapha Adib reçut la nouvelle de l'exécution du directeur de la Banque centrale avec soulagement. Il y avait eu quelques hésitations à son sujet : le haut fonctionnaire était considéré comme un fidèle de toute confiance et son sort était resté en suspens durant quelques heures. Puis, l'ordre était venu du Raïs lui-même. Personne ne pouvait savoir comment il réagirait quand il serait prisonnier des Américains. Certes, il ne connaissait pas l'essentiel de l'opération – ce qu'étaient devenues les caisses de billets évacuées des caves de la banque –, mais il connaissait l'existence de cette opération. Or, si les Américains l'apprenaient, ils remueraient ciel et terre pour retrouver l'argent...

Saddam Hussein, pragmatique, savait que pour soutenir une résistance prolongée à l'occupation américaine, il fallait de l'argent. Certes, il y en avait encore en Syrie et dans différents comptes à l'étranger, mais celui-là, c'était du cash, facilement utilisable et à

portée de main.

Donc, absolument personne, à l'exception de celui chargé de dissimuler les fonds dans des lieux préparés à l'avance, ne devait pouvoir parler.

-
1. Plateau.
 2. Saddam Hussein.
 3. Membres des services de renseignements.
 4. Lit de rivière.

CHAPITRE PREMIER

Talal El-Hani s'étira brièvement. Le dos brisé, la chemise collée à la peau par la transpiration. En deux jours, le sable s'était infiltré partout dans ses vêtements, bien que le Toyota roulât vitres fermées. Les fedayins, eux, exposés sur les *flat-beds* aux tourbillons de sable, n'en pouvaient plus. L'opération avait pris plus longtemps que prévu et ils en étaient à leur troisième jour d'errance, à zigzaguer dans la zone désertique à l'ouest de Bagdad, jusqu'aux frontières jordanienne et syrienne. Sur des pistes mal entretenues, des *wadis* où on avançait à dix à l'heure, ou même en plein désert, semé de cailloux et de dénivellations.

Son adjoint se tourna vers lui.

– Où allons-nous maintenant ?

Il restait seulement une dizaine de caisses sur le plateau du dernier semi-remorque, occupé par les cinquante fedayins épuisés par leur long périple. En plus, ils n'avaient aucune nouvelle de Bagdad, ignorant si les Américains avaient déjà attaqué. Comme ils avaient l'interdiction d'adresser la parole aux Bédouins ou aux camionneurs qu'ils croisaient et que la radio ne donnait aucune information, ils s'angoissaient, plusieurs d'entre eux ayant de la famille à Bagdad. L'Irak, depuis quelques jours, était plongé dans une sorte de torpeur angoissée, sans la moindre activité militaire, mais avec la lourde menace de l'invasion désormais inéluctable.

Pas d'avions dans le ciel bleu immaculé au-dessus du désert, peu de circulation sur les grands axes. Seuls, les Bédouins se déplaçaient, en chameau ou en 4×4 , et ils semblaient indifférents à ce qui se jouait. Saddam Hussein ou pas, ils continueraient leurs innombrables trafics entre la Jordanie, la Syrie et l'Arabie Saoudite.

En tout cas, le convoi de Talal El-Hani n'avait éveillé de curiosité nulle part. Comme ce n'étaient pas des camions militaires, ils se noyaient dans la masse des routiers assurant la totalité du transport de marchandises en Irak, faute de chemin de fer et d'avions.

– À Al-Qa'im, répondit Talal El-Hani à son adjoint.

De nouveau, ils suivaient la rive de l'Euphrate en direction de l'ouest, vers la frontière syrienne. Vingt minutes plus tard, ils

atteignaient la petite ville, jadis halte sur la voie ferrée reliant Kirkouk, la grande ville pétrolière de l'Est, à une minuscule bourgade perdue en plein désert, non loin de la frontière jordanienne, Al-Khashat. Personne ne savait pourquoi ce train fantôme s'était arrêté là et cela n'avait plus aucune importance. Il y avait beaucoup de chances pour que ses rails ensablés ne servent plus jamais. Avant d'arriver à la ville, le Toyota bifurqua sur une piste allant vers le nord et, quelques kilomètres plus loin, atteignit l'ancienne voie de chemin de fer. Les deux véhicules la suivirent jusqu'à de vieux bâtiments abandonnés, ensablés, envahis par les épineux : l'ancienne gare d'Al-Qa'Im.

Ils dérangèrent un campement de Bédouins, installés sous des tentes, non loin des bâtiments. Des contrebandiers attendant la nuit pour faire passer en Jordanie un troupeau de moutons. Ils regardèrent les hommes en noir avec méfiance et, un quart d'heure plus tard, s'éloignèrent sans avoir eu le moindre contact.

Talal El-Hani alla reconnaître les lieux. Il n'y avait plus ni vitres ni portes et tout avait été pillé. Le sable avait envahi les locaux ouverts aux quatre vents. Une vipère des sables fila sous ses pieds.

À l'écart, un hangar ne tenait plus que par ses poutrelles rouillées. C'est là que Talal El-Hani ordonna à ses hommes de creuser. Une excavation ressemblant un peu à une tombe, profonde de plus de deux mètres. Le vent se mit à souffler avec violence, soulevant des tourbillons. Les fedayins qui transportaient les dernières caisses métalliques eurent un mal fou à s'orienter dans ce brouillard ocre. Enfin, les dix dernières caisses de billets furent alignées au fond du trou qu'on reboucha avec soin avant de niveler le mieux possible le sol du hangar.

En quelques jours, le vent aurait effacé toutes les traces. Talal El-Hani activa son Thuraya et nota les coordonnées de cette dernière banque du désert. Lui aussi était épuisé et avait hâte d'en terminer. Il ressortit du hangar et rejoignit les hommes en noir regroupés autour du dernier camion.

– Nous allons repartir vers Bagdad, annonça-t-il, sans emprunter la grande route. Nous démarrons dans un quart d'heure. Nous n'atteindrons pas la capitale avant le milieu de la nuit.

Les fedayins étaient trop épuisés pour poser des questions. Ils s'affalèrent sur le plateau désormais vide, afin de prendre un peu de repos. La plupart ne savaient même pas ce qu'ils avaient transporté. Durant cette période, les Irakiens enterraient un peu de tout : munitions, armes, documents secrets, produits chimiques, aux quatre coins de l'immense pays. Les caisses étaient hermétiquement closes. Ils

ne pouvaient faire que des paris. Et, de toute façon, ils s'en moquaient.

Ils repartirent, suivant une piste qui rejoignait beaucoup plus loin la route principale. Après avoir parcouru une vingtaine de kilomètres, Talal El-Hani, qui roulait en tête, arrêta le Toyota et annonça à ses deux adjoints et à son chauffeur :

– J'ai reçu l'ordre de gagner la Syrie, vous retournez à Bagdad. Si on vous arrête en route, ne dites à personne ce que vous avez fait. Rentrez à Jamariya et attendez les ordres. Je vous souhaite bonne chance. Je suis sûr que le Raïs possède des armes secrètes qui nous permettront de vaincre les Américains, *Inch'Allah*.

Les trois hommes descendirent du Toyota et gagnèrent le semi-remorque garé derrière eux. Dès qu'ils furent installés, le camion s'ébranla et dépassa le Land Cruiser, toujours à l'arrêt.

Talal El-Hani attendit que le semi-remorque soit distant d'une centaine de mètres pour prendre dans sa poche un petit émetteur radio de la taille d'un téléphone portable. Il appuya sur un poussoir rouge, le regard fixé sur le camion. Une fraction de seconde plus tard, une déflagration assourdissante fit trembler le désert. Une onde de choc accompagnée d'un souffle brûlant se propagea instantanément à partir du lieu de l'explosion. Lorsqu'elle atteignit le Toyota, celui-ci, en dépit de ses deux tonnes, tournoya sur la route, et Talal El-Hani crut qu'il allait se renverser.

Le semi-remorque s'était transformé en une énorme boule de feu, surmontée par un panache de fumée noire. Talal El-Hani attendit que l'incendie perde de sa violence pour avancer jusqu'à l'emplacement où le camion continuait à flamber dans une odeur nauséabonde de caoutchouc brûlé. Il aperçut autour du véhicule quelques corps inertes, projetés par la déflagration, et se dit que la partie la moins agréable de sa mission commençait.



Le fedayin, le visage intact, n'avait plus de jambe gauche, arrachée par l'explosion. Le sang s'échappait à flots de son moignon. Il rampait sur la piste comme un animal. Talal El-Hani s'arrêta derrière lui, sortit son pistolet et lui tira posément une balle dans la nuque.

L'homme cessa de bouger.

Talal El-Hani était encore à cent mètres du semi-remorque en train de se consumer. La fumée noire montait vers le ciel, visible à des kilomètres. Il savait qu'il y avait une base de la CIA en Jordanie, de

l'autre côté de la frontière, et que cette fumée pouvait attirer des visiteurs curieux. Et peut-être même des drones. Son Toyota était affreusement vulnérable, dans ce désert plat comme la main où il n'y avait aucun endroit pour se dissimuler. Il hâta le pas, mais dut ralentir, à cause de la chaleur du brasier. Les dix pneus du *flat-bed* se consumaient dans une abominable odeur de caoutchouc brûlé.

Un second fedayin, assis au milieu de la piste, le regarda stupidement et dit quelque chose à propos d'une bombe d'avion.

Les occupants du semi-remorque pensaient avoir été touché par un bombardement. Talal El-Hani lui tira de la même façon une balle dans la tête et continua son chemin pour s'arrêter quelques mètres plus loin : impossible de s'approcher plus près du camion, en raison de l'intense chaleur. À travers les volutes noires, il aperçut des corps inertes, en train de brûler, ou déchiquetés, sur et autour du semi-remorque, dont le plateau s'était volatilisé. La « préparation » effectuée par la section technique des Fedayins de Saddam avait été efficace. Il devait y avoir au moins vingt kilos d'explosif disposés sous le châssis. Personne ne pouvait avoir survécu.

Talal El-Hani fit un détour pour inspecter de loin la cabine du semi-remorque projetée à une trentaine de mètres. Ce n'était plus qu'une boule de feu, enveloppée par le réservoir de gas-oil qui brûlait comme un barbecue.

Pas de problème de ce côté-là.

Le chef des Fedayins de Saddam s'imposa de s'éloigner du camion par cercles concentriques. Il découvrit parmi les cailloux une douzaine de cadavres, projetés là par le souffle de l'explosion.

Brusquement, il sentit son cœur s'emballer : une silhouette venait de se dresser devant lui, sortie de nulle part. Un fedayin, le visage noir de fumée, parsemé de cloques rougeâtres, avec des lambeaux de peau qui pendaient. Les bras tendus devant lui, il avançait dans sa direction, visiblement sans le voir. Il fallut à Talal El-Hani quelques secondes pour calmer les battements de son cœur. Puis, contournant le soldat, par une sorte de pudeur, il lui tira une balle dans la nuque. Il dut encore en achever trois, qui eux rampaient dans le désert, avant d'être certain que personne n'avait survécu à l'explosion. Il était grand temps : le panache de fumée s'élevant du camion devait attirer l'attention de n'importe quel observateur aérien.

Son horrible tâche achevée, l'Irakien regagna le Toyota. Affalé sur son siège, il récupéra quelques minutes, le cerveau vide. Avec une furieuse envie de s'endormir sur place, tout en sachant qu'il devait à

tout prix s'éloigner le plus vite possible.

Après avoir récupéré un peu, il se plongea dans l'étude d'une carte aux cent millièmes de la région. Sa prochaine étape était le poste frontière irakosyrien de Az-Zuwayrizat. Seulement, il allait être obligé de faire un détour de près de quatre-vingts kilomètres pour rattraper la route asphaltée y menant, à partir de Ar-Rutbah. En suivant une piste peu utilisée, allant de Al-Qa'Im à Ubaila. Presque deux cents kilomètres en plein désert.

S'il avait un problème, personne ne lui viendrait en aide. Parce qu'il n'y avait personne dans cette zone désertique. Il lança le moteur, fit demi-tour et se dirigea vers Al-Qa'Im pour prendre cette piste qui courait parallèlement à la voie de chemin de fer désaffectée.

Dès les premiers kilomètres, il sentit qu'il allait souffrir. Même le gros 4 × 4 avait du mal à dépasser les soixante kilomètres à l'heure sur la piste presque invisible, semée d'énormes nids-de-poule et, par endroits, ensablée. Pour se donner du courage, Talal El-Hani se mit à penser à celle qui devait l'attendre à Damas : Houssa, une magnifique Irakienne réfugiée en Syrie, qu'il hébergeait dans un luxueux appartement mis à sa disposition par les Fedayins de Saddam. Cela faisait plusieurs semaines qu'il ne l'avait pas vue et il avait hâte de s'enfoncer dans son ventre.



Talal El-Hani avait du mal à garder les yeux ouverts ! Son voyage jusqu'à la frontière lui avait pris plus de cinq heures à cahoter et rebondir sur une piste épouvantable. À tel point qu'il avait failli faire demi-tour ! Et maintenant, les policiers de l'Immigration d'At-Tanf, première bourgade syrienne, lui faisaient des difficultés pour l'admettre en Syrie, arguant d'ordres supérieurs concernant les Irakiens !

Il s'était forcé à garder son calme, pour que les Syriens ne lui demandent pas ce qu'il transportait dans sa serviette. Bien sûr, la localisation chiffrée des vingt caches où il avait déposé le trésor secret de Saddam Hussein n'était pas directement déchiffrable... Mais, plusieurs planques n'étaient pas éloignées de la frontière syrienne et c'était tentant d'aller voir.

S'il n'y avait pas eu Houssa, il aurait fait demi-tour, quitte à débarquer à Bagdad en plein bombardement ! Les Syriens venaient de lui apprendre que la guerre avait commencé.

Autre chose le retenait : Abu Mustapha Adib lui avait formellement interdit de rester en Irak, porteur de documents qui pourraient, en cas de capture, mener directement les Américains aux caches de billets ! Or, personne ne savait où se trouvait l'US Army, qui pouvait parfaitement mener des actions commando à partir de la Jordanie ou du Kurdistan irakien, où la CIA était chez elle.

Impossible aussi de communiquer avec Bagdad. D'ailleurs, la batterie de son Thuraya était presque à plat.

Voyant que les choses ne se débloquaient pas, il prit dans sa poche une grosse liasse de dinars irakiens, qui avaient cours dans cette zone frontière, et alla trouver le chef de poste de la douane.

– Je voudrais téléphoner à un ami à Damas, demanda-t-il, le colonel Kassem, qui dirige la section Palestine¹ du *Moukhabarat-al-Askariya*².

Favorablement impressionné par les dinars et la personnalité de l'ami syrien de cet Irakien, l'officier fit entrer Talal El-Hani dans son bureau et lui désigna le téléphone. L'Irakien composa le numéro, le cœur battant.

Premier miracle : le téléphone marchait.

Second miracle : le chef de cabinet lui passa tout de suite son ami, le colonel Kassem ! Les deux hommes se tutoyaient, entretenant une amitié graissée par de multiples bakchichs. En deux minutes, le problème fut réglé par un coup de fil du *Moukhabarat* au poste frontière.

Lorsque Talal El-Hani revint à la baraque abritant le poste de contrôle, on lui tamponna son passeport sans commentaire.

Il laissa quand même une petite liasse de dinars. Toutes les unités stationnées le long de la frontière érigeaient la corruption en vertu cardinale. Bakchichées à mort par les Bédouins à cheval sur la frontière. D'ailleurs, en dépit des postes échelonnés tous les kilomètres, les interceptions étaient rares, les trafics s'effectuant de nuit et les militaires ne disposant pas d'appareils de vision nocturne.

À peine revenu dans le Toyota, Talal El-Hani crut se trouver mal. Malgré sa constitution athlétique, il se sentait faible comme un enfant. Prostré au volant, il faillit s'y endormir. La nuit commençait à tomber et il y avait encore 280 kilomètres jusqu'à Damas. Certes, la route était goudronnée, mais il ne se sentait pas le courage de conduire encore trois heures. Et puis, à quoi bon retrouver la femme qu'il aimait pour s'écrouler de fatigue à côté d'elle ?

La mort dans l'âme, il se résigna à une halte. Les trois dernières nuits, il n'avait dormi que quelques heures. À la sortie ouest de At-Tanf, il trouva un petit caravansérail miteux devant lequel stationnaient une douzaine de camions-citernes irakiens.

Pour une somme extrêmement modeste, il s'installa dans une chambre spartiate, éclairée par un néon vert, avec un tuyau en guise de douche et des draps sales. Sans même se déshabiller, il s'allongea sur le lit étroit, dur comme la pierre, après avoir fermé la porte à clef, et glissa sous son matelas la sacoche de cuir contenant les documents relatifs à son expédition des trois derniers jours. Ensuite, avant de s'endormir, il sortit son pistolet automatique Makarov, fit monter une balle dans le canon et le posa à portée de la main.

Il laissa son esprit vagabonder, fier de ce qu'il venait d'accomplir : désormais, il savait que le pays pouvait résister, même si les Américains occupaient tout l'Irak. Un peu grâce à lui.

Il s'endormit, sans même s'en rendre compte.

1. Section chargée des étrangers.

2. Service de renseignement militaire.

CHAPITRE II

Talal El-Hani venait de dépasser la localité de Sab Bi'ar, en plein désert syrien. À perte de vue, des dunes de sable et des collines rocheuses. La route à deux voies filait entre deux immensités arides, dépeuplées. Il lui restait environ les deux tiers du trajet à parcourir avant Damas.

Presque tous les cent mètres, il devait doubler un camion-citerne qui ne se rangeait que de mauvaise grâce.

La radio jordanienne n'arrêtait pas de cracher des nouvelles effrayantes. Les bombardements avaient commencé sur Bagdad et les troupes américaines avaient pénétré en Irak, à la fois à partir du Koweït dans le Sud, encerclant la grande ville chiite de Bassorah, et aussi, par le Nord, le Kurdistan irakien. Aidées dans cette région par les partis kurdes de Barzani et Talabani, qui avaient hâte de se venger de Saddam Hussein.

Talal El-Hani se dit qu'il n'était pas près de revoir l'Irak. Certes, il ne faisait pas partie des dirigeants politiques qui seraient immédiatement traqués par les occupants, mais son rôle avait été suffisamment important durant les dernières années pour qu'on lui demande des comptes. Mentalement, il se repassa l'opération qu'il venait de terminer, en cherchant les failles. De ceux qui étaient au courant, à part le raïs, son fils Oudei et Abu Mustapha Adib, son directeur de cabinet, il devait être le seul à être encore en vie. Il savait que l'élimination du directeur de la Banque centrale avait été programmée. Tous ceux qui avaient participé à la partie « physique » de l'opération étaient morts. Peut-être les Américains arriveraient-ils à retrouver quelques témoins ayant aperçu les trois semi-remorques, mais ils ne pourraient rien dire de leur destination. Leurs carcasses étaient désormais éparpillées au milieu du désert, dans des lieux éloignés des caches... Sans aucun lien entre eux.

Il jeta un coup d'œil en direction de la sacoche de cuir. Le document où il avait noté les coordonnées géographiques des dépôts disséminés dans l'ouest de son pays était de la dynamite. Il avait hâte de le remettre à ses chefs. Ainsi que le Thuraya qui avait enregistré les mêmes données dans sa mémoire.

Il approchait de Damas.

Après avoir traversé les HLM verdâtres de Douma, il se sentit des ailes. Encore une demi-heure et il atteindrait le quartier d'Al-Doummar, au nord-ouest de la ville. Où il retrouverait la belle Houssa Kamal.

Arrivant par le nord-est, il dut traverser tout le centre de Damas avant de monter à l'assaut de la colline de Doummar, avec, à sa gauche, la palais présidentiel érigé sur une colline dominant la ville, et, à sa droite, le monument aux morts planté sur le flanc du mont Quaysun.

Heureusement, personne ne connaissait l'heure de son arrivée. Avant de filer sur Ya'Four remettre le précieux document, il aurait le temps de se détendre un peu avec sa maîtresse. Enfin, il stoppa devant l'imposant bâtiment blanc de dix-huit étages où se trouvait l'appartement qu'il occupait avec la jeune irakienne.

Il se gara dans le parking sablonneux au pied de l'immeuble et fonça à l'intérieur.

Son cœur battait comme celui d'un collégien et il réalisa qu'il était sérieusement amoureux.

Mentalement, il pria pour que Houssa soit de bonne humeur : elle n'aimait pas Damas, ville austère où elle n'avait pas d'amis et passait ses journées devant la télévision. Sa seule distraction consistait à filer vers Beyrouth, à deux heures de route, avec des copines, pour une orgie de shopping. Talal El-Hani lui donnait beaucoup d'argent, mais celui-ci n'était pas inépuisable. Même avec sa position privilégiée, il n'avait pas de fortune.

Sa sacoche de cuir accrochée à l'épaule, il prit l'ascenseur, le cœur battant, et chassa de son esprit l'idée grisante qu'il disposait désormais de la clef d'une fortune colossale qui ne lui appartenait pas, avant d'ouvrir la porte.

Le battant à peine rabattu, il se trouva nez à nez avec Houssa ! Prête à sortir, enveloppée d'un long manteau de vison rasé qu'il ne connaissait pas, entrouvert sur un haut doré ras du cou moulant ses seins et une longue jupe noire fendue sur le côté, venant mourir sur des bottes à talons aiguilles. Sa grosse bouche rouge, que certains estimaient trop épaisse mais que Talal trouvait parfaitement à son goût, luisait comme un soleil. Il y avait beaucoup de noir autour de ses yeux, mais son regard, qui, souvent nageait dans le sperme, lui parut un peu égaré.

Visiblement surprise, la jeune Irakienne demeura figée quelques secondes puis, d'un mouvement apparemment spontané, elle se jeta

dans les bras de son amant.

– *Habibi* ! J'étais tellement inquiète de ne pas avoir de tes nouvelles.

Les bras noués autour de son cou, elle pressait sa lourde poitrine contre son torse puissant, mais Talal El-Hani nota *in petto* que son ventre, lui, semblait doté d'une vie indépendante et se maintenait loin du sien. D'habitude, lors de leurs retrouvailles, elle se frottait contre lui jusqu'à ce qu'il ait une érection, ce qui ne prenait jamais longtemps. Au lieu de glisser sa langue dans sa bouche, elle enfouit son visage dans son cou. Tout cela ne présageait rien de bon...

Talal glissa les mains sous le manteau et les plaqua contre la croupe merveilleusement callipyge, forçant la jeune femme à se coller à lui.

– Tu m'as beaucoup manqué ! lâcha-t-il d'une voix rauque de désir.

Une heure plus tôt, sur la route, il avait avalé une bonne dose de Viagra, afin d'être certain de lui faire honneur, et la drogue commençait à faire son effet. D'ailleurs, même sans Viagra, il aurait eu une érection d'enfer. Il aspira à pleines narines le parfum de la jeune Irakienne. Il était au paradis. Celle-ci, sentant son érection se développer à toute vitesse, se laissa aller un peu plus contre lui, mais sans fougue réelle.

– Tu dois être fatigué ! minauda-t-elle. Tu veux prendre un bain ?

– Non, je veux te baiser !

Elle ne pouvait pas ne pas s'en rendre compte. Ce qui, d'habitude, l'excitait beaucoup. Lors de leur première rencontre, elle lui avait dit, admirative, que son sexe était aussi gros qu'un genou de chameau. En harmonie avec ses cent kilos de muscles.

Alors que là, elle semblait peu concernée, presque distante. Quand Talal El-Hani referma sa grande main autour de son sein gauche, Houssa recula imperceptiblement.

– C'est vrai, murmura-t-elle, tu as très envie !

Il avait glissé la main sous le haut doré et empoigné un sein niché dans la dentelle du soutien-gorge, faisant rouler sa pointe entre ses doigts.

– Viens ! dit-il, je n'en peux plus !

Il y eut quelques instants de silence tendu, puis, d'une voix mal assurée, Houssa lança :

– Quand tu es arrivé, je partais pour Beyrouth où je dois retrouver une copine. Elle va m'attendre...

Talal El-Hani eut l'impression que ses artères éclataient sous l'effet de la fureur ! Repoussant la jeune femme, il la saisit par le cou de la main droite et lui cogna la tête contre le mur, faisant tomber une gravure mal fixée. Le pouce et l'index serrés autour de ses carotides, il hurla :

– Une copine ? Salope ! Tu as rendez-vous avec un mec ! Je vais te tuer !

Quand elle partait faire du shopping, elle se mettait en jean. Tout se télescopait dans la tête de l'Irakien : le Viagra, la tension nerveuse des trois derniers jours, l'idée précise que Houssa se préparait à écarter les cuisses pour un autre homme !

Sans qu'il s'en rende compte, la pression de ses doigts interrompit la circulation du sang alimentant le cerveau de la jeune femme et, tout à coup, Houssa s'effondra, inanimée.

Talal El-Hani resta tout bête devant le corps étendu à ses pieds, sur son lit de vison. Les jambes de la jeune femme s'étaient légèrement écartées dans sa chute, découvrant une cuisse presque jusqu'à l'aîne, au-dessus de l'épais bas noir Wilford. Cette vision raviva le désir de l'Irakien. En un clin d'œil, il saisit Houssa sous les aisselles et la remit debout. Elle était d'ailleurs en train de reprendre connaissance. Il la débarrassa de son manteau, la souleva de terre, la portant dans ses bras jusqu'à la chambre, où il la jeta sur le lit.

Houssa ouvrit complètement les yeux, tordit la bouche de fureur et cracha :

– Salaud ! Tu as voulu me tuer ! Fous le camp. Tu n'es qu'un minable !

Talal El-Hani serra d'abord les poings. Il avait envie de lui écraser le visage, de la faire taire, de la tuer. Mais il avait *encore plus* envie d'elle ! À toute vitesse, il fit tomber sa veste, arracha sa chemise, puis son pantalon, ses chaussures et enfin son caleçon gonflé par une érection presque irréelle. Nu comme un ver, il se laissa tomber sur le lit. D'habitude, il commençait toujours ses récréations érotiques par une fellation, sport dans lequel Houssa excellait, avec sa grosse bouche élastique. Mais une fellation suppose une complicité, une atmosphère détendue. Ce n'était pas le cas... Brutalement, il enfonça la

main droite entre les cuisses charnues de la jeune femme, lui arrachant un cri du fureur. Elle le griffa au visage et, sous le coup de la douleur, il hurla, avant de la gifler violemment de la main gauche. Sa chevalière au sigle du Baas accrocha la joue de Houssa, la déchirant sur cinq centimètres ! Le sang se mit à couler, au moment où il commençait à la débarrasser de son string de dentelle noire. Ce qui augmenta encore sa fureur. Habillée de cette façon, elle allait *forcément* se faire baiser.

Désespérément, la jeune femme resserra les cuisses pour l'empêcher de continuer.

Talal El-Hani se mit à genoux devant elle et, d'une main, écarta ses cuisses, arrachant de l'autre le string, le déchirant. La vue de la toison noire bien taillée augmenta encore son désir. Il avait l'impression d'avoir une tige d'acier chauffée à blanc greffée en bas du ventre. En temps normal, il aurait débandé pendant cette bagarre, mais le Viagra le maintenait en érection. Son cerveau lui répétait qu'il devait se rafraîchir dans le ventre de cette ingrate salope, apaiser sa tension.

Du sang plein le visage, furieuse mais terrifiée, Houssa croisa les jambes de toutes ses forces. Ce n'était pas la première fois qu'un homme tentait de la violer... Son oncle l'avait fait lorsqu'elle avait douze ans, mais elle n'avait pas su résister, et puis, ça l'avait excitée quand même : c'était un bel homme à la barbe abondante, avec des manières douces, qui l'avait assise sur ses genoux et empalée par surprise. Elle en avait éprouvé une douleur cuisante lorsque son jeune vagin avait cédé sous l'énorme massue disproportionnée et, définitivement, gardé une haine des hommes qu'elle dissimulait sous son sourire provocant.

Systématiquement, Talal El-Hani continua son assaut, arrachant à deux mains le haut en mailles dorées Versace qui avait dû coûter une fortune à Beyrouth.

Sous l'outrage, Houssa glapit de plus belle : ses vêtements, c'était ce qu'elle avait de plus cher ! Les dents serrées, Talal El-Hani s'attaqua aux dentelles noires du soutien-gorge, qui ne résista pas cinq secondes. Pendant quelques secondes, il contempla la poitrine pleine, les longues pointes brunes, haletant. Si Houssa avait eu l'intelligence, à ce moment-là, de le prendre dans sa bouche, elle aurait calmé sa fureur, mais elle était trop déchaînée pour cela. Au lieu de lui administrer cette gâterie attendue, elle lui griffa le sexe !

Recevant immédiatement un coup violent qui lui ouvrit la lèvre

supérieure.

Elle hurla encore plus fort et ses jambes se dénouèrent machinalement. Talal El-Hani en profita. Sachant qu'une femme résiste beaucoup plus facilement à un homme de face, il la retourna brutalement sur le ventre, découvrant ses fesses cambrées et pleines, la jupe noire tire-bouchonnant autour de ses hanches. La tête dans le couvre-lit, Houssa eut la force de glapir.

– Salaud ! Tu m'as défigurée !

Talal n'en avait rien à faire. D'un brutal coup de genou, il écarta les jambes de Houssa et se laissa aussitôt tomber à genoux entre ses cuisses, la maintenant contre lui, ses doigts noués sur la nuque de la jeune femme.

Lorsqu'elle sentit l'extrémité du sexe brûlant se frayer un chemin dans la raie de ses fesses, Houssa hurla comme une damnée, mais elle était impuissante sous le poids de son amant. Ce dernier lui enfonça violemment le visage dans le matelas, pesant sur sa nuque de la main droite. De la gauche, il saisit la base de son sexe imposant et chercha l'ouverture de celui de Houssa.

Celle-ci bougeait sans arrêt, essayant de lui échapper. Lui n'en pouvait plus. Il *fallait* qu'il éteigne le feu qui dévorait son ventre. Remontant entre les fesses, il sentit soudain un creux plissé. L'ouverture des reins de Houssa. Il s'immobilisa et elle poussa aussitôt un cri perçant.

Talal El-Hani prit son souffle, ajusta son membre d'un léger coup de poignet et pesa de ses cent kilos. De toutes ses forces, Houssa resserrait son sphincter, mais ses muscles n'étaient pas assez puissants pour résister à cette formidable poussée. Il y eut d'abord une secousse et le sexe pénétra de quelques centimètres. Houssa hurlait comme un goret qu'on égorge.

– *Schway ! Schway*² ! supplia-t-elle.

– Salope ! gronda l'Irakien.

Il se laissa tomber de tout son poids sur la jeune femme et, cette fois, son membre raide comme un manche de pioche s'enfonça d'un coup au fond des reins de la jeune femme, lui causant une douleur insupportable. Houssa eut l'impression que son ventre explosait. Ce qui était en partie vrai : du sang perlait de ses reins sous la monstrueuse poussée. Pour la première fois depuis qu'il était entré dans l'appartement, Talal El-Hani ressentit une grande paix. Comme

un homme qui a très soif et qui boit.

Fiché au fond de Houssa, son sexe se rafraîchissait. La jeune femme sanglotait, écartelée, impuissante. C'était la première fois de sa vie qu'elle se faisait violer de cette façon. Avec la sensation que le sexe de son amant remontait jusqu'à son estomac, qu'il allait l'ouvrir en deux. Ce fut pire lorsqu'il commença à bouger, se retirant et revenant de toutes ses forces, frottant la fragile muqueuse comme avec du papier de verre. Talal n'en avait cure. Il aurait voulu élargir cette ouverture, comme un puits. D'ailleurs, il sentait la sève monter et hurla en se déversant dans les reins de sa maîtresse, demeurant aplati sur elle, le cœur battant la chamade. Enfin apaisé.

Pas pour longtemps.

Il recommença à faire aller et venir son sexe et réalisa qu'il était toujours aussi raide. Miracle du Viagra. Il voulait mater cette salope, oublier ce qu'elle lui avait dit.

Lentement, il se retira et contempla son membre dressé, toujours aussi imposant. Le croyant rassasié, Houssa se retourna, méconnaissable. Son maquillage avait coulé en traînées noires sur son visage, se mêlant au sang de la coupure ; sa bouche avait doublé de volume, suite au coup reçu. Talal El-Hani réunit ses cheveux noirs dans sa main droite et tira son visage vers son membre.

– Suce-moi, ordonna-t-il. Et si tu me mords, je te tue.

À son regard, Houssa comprit qu'il le ferait. Elle avait assez d'expérience de la vie pour savoir qu'il faut parfois filer doux. Docilement, elle enfourna dans sa grosse bouche le sexe toujours aussi dur qui sortait de ses entrailles, étouffant un cri de douleur, à cause de sa lèvre fendue. Déjà, en temps normal, elle avait du mal à le prendre en entier.

Talal El-Hani, indifférent, se mit à se servir de sa bouche comme d'un sexe, poussant son membre jusqu'au fond. Houssa essaya de le faire jouir en se servant de sa langue, mais cela ne fit qu'exciter un peu plus Talal El-Hani. Sentant les picotements du plaisir, il se retira brusquement de la bouche de la jeune femme et la repoussa à plat dos sur le lit, se laissant aussitôt tomber entre ses cuisses. D'un revers du bras droit, il les replia jusqu'à ce que les genoux de Houssa touchent sa poitrine, dégageant la fente corail du sexe.

Posément cette fois, il l'envahit d'un coup, jusqu' à la racine. Houssa commença par se plaindre. Talal El-Hani continuait à la pilonner, comme un rhinocéros fonçant aveuglément. Le sexe à vif, il n'était plus qu'une bielle en mouvement. Peu à peu, en dépit des

gémissements de la jeune femme, il sentit la gaine qui l'accueillait s'assouplir, s'humidifier.

C'était plus fort que la volonté de la jeune femme : ce sexe-piston déclenchait en elle les sensations habituelles. Folle de rage, elle se rendit compte qu'elle accueillait désormais son amant comme d'habitude, en dépit du traitement qu'il venait de lui faire subir ! Lui aussi s'en rendit compte et accéléra son mouvement de bielle, soufflant comme une locomotive. Et cette fois, si Houssa hurla encore, ce n'était plus la même tonalité : elle jouissait.



Talal El-Hani ne savait plus quelle heure il était... Depuis un temps qui lui semblait infini, il baisait Houssa sans interruption, et elle ne protestait plus. Grâce au Viagra, le sexe impitoyable la pénétrait par tous les orifices ; son ventre était en feu, sa bouche lui faisait un mal horrible, mais elle arrivait à lui donner du plaisir avec. Jamais elle n'avait eu affaire à une telle tornade sexuelle.

L'Irakien se vida une ultime fois dans son ventre. Il n'avait plus de sperme, c'était un orgasme purement nerveux. Enfin, il sentit son sexe ramollir. Comme un sort, l'effet du Viagra disparaissait. Il resta allongé sur le dos, le cerveau vide, les reins apaisés, dans un silence pesant, baignant dans l'odeur du sperme, de la transpiration et du parfum de Houssa. Sans un mot, celle-ci se leva et disparut dans la salle de bains. Sa longue jupe ne tenait plus que par un fil, un de ses bas tire-bouchonnait sur sa jambe, ses seins étaient marbrés de marques rouges tant Talal El-Hani s'était acharné à les maltraiter.

Elle revint un peu plus tard, tamponnant sa lèvre fendue, alla prendre une cigarette dans son sac et s'assit à côté de son amant.

– J'ai un autre homme dans ma vie, annonça-t-elle calmement. Je vais partir avec lui.

Talal El-Hani lui jeta un regard méprisant.

– Il te baise mieux que moi !

Houssa secoua la tête.

– Non, mais il est fou amoureux de moi et il a les moyens de me donner la vie dont j'ai envie. Je t'aimerai toujours, ajouta-t-elle pour adoucir cet aveu brutal, mais j'ai envie d'une vie de luxe. Que tu ne peux pas me donner.

– Qui est-ce ?

Houssa eut un léger haussement d'épaules

– Peu importe, tu ne le connais pas. Je l'ai rencontré à Beyrouth.

Elle préférait ne pas s'étendre sur les détails. Véritable « fashion victim », elle était devenue une des meilleures clientes de Aishti, la boutique de luxe de la rue de Verdun, à Beyrouth. Sans en avoir vraiment les moyens, grâce à une vendeuse qui l'encourageait à acheter, lui faisant un crédit illimité. Jusqu'au jour où elle lui avait présenté une note monstrueuse. Avec de plus en plus d'insistance. Lorsque Houssa avait avoué qu'elle était incapable de la régler, l'autre avait alors proposé de la présenter à un Saoudien richissime qui solutionnerait ce menu problème. Non seulement il l'avait fait, mais était tombé éperdument amoureux de Houssa...

Talal El-Hani demeura silencieux, les pensées s'entrechoquant dans sa tête. Houssa lui aurait fait cet aveu deux heures plus tôt, il l'aurait tuée. Maintenant, c'était différent. Mais il se rendit soudain compte qu'il ne pouvait plus se passer de cette garce. Il prit une bouteille de whisky Defender « 12 ans d'âges posée à côté du lit et en but une rasade au goulot.

– Et si moi, je te donnais ce que tu cherches ? demanda-t-il. Tu resterais ?

Houssa eut un sourire de commisération.

– *Habibi*, ne dis pas de bêtises !

– Je ne dis pas de bêtises, protesta calmement Talal El-Hani. Et je vais te le prouver.

Il venait en quelques secondes de faire un choix de vie.

1. Chéri.

2. Doucement !

CHAPITRE III

Un géant au front bas, une casquette de cuir noir enfoncée jusqu'aux oreilles, les traits découpés à la hache, qui semblait sorti tout droit d'un film de Dracula, présentant une vague ressemblance avec Frankenstein, brandissait une pancarte au nom de Malko Linge qui semblait minuscule dans sa main énorme.

Prudemment, les passagers du vol Vienne-Bucarest évitaient cette créature de cauchemar, plantée au milieu du hall d'arrivée de l'aéroport d'Otopeni, au nord de la ville. En voyant Malko se diriger vers lui, « Frankenstein » ôta poliment sa casquette, découvrant un crâne presque carré, et demanda :

– *Domnul* Malko ?

– *Da*, fit Malko, qui avait reconnu Gelu, le chauffeur de Stalian Andreanu.

– *Domnul Andreanu* vous attend.

Il prit d'autorité la housse Vuitton et Malko le suivit, accueilli par un brouillard épais et humide. L'hiver, il valait mieux éviter la Roumanie. On n'y voyait pas à dix mètres. Ils gagnèrent une Mercedes 560 grise et Malko s'installa à l'arrière. Deux minutes plus tard, ils roulaient sur une route rectiligne s'enfonçant vers le nord et menant à Ploesti, au milieu d'une campagne plate et morne noyée de brouillard. Malko regarda le petit bar en acajou installé devant lui, avec trois flacons de cristal et des verres : vodka Stolychnaya, scotch Defender «5 ans d'âge » et cognac. Son hôte, Stalian Andreanu, savait vivre.

Lors de son précédent voyage en Roumanie, dix ans plus tôt, il n'avait pu faire sa connaissance, le Roumain résidant à la prison centrale de Bucarest pour un certain nombre d'infractions qui auraient dû lui valoir un millier d'années de prison, mais ce fâcheux incident s'était heureusement soldé par quelques mois d'emprisonnement doré. Stalian Andreanu avait beaucoup d'amis : au KGB, dans les gouvernements roumains successifs, depuis la mort de Nicolas Ceaucescu, et à la CIA.

Le rapprochement de la Roumanie, désireuse de rejoindre les vainqueurs de la guerre froide, avec les États-Unis avait grandement aidé à son élargissement. En effet, pendant des années, le Roumain,

marchand d'armes établi à Bucarest, avait procuré à la CIA les modèles de toutes les nouvelles armes en usage dans l'armée Rouge. À la satisfaction des deux parties. C'est-à-dire que les Américains pouvaient démonter à loisir la « quincaillerie » soviétique payée au poids de l'or. Stalian Andreanu avait même réussi à charger dans le port roumain de Constanza un char T.72, alors que personne encore n'avait pu en approcher, à l'Ouest...

Malko, venu à l'époque récupérer un défecteur soviétique de haut niveau, le général Tifanov², avait dû traiter avec l'épouse du marchand d'armes : Ruxandra, blonde explosive, nymphomane, sadomaso, compatible avec à peu près tous les mammifères à sang chaud, qui avait malheureusement été abattue par erreur dans la luxueuse résidence de Stalian Andreanu par des agents du KGB. Un peu par la faute de Malko. Celui-ci espérait que le marchand d'armes ne lui en voudrait pas trop..

Gelu quitta brusquement la route pour un petit chemin filant au milieu d'une forêt de bouleaux clairsemés, dégagant une tristesse poignante. Il n'étaient qu'à une vingtaine de kilomètres de Bucarest, mais on avait l'impression de se trouver au XVI^e siècle, dans un autre monde. Sur sa droite, Malko aperçut un petit lac avec, en son centre, une île minuscule, sur laquelle se dressait ce qui ressemblait à une église.

Gelu se retourna et marmonna dans un anglais rugueux :

– Sagov *monastery*.

Charmant endroit : c'est là que, selon la tradition, avait été enterré Vlad l'Empaleur, plus connu sous le nom de Dracula, qui avait sévi dans les Carpates, à quelques centaines de kilomètres de là, et laissé ce que les politiques appellent un souvenir controversé.

La Mercedes s'engagea dans une allée bordée d'immenses villas qui semblaient abandonnées, au milieu de parcs en friches. Un ghetto pour les nouveaux riches qui avaient remplacé la nomenklatura de l'ère Ceaucescu. « Frankenstein » stoppa devant un imposant portail noir encadré de deux piliers blancs surmontés d'un aigle à double tête. Les battants s'ouvrirent avec lenteur, découvrant une allée rectiligne de plus de cent mètres menant à un imposant bâtiment roccoco noyé de brouillard. C'était carrément sinistre et même inquiétant.

La voiture s'arrêta devant un perron évoquant Versailles, dans un crissement de gravier.

Malko se demanda tout à coup si la CIA ne lui avait pas joué un mauvais tour. Stalian Andreanu avait peut-être envie de venger la mort de son épouse... Mais Frank Capistrano ne pouvait pas lui avoir fait cela. Pas après son aventure vénézuélienne où il s'était retrouvé à quelques secondes d'une éternité où il aurait été réduit en tout petits morceaux³.

– *Pajolsk*⁴, lança « Frankenstein » en ouvrant la portière.

L'occupation soviétique avait laissé des traces : bien que le roumain soit une langue latine, beaucoup de gens parlaient encore russe et l'Ukraine n'était pas loin, juste de l'autre côté de la Moldavie, minuscule État désormais indépendant, coincé entre le Prout et le Dniepr. Là on parlait roumain et russe. Et même la capitale avait deux noms : Chisinau pour les Roumains et Kichinev pour les russophones.

Une silhouette apparut sur le perron. Une femme de grande taille avec un pull moulant violet, une longue jupe de cuir noire fendue au milieu, des bottes à très hauts talons. La version « porno-chic » d'un cosaque... Malko faillit se frotter les yeux, croyant se trouver en face du fantôme de Ruxandra Andreanu dont il avait pourtant vu le cadavre criblé de balles, dix ans plus tôt...

Il grimpa les marches du perron et comprit sa méprise : si la tenue était semblable, le visage était différent. La bouche, certes rouge et épaisse, le nez droit, les yeux bleus très pâles à la Poutine, mais des cheveux noirs bouclés contrairement aux cascades de cheveux blonds de feu Mme Andreanu. L'inconnue lui tendit une main couverte de bagues et dit d'une voix chantante :

– *Buna seara*⁵ domnul Linge. *Welcome in Romania.*

Elle avait des bracelets jusqu'au coude et il eut du mal à trouver un coin de peau pour y poser les lèvres, évitant l'énorme Breitling Callistano pour laquelle on avait dû vider une mine d'émeraudes.

– Je suis Cerecela Andreanu, précisa la jeune femme. Mon mari vous attend.

Malko l'enveloppa d'un regard amusé et surpris. À part les cheveux, c'était le clone de Ruxandra. Les seins lourds pointus comme des obus de 155, hommage sans doute au métier de son mari, une croupe callipyge que n'arrivait pas à écraser le cuir stretch de la jupe, des jambes longues et fines. Et surtout cet étrange regard pâle où semblaient flotter tous les vices du monde...

– *Dobrevece*⁶ ! lança en russe une voix de stentor, émergeant d'une

pièce évoquant plus une cathédrale qu'un salon bourgeois.

Un homme de plus d'un mètre quatre-vingt-dix, aux cheveux noirs lissés en arrière, sûrement teints étant donné son âge, avec des épaules d'orangoutang, une chemise blanche en voile à travers laquelle on voyait ses poils noirs, des lèvres épaisses et bien dessinées, de petits yeux noirs incroyablement mobiles, s'avança, les bras tendus. Il étreignit Malko comme pour l'étouffer et précisa aussitôt :

– Mon anglais est mauvais, je sais que vous ne parlez pas le roumain, alors parlons russe !

Malko le suivit dans le salon gothique ; tout était immense et sombre. Des boiseries ornées de tableaux étranges, les énormes canapés en cuir noir, la table basse qui aurait pu servir à disputer un match de ping-pong. Une bouteille de champagne trônait dans un seau en cristal de Bohême, à côté d'un saladier taillé dans le même cristal, plein à ras bord de caviar Beluga aux reflets dorés. Encadré de quelques bouteilles de vodka de toutes marques. Stalian Andreanu tendit la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs à « Frankenstein ». Malko s'attendait que le chauffeur arrache le bouchon avec ses dents, mais il se comporta en être civilisé, utilisant ses énormes doigts. Le marchand d'armes tendit une flûte à sa femme déjà installée sur le canapé. La fente de la longue jupe révélait ses cuisses presque jusqu'à l'aîne. Ils trinquèrent et le Roumain précisa :

– D'abord, nous faisons connaissance ! Le business viendra après.

Malko trempa ses lèvres dans le champagne. Intrigué. D'abord, parce que ce n'était pas la station de la CIA à Vienne qui l'avait contacté, mais, directement, Frank Capistrano. Depuis la démission de George Tenet de la tête de la CIA et son remplacement par Porter Goss, de plus en plus, le *Special Advisor for Security* de la Maison Blanche traitait Malko en direct. Surtout pour les affaires très sensibles. Or, d'après les propos laconiques de Frank Capistrano, si Malko se trouvait en Roumanie, c'était pour vérifier un tuyau concernant une livraison d'armes en provenance de Bulgarie à des gens représentant un groupe sunnite armé irakien.

À première vue, pas l'affaire du siècle. En plus, les groupes armés sunnites regorgeaient d'armes récupérées dans les stocks de l'armée irakienne. Et ce que les pays de l'ancien bloc soviétique livraient n'était pas du matériel de haute technologie mais du classique, sans grand intérêt pour les Irakiens, qui avaient à leur disposition l'arsenal de Saddam Hussein.

Il aurait bientôt la clef du mystère.

Prenant place à côté de la pulpeuse nouvelle Mme Andreanu, il leva sa flûte de Taittinger.

– Merci de votre accueil !

La jeune Roumaine choqua son cristal contre le sien avec une lueur humide et langoureuse dans ses yeux pâles.

Inattendu.

– C'est une joie de vous avoir, assura-t-elle.

Stalian Andreanu avait déjà commencé à étaler une montagne de caviar sur des toasts. Le caviar de l'estuaire du Danube était encore un des meilleurs du monde. Une jeune femme, en pull de grosse laine et jean, avec un tablier blanc, surgit, remplaçant Gelu pour le service. Blonde, un peu enveloppée, coiffée d'un gros chignon, elle avait un regard à la fois bovin et lubrique.

Ils burent et mangèrent comme des trous, sans beaucoup parler, alternant Taittinger et vodka. Les pommettes de la jeune maîtresse de maison rosissaient à vue d'œil.

– Comment vont les affaires ? demanda poliment Malko.

Le marchand d'armes émit un soupir d'éléphant blessé.

– Ce n'est plus ce que c'était, mais, heureusement, il y a l'Afrique... Eux continuent à avoir besoin de matériel.

Évidemment, il ne vendait plus la ferraille au prix de l'or. La grande époque de la braderie des stocks de l'URSS était révolue. Mais, apparemment, il restait à Stalian Andreanu de quoi vivre et gâter sa femme. Soudain, Malko remarqua à la main droite de Cerecela Andreanu un énorme rubis qui lui rappelait quelque chose...

– Magnifique pierre ! remarqua-t-il.

Le Roumain se pencha tendrement vers son épouse et posa une main possessive sur sa cuisse.

– Elle appartenait à cette pauvre Ruxandra, confirma-t-il. Quand Cerecela est arrivée ici, elle avait tout juste ses chaussures, ajouta-t-il avec un gros rire.

– Stalian ! protesta la jeune femme, furieuse.

Le Roumain en remit aussitôt une couche.

– Elle avait aussi une culotte ! ricana-t-il lourdement. Vous vous

souvenez du barbu qui avait organisé le procès des Ceaucescu, Gelu Volcan ?

– Vaguement, reconnu Malko.

– Elle était avec lui et ils se sont séparés. Volcan avait peur qu'elle le balance, il a essayé de la faire tuer et l'a jetée dehors sans un sou. Heureusement, j'avais conservé tous les bijoux de Ruxandra, et pour les vêtements, elles ont la même taille.

Cerecela baissa modestement les yeux. Émoustillé par le champagne, le Roumain la contemplait avec un regard lubrique. Malko se dit que, sans sa présence, il l'aurait sûrement culbutée sur-le-champ... Étrange atmosphère. On s'attendait vraiment à voir surgir Dracula... La petite bonne à l'air salope réapparut et murmura quelques mots à l'oreille de Stalian Andreanu.

– *Davai* ! lança le marchand d'armes. À table. La salle à manger était tout aussi gigantesque, avec une énorme table de marbre rose, des chandeliers d'argent imposants et de la porcelaine de Sèvres. C'était dur d'attaquer le saumon après deux cents grammes de caviar. Cerecela Andreanu s'assit en bout de table et son regard clair se planta dans celui de Malko avec une flamme inattendue au fond de ses prunelles bleu pâle.

Assis en face de Malko, le maître de maison ne semblait s'apercevoir de rien, concentré sur son saumon. Apparemment, il ignorait la brève aventure entre Ruxandra et Malko. Ou il s'en moquait. Et continuait à la vodka pure... Malko se dit que, s'il attendait encore, il ne saurait pas avant le lendemain ce qu'il faisait là.

– C'est Frank Capistrano lui-même qui m'a envoyé ici, précisa-t-il. Ce doit être pour une chose importante...

Les petits yeux noirs du Roumain se fixèrent sur lui avec une expression aigüe, démontrant que la vodka n'avait pas prise sur lui.

– *Da*, confirma-t-il, c'est une affaire très sensible.

Sous la table, la jambe droite de Cerecela se colla soudain à la jambe gauche de Malko.

– D'armes ? insista celui-ci.

Stalian Andreanu prit le temps d'avaler une énorme bouchée de saumon avant de demander :

– Vous avez entendu parler des armes thermobariques ?

– Non, avoua Malko. Qu'est-ce que c'est ?

– Les armes thermonucléaires, expliqua posément Stelian Andreanu, sont appelées par les Américains *fuel-air explosives*. C'est l'utilisation de l'oxygène présent dans l'air ambiant comme comburant dans une réaction explosive. Au départ, l'idée était de reproduire les phénomènes des explosions accidentelles de gaz, les coups de grisou, les explosions de silo. Les Soviétiques les ont beaucoup utilisées en Afghanistan et continuent en Tchétchénie. Le principe est simple : le projectile, en explosant, dégage un nuage d'aérosol qui s'enflamme en consommant l'oxygène, créant ainsi une énorme surpression. En quelques micro-secondes, cela écrase littéralement ceux qui se trouvent dans son rayon d'action. Or, ce « nuage » mortel voyage à 3000 mètres/seconde !

– Concrètement, interrogea Malko, cela donne quoi ?

Durant l'explication technique de son mari, Cerecela continua mécaniquement à frotter sa jambe contre la sienne. Une lueur joyeuse illumina les prunelles noires du marchand d'armes.

– Imaginez, dit-il, qu'une roquette thermonucléaire explose dans un restaurant, par exemple. Eh bien, tous les clients seront tués en quelques secondes. Par le souffle et la chaleur. En 1978, au camping Los Alfaques, en Espagne, un camion-citerne contenant de l'oxyde de propylène a explosé. Bilan : 150 morts, 500 brûlés graves et douze bâtiments détruits. Ceux qui avaient pensé échapper à la mort en se réfugiant dans la mer furent bouillis vifs.

– Effrayant ! reconnut Malko. Mais quel est le lien avec ma présence ici ?

Les ondes sexuelles expédiées par le regard clair de Cerecela commençaient à faire leur effet : il avait un peu de mal à se concentrer. Stelian Andreanu eu un large sourire.

– Eh bien, nos amis bulgares de la société Arsenal Corp, à Gopat, ont mis au point une roquette de RPG7 thermonucléaire ! La GTB-7G, plus perfectionnée que celle des Russes car sa charge propulsive est à combustion lente et le tir s'effectue sans dégager de jet de poudre à l'arrière du tube, ce qui permet de tirer cette roquette d'un lieu confiné. Et en plus, elle ne coûte que 1850 euros...

– C'est donné, reconnut Malko.

– Or, celui qui a mis au point cette technologie est un peu un dilettante. Il s'appelle Georges Markov et se consacre beaucoup à ses vignes. Un homme charmant.

Malko sursauta. Le pied déchaussé de Cerecela Andreanu venait de

se poser sur le bord de sa chaise et son orteil, mutin, commençait à se frotter contre son entrejambe. Le regard pâle de la jeune Roumaine demeurait limpide et elle ne semblait pas s'intéresser à la conversation.

Stalian Andreanu but une rasade de vodka et conclut :

– Vous êtes ici parce que j'ai obtenu une information *très* sensible : la société bulgare Arsenal Corp s'apprête à vendre un lot de deux cents roquettes thermobariques GTB-7G à une unité de l'armée russe, le Groupement opérationnel en Transnistrie, basé à Tiraspol, en Moldavie.

– Il y a encore des troupes russes en Moldavie ? s'étonna Malko.

– Oui, avant, il y avait la 14^e armée, désormais, il ne reste que ces 1500 hommes dirigés par le général de brigade Alexandre Vladimirovitch Rouchkov. Qui dépend directement de Moscou.

La Moldavie, coincée entre la Roumanie et l'Ukraine, avait toujours été déchirée entre ses deux grands voisins et la Transnistrie, région contiguë de l'Ukraine, russophone et russophile. Cependant, Malko ne voyait toujours pas le lien entre sa présence et la vente de roquettes thermobariques par des Bulgares à des Russes... Quant à Cerecela Andreanu, elle avait sournoisement glissé sur sa chaise, afin de pouvoir allonger plus commodément sa jambe en direction de Malko... La serveuse blonde qui surgit avec des sorbets ne put pas ne pas le remarquer : la maîtresse de maison était presque allongée sur son siège !

– Je ne suis tout de même pas ici pour empêcher des Bulgares de vendre des armes aux Russes ! remarqua Malko.

Stalian Andreanu éclata de rire.

– Bien sûr que non ! Mais le général Rouchkov est une crapule, un spécialiste du trafic d'armes. Il y a quelques mois, il a vendu des roquettes de 122 millimètres au Hezbollah libanais, livrées à Chypre. Dans le cas des deux cents roquettes thermobariques, il a fourni aux Bulgares un faux *end-user*. Ce n'est pas son groupement qui va les utiliser, mais des gens qui lui ont été présentés par des mafieux russes. Des Irakiens qui viennent d'arriver à Chisinau pour en prendre livraison.

Malko commençait à comprendre.

– Où sont ces roquettes ?

– Elles ont été livrées à Tiraspol, il y a une quinzaine de jours, par

les Bulgares.

– Ils sont au courant ?

– Ils font semblant de ne pas l'être. Quelqu'un de chez eux m'a prévenu.

– Il faut donc intercepter ce matériel ? avança Malko.

– Cela, c'est facile, répliqua le Roumain. Elles doivent être chargées dans le port roumain de Constanza sur un cargo chypriote dont je connais le nom. Les Roumains coopéreront. Ce que nos amis de Langley veulent savoir, c'est *qui* les achètent. Et surtout, comment ils les paient.

– C'est-à-dire ?

– Il paraît que les Russes exigent d'être payés en liquide. Et c'est *cela* qui intéresse beaucoup nos amis de Langley.

– Pourquoi ?

Stalian Andreanu rota discrètement et ajouta :

– Nous avons rendez-vous demain avec Lance Porterfield, le chef de station de l'Agence à Bucarest, pour déjeuner. Il vous expliquera son idée.

– Son idée ?

– Oui, je crois qu'il a l'intention de vous faire passer auprès des acheteurs pour un des Russes qui vendent ces armes . Évidemment, cela ne va pas être simple. Même si votre russe est parfait. Là-bas, les Russes sont encore chez eux.

Le gros orteil de Cerecela Andreanu devenait franchement agressif, se déplaçant rapidement sur l'entrejambe de Malko, à l'abri de la nappe. Celui-ci était de plus en plus intrigué. Même si cette nouvelle roquette thermobarique était dévastatrice, ce n'était pas le job d'un chef de mission de son envergure de régler ce genre d'affaire, qui ne risquait pas de modifier la balance stratégique en Irak. Il y avait donc autre chose...

– J'ai l'impression qu'on ne vous a pas tout dit, conclut-il.

– Possible, reconnut le marchand d'armes On verra demain. Allez, *davai*, on a assez mangé ! Avant d'aller se coucher, je vais vous montrer ma galerie de tableaux. Je les peins moi-même.

Il était déjà debout. Cerecela n'eut que le temps de retirer son pied et de se rechausser. Déjà, son mari l'entraînait en la prenant par la

taille.

Malko leur emboîta le pas. Omettant de révéler à son hôte qu'il connaissait *déjà* les fameux tableaux. Il les avait découverts en compagnie de sa précédente épouse, la très bandante et très tordue Ruxandra.

Ils suivirent un long couloir aux murs de pierre qui aboutissait à une porte de bois sombre, décorée de gros clous dorés et munie d'une énorme serrure. Stalian Andreanu l'ouvrit et entra, poussant devant lui Cerecela.



D'abord, Malko ne distingua que quelques points lumineux piquetant une obscurité totale, comme un rideau de velours noir. Des chandeliers brûlant dans une pièce immense aux murs entièrement noirs. Le décor n'avait pas changé depuis sa dernière visite, dix ans plus tôt...

Des bâtonnets d'encens, piqués un peu partout, diffusaient une senteur douceâtre, entêtante. Ses yeux s'habituant à la pénombre, Malko reconnut le grand lit à baldaquin, quelques meubles en bois sombre qui se confondaient avec les murs et, dans un coin, des appareils nickelés évoquant une salle de gymnastique.

– Éclaire le tableau ! ordonna le Roumain à sa femme.

Cerecela Andreanu bascula un commutateur et des spots éclairèrent aussitôt un immense tryptique occupant tout un mur, face auquel ils se trouvaient tous les trois, Cerecela encadrée par les deux hommes. Elle se déplaça légèrement et Malko la sentit se pousser furtivement contre lui. Stalian Andreanu, lui, semblait fasciné par ce tableau, qu'il devait pourtant connaître par cœur. Cerecela tourna la tête vers Malko. Dans la pénombre, ses yeux pâles ressemblaient à des opales. Il sentit qu'elle lui prenait la main et la guidait jusqu'à la fente de sa longue jupe de cuir.

Ses doigts effleurèrent d'abord le Nylon d'un bas, puis la chair tiède de la cuisse, au-dessus. Malko se raidit, mal à l'aise. Stalian Andreanu venait de se retourner vers lui.

– Vous aimez ? demanda-t-il d'une voix égale.

C'était du Jérôme Bosch porno ! Une immense fresque, où des

femmes, toutes plus belles les unes que les autres, subissaient toutes sortes de supplices à forte connotation sexuelle.

Au centre, l'une d'elles était maintenue par quatre hommes qui l'empalaient sur un pal en forme de sexe monstrueux. Son rictus pouvait aussi bien évoquer le plaisir que la douleur. À sa gauche, une très jeune fille se faisait sodomiser par un âne, maintenue par une machinerie moyenâgeuse, faite de poulies, de madriers et de cordages. À gauche, un être mi-homme mi-dragon enfonçait son membre démesuré dans le ventre d'une femme écartelée, au regard révolté.

– Vous avez beaucoup de talent, reconnu Malko.

Tétanisé ! Stalian Andreanu, même dans la pénombre, ne pouvait pas ne pas voir sa main plongée entre les cuisses de sa femme.

Pourtant, il se contenta de dire :

– Regardez-le bien ! Moi, j'y découvre sans cesse des choses nouvelles.

Il reprit sa contemplation et Cerecela en profita pour tirer le poignet de Malko vers le haut. Amenant ses doigts au contact d'un sexe brûlant et humide. Il s'aperçut qu'elle haletait légèrement. Était-ce dû à ce qu'elle faisait ou à la contemplation du tryptique ?

Malko le parcourut des yeux. Dans le fond, quelques empalées dans toutes les positions rappelaient la légende de Vlad l'Empaleur. Plus moderne, une femme, les jambes gainées de bas noirs, allongée sur un divan rouge sang, s'enfonçait avec béatitude dans le ventre un olisbos noir sculpté de démons.

Tandis qu'une autre victime, le visage renversé en arrière, était assaillie par une sorte de guerrier médiéval qui tordait les longues pointes de ses seins avec ses gantelets aux mailles d'acier. Là aussi, son visage exprimait une satisfaction morbide, perverse mais troublante.

Perdu dans la contemplation de ce tryptique qui le ramenait dix ans en arrière, Malko sentit Cerecela s'éloigner de lui. Elle vint se placer devant son mari, toujours planté devant son œuvre, et s'agenouilla, dans une posture ne laissant aucun doute sur ce qu'elle se préparait à faire. Malko demeura strictement immobile et, bientôt, vit dans la pénombre la tête de la jeune femme se balancer au rythme d'une fellation lente, appliquée. Gêné, il fit un pas vers la porte, mais la voix de Stalian Andreanu brisa le silence. Avec un son étrange, comme s'il se trouvait en état d'hypnose.

– Ne partez pas, je vais avoir besoin de vous pour satisfaire cette chienne...

Malko s'immobilisa, ne pouvant s'empêcher de regarder ce qui se passait à deux mètres de lui. Sans interrompre son travail de vestale, Cerecela Andreanu fit passer par-dessus sa tête son pull mauve, puis se débarrassa de son soutien-gorge. Aussitôt, son mari prit les pointes de ses seins entre ses doigts et se mit à les tordre lentement, reproduisant une des scènes du tryptique. Cerecela plongeait alors la main gauche dans la fente de sa jupe de cuir. La bouche refermée sur le sexe de son mari, elle l'aspirait de plus en plus vite, tout en se balançant d'avant en arrière, tel un rabbin en prière. Soudain, un cri rauque s'échappa de ses lèvres, elle eut un hoquet et Malko comprit que le Roumain était en train de se vider dans sa bouche...

Le marchand d'armes, à son tour, émit un soupir rauque et, titubant, dut s'appuyer à un grand meuble noir pour ne pas tomber. Cerecela s'était déjà relevée. Sans un mot, elle s'approcha de Malko, le prit par la main et l'entraîna vers la « salle de gymnastique ». Elle s'arrêta en face d'un étrange appareil, un chevalet incliné en X, fait de deux tubes de métal chromé, munis de bracelets de cuir.

Elle y prit place, calant sa tête dans un hémisphère de métal et ses pieds dans les étriers, puis son regard pâle se fixa sur Malko.

– Attachez-moi et violez ma bouche, réclama-t-elle.

Les mots exacts employés par Ruxandra Andreanu dix ans plus tôt. Ce n'était pas possible que deux femmes aient exactement les mêmes goûts sexuels ! Comme pour répondre à la question muette de Malko, la voix de Stalian Andreanu fit derrière lui :

– Faites ce qu'elle vous demande ! Moi, je suis fatigué. Je vais regarder, c'est très excitant.

Malko réalisa tout à coup que cette scène étrange lui avait donné une érection d'enfer. Cerecela insista d'une voix suppliante :

– Je veux votre sexe jusqu'au fond de ma gorge...

– Faites ce qu'elle dit, insista son mari.

Il s'affaira rapidement autour du chevalet, immobilisant la jeune femme grâce aux bracelets de cuir. Malko, comme dédoublé, se libéra et fit un pas en avant. Cerecela attendait, la tête tournée vers lui, le regard flou. Sa bouche le happa comme une pieuvre chaude. Elle se mit à le pomper à petits coups rapides. Visiblement, la fellation était sa seconde nature. Soudain, elle ralentit, poussa un gémissement et le mordit presque. Son mari venait de plonger avec lenteur dans son ventre un énorme olisbos d'ébène. Sa fellation devint frénétique. Le chevalet en métal en tremblait. Malko sentit tout son corps vibrer

d'excitation, pendant que son mari la violait avec l'olisbos noir.

Celui-ci retira brusquement du ventre de sa femme l'olisbos dont il se servait et en prit un autre d'une taille réellement monstrueuse, un membre d'âne, un bras d'enfant ! Il enfonça d'un coup l'énorme engin, comme on donne un coup de poignard. Cerecela hurla, le corps secoué de frissons, et aspira de plus belle le sexe qui emplissait sa bouche. Malko avait l'impression que sa langue lui arrachait la moelle épinière. Frénétiquement, la Roumaine donna des coups de tête de plus en plus violents. Il s'entendit hurler en se déversant dans sa bouche.

C'était hallucinant. Un jeu de rôle malsain, mais combien excitant...

Stalian Andreanu se redressa aussitôt, laissant l'énorme olisbos émerger du ventre de sa femme, et adressa un faible sourire à Malko.

– Venez ! dit-il. Elle aime bien rester seule après.

Malko, rajusté, ne discuta pas et le suivit jusqu'au salon. Le marchand d'armes se laissa tomber sur le canapé de cuir noir et, attrapant la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, en but une longue lampée au goulot.

Malko ne savait plus ce qu'il fallait penser de cette étrange soirée.

Comme se parlant à lui-même, Stalian Andreanu dit d'une voix absente :

– Quand j'ai connu Cerecela, c'était une oie. Elle baisait bêtement, presque sans plaisir. La première fois que je l'ai emmenée là-bas, elle m'a dit que j'étais un monstre, un fou, descendant de Vlad l'Empaleur. Je lui ai expliqué que si elle voulait rester avec moi, il fallait me satisfaire... Je suis trop vieux pour changer de goûts sexuels... Alors, comme elle avait faim, elle s'y est mise. Et maintenant, elle y prend beaucoup de plaisir. Elle était ravie de votre venue. Cela lui apporte un peu de variété...

Il termina la bouteille de champagne et, d'un ton beaucoup plus sérieux, dit en souriant.

– Nous avons eu raison de nous détendre ce soir. Parce que, à Chisinau, cela sera très dangereux.

1. Monsieur.
2. Voir SAS n° 126, *Une lettre pour la Maison Blanche*.
3. Voir SAS n°162, *Que la bête meure*.
4. Je vous en prie.
5. Bonsoir.
6. Bonsoir.
7. Allons-y.

CHAPITRE IV

Assise à côté de « Frankenstein », Cerecela Andreanu, une chapka de zibeline assortie à son manteau sur la tête, légèrement maquillée, très BCBG, semblait à des années-lumière de ses écarts de la veille. Une épouse bien sage, profitant du rendez-vous de son mari à Bucarest pour faire un peu de shopping. Le marchand d'armes avait pris son *breakfast* avec Malko et semblait d'excellente humeur.

– Nous allons rencontrer un vieil ami, Marin Sorescu, expliqua-t-il pendant qu'ils roulaient sur l'interminable boulevard Kiseleff.

Le brouillard s'était un peu levé, mais l'atmosphère était toujours aussi sinistre. La Roumanie ne s'était pas encore relevée du communisme. La voiture stoppa à un feu rouge, aussitôt entourée d'une meute de chiens errants et apparemment affamés...

– Quelquefois, la nuit, ils vous attaquent, commenta le Roumain, il y en a des milliers à Bucarest. Personne n'a pu s'en débarrasser.

– Je connais votre ami, dit Malko. Il m'a aidé, la dernière fois.

Marin Sorescu était un ancien de la Securitate ¹. Dix ans plus tôt, il s'était déjà rallié aux Américains.

– C'est lui que j'ai envoyé à Chisinau faire une enquête sur les gens qui achètent les armes, continua Stalian Andreanu. Ils sont descendus à l'hôtel *Cosmos*. À propos, vous avez déjà rencontré le chef de station de Bucarest, Lance Porterfield ?

– Non.

Il y avait un peu plus de voitures dans le centre. Gelu arrêta la Mercedes 560 devant l'*Intercontinental*, près du Théâtre national, et ils pénétrèrent dans l'hôtel. Cerecela ne se retourna même pas pour dire au revoir à Malko... Ingratitude vexante. Deux hommes étaient attablés dans un coin du bar. Malko reconnut Marin Sorescu, l'ancien homme fort de la Securitate. Il n'avait guère changé en dix ans, la moustache toujours broussailleuse, le nez important, les cheveux peut-être un peu plus blancs. Toujours aussi mal habillé. L'autre, plus petit, assez frêle, la raie sur le côté, cravate rayée, se précipita vers Malko, la main tendue.

– *Welcome !* Je suis Lance Porterfield et j'ai beaucoup entendu parler de vous. Très flatté de vous rencontrer.

Un chef de station classique, propre sur lui, mais sûrement peureux comme un lapin.

Marin Sorescu serra la main de Malko avec un sourire.

– Content de vous revoir, dit-il.

Ils se rassirent et ils commandèrent des cafés. Après un court silence, Lance Porterfield attaqua :

– Grâce à M. Andreanu, nous avons eu connaissance de cette vente d'armes au Groupe opérationnel du général Rouchkov, et de la rétrocession du matériel à des acheteurs moyen-orientaux qui se trouvent en ce moment à Chisinau.

– Vous les avez identifiés ? demanda Malko.

Marin Sorescu sortit des papiers de sa vieille serviette de cuir fatiguée.

– Voilà les photocopies de leurs passeports, annonça-t-il. La réception du *Cosmos* s'est montrée coopérative.

Son ancienne position dans la Securitate n'y était sûrement pas pour rien... Malko se pencha sur les deux passeports. L'un était libanais, au nom de Najib El-Khoury, l'autre jordanien, au nom de Osman Taybeh.

Il devait y avoir quelques milliers d'El-Khoury au Liban et autant de Taybeh.

Malko les tendit au chef de station.

– Ils sont authentiques ?

– En cours de vérification, mais ce peut être de vrais-faux.

– À qui est destiné ce matériel, selon vous ?

– À l'Irak, évidemment.

On apporta les cafés et ils se turent quelques instants.

– Expliquez-moi ce que vous voulez, réclama Malko, un peu vexé d'être mobilisé pour ce qui semblait n'être qu'un minable trafic d'armes.

C'est Stalian Andreanu qui répondit à la place de l'Américain :

– Comme je vous l'ai dit hier soir, le général Rouchkov a passé commande aux Bulgares de deux cents roquettes thermobariques GTG-

G7. Elles ont été livrées il y a quinze jours. La marchandise est partie du port de Varna et a été déchargée à Odessa, prise en charge par le Groupement opérationnel du général Rouchkov. De là, les roquettes ont été acheminées à Tiraspol, dans la base russe. Le général Rouchkov a fourni aux Bulgares un *end-user* parfaitement en règle et les a payés par virement bancaire. De ce côté, la situation est parfaitement claire, et les Bulgares ne sont plus dans le coup.

– Pourquoi avez-vous pensé à une magouille ? demanda Malko.

Le Roumain sourit.

– Le général Rouchkov ne vit que de cela ! Son Groupe opérationnel est très loin de Moscou et il s'autofinance. Il a déjà livré des munitions à la Côte d'Ivoire, à partir d'Odessa, sur des charters ukrainiens. Mais, d'habitude, ils vendent leur propre dotation... En plus, en Russie, les armes thermobariques sont réservées à certaines unités spéciales. J'en ai aussitôt parlé à M. Porterfield qui a débloqué des fonds pour une enquête préliminaire. Notre ami Marin s'est rendu en Moldavie et a repéré à l'hôtel *Cosmos* ces deux arabes arrivés à Chisinau sur un vol de Beyrouth. En discutant avec des collègues de la police des frontières, j'ai découvert que ces deux-là étaient déjà venus en Moldavie pour y acheter des systèmes de fermeture automatique de portes de garage.

– Des portes de garage ? s'étonna Malko.

Lance Porterfield intervint.

– Oui, nos gens en Irak ont récupéré dans des IED² des dispositifs non explosés de mise à feu, déclenchés par des systèmes d'ouverture de portes de garage. Nous sommes remontés jusqu'au fabricant : une boîte ukrainienne et un point de vente, situé à Chisinau. Grâce à M. Sorescu, nous avons pu identifier l'acheteur : Najib El-Khoury. M. Sorescu a demandé à ses amis moldaves de le prévenir dès que cet individu reviendrait en Moldavie. Ce qui nous a permis de localiser ces deux suspects rapidement. Donc, en dépit de son passeport libanais, nous savons que ce qu'il achète est destiné aux groupes armés sunnites irakiens.

– Bien joué, reconnut Malko. Et ensuite ?

– Marin Sorescu s'est installé à Chisinau, à l'hôtel *Cosmos*, et a surveillé ces deux Arabes. Le lendemain de leur arrivée, il a vu débarquer un civil à l'allure militaire et qui parlait russe. Il a pris quelques photos et les a montrées à notre ami Stalian qui connaît beaucoup de monde.

Le marchand d'armes alluma son premier cigare de la journée, un Cohiba évidemment. Il souffla la fumée et lança d'un ton rigolard :

– Il s'agissait d'une vieille connaissance : le major Evgueni Nicolaïev. L'âme damnée du général Rouchkov, spécialiste des ventes d'armes clandestines.

– Les deux Arabes sont repartis dans sa voiture à Tiraspol, reprit Martin Sorescu. Je les ai suivis jusqu' à l'entrée d'un des camps du Groupe opérationnel, là où se trouve la *Kommandatura* du général Rouchkov. Il y sont restés plus de trois heures et, le soir, de retour à Chisinau, ils ont fait venir des putes à leur hôtel et ont fait la fête.

Un ange passa... Toujours la même façon de célébrer une victoire.

– Et ensuite ? demanda Malko.

– Ils sont allés au port de Constanza, en Roumanie. Je les y ai suivis aussi. Là, ils ont rencontré, dans un petit hôtel, le capitaine du cargo chypriote, le *Summerland*, en partance prochainement pour le port syrien de Lattaquié, avec un chargement de voitures et de containers.

– J'ajoute, compléta le chef de station de la CIA, que ce cargo est connu pour se livrer à divers trafics.

– Donc, conclut Malko, ces deux Arabes sont venus acheter des roquettes thermobariques aux Russes et vont les expédier par bateau en Syrie d'où elles rejoindront l'Irak ?

– Exactement, confirma l'Américain.

– Je suppose, remarqua Malko, qu'il ne doit pas être très difficile d'intercepter ce chargement, à la frontière moldo-roumaine. Il n'y a pas trente-six itinéraires, si je me souviens bien. Comment comptent-ils la franchir avec ce chargement ?

Marin Sorescu sourit dans sa moustache.

– Comme tout le monde : en achetant les douaniers qui sont misérablement payés. Aucun problème.

– Vous pouvez *aussi* arraisonner ce cargo un peu plus tard, suggéra Malko.

– Tout à fait exact, reconnut le chef de station. Mais ce n'est pas ce que nous cherchons, sinon, on ne vous aurait pas fait déplacer.

– Que voulez-vous exactement ? demanda Mako, intrigué.

– Ces deux hommes, expliqua l'Américain, ont déposé au coffre de l'hôtel une valise. Nous avons des raisons de penser qu'elle est pleine

d'argent. Car les Russes veulent être payés en cash.

Marin Sorescu renchérit :

– Les Russes n'aiment pas les chèques, ni les virements bancaires.

Malko ne voyait pas où il voulait en venir. C'est Stalian Andreanu qui mit les points sur les i :

– M. Porterfield veut entrer en possession de cet argent. D'après le prix d'achat de ces roquettes, il doit y en avoir pour 600 000 dollars, car les Russes font la culbute.

– Pourquoi cet argent vous intéresse-t-il tellement ? s'étonna Malko.

Cela devrait couvrir un quart d'heure de guerre en Irak...

– Langley ne me l'a pas précisé, mais je pense que l'Agence voudrait tenter d'en déterminer la provenance, répondit le chef de station. Bien sûr, c'est extrêmement délicat. C'est pour cela que nous avons fait appel à vous.

– Vous voulez cambrioler l'hôtel ?

Lance Porterfield ne sourit même pas.

– Non, il ne faut pas braquer la police moldave et ce serait très difficile à exécuter sans violence. Non, l'idée est d'amener ces deux Arabes à *vous* remettre cet argent...

– Comment ?

– En vous faisant passer pour le vendeur, laissa tomber l'Américain. Vous parlez parfaitement russe, n'est-ce pas ?



Malko mit quelques secondes à reprendre son souffle. En fait de petite mission sans histoire, on le mettait encore sur un coup pourri !

– Je parle russe, certes, répliqua-t-il, mais ces Arabes ont déjà rencontré leur interlocuteur, le major Nicolaiev. J'aurai du mal à me faire passer pour lui.

Un profond silence suivit sa réplique, rompu par Stalian Andreanu.

– Je crois avoir trouvé une astuce, annonça-t-il modestement. Je sais comment se passe ce genre de négociation. Donnant-donnant.

– C'est-à-dire ?

– Les Russes vont arriver avec la marchandise, probablement dans un camion « neutre », pour qu'il puisse traverser la frontière sans encombre. Les Arabes procéderont à une vérification par sondage, mais ils savent que leurs vendeurs ne vont pas les « enfumer ». Eux-mêmes sont dans une position délicate. Les acheteurs mécontents pourraient les faire chanter. Donc, une fois le chargement vérifié, ils remettront l'argent à celui qui l'accompagnera. Il suffira de leur expliquer que le major Nicolaiev a eu un empêchement. Ils s'en moqueront.

Malko se força à sourire.

– Il n'y a qu'un petit détail : comment vais-je entrer en possession de ce chargement ?

Stalian Andreanu eut un large sourire.

– On va le piquer aux Russes !

Re-silence. Rompu par Malko.

– Comment ?

Le marchand d'armes avait la réponse toute prête.

– Ces roquettes sont stockées à Tiraspol à la *Kommandatura* du Groupe opérationnel, expliqua-il. Je ne pense pas que l'échange se fasse dans cette ville, ce serait trop voyant. Les armes vont donc être acheminées à Chisinau ou dans les environs, dans un véhicule anonyme. Nous devons l'intercepter *avant* qu'il ne retrouve les Arabes. Dans ces affaires – je l'ai fait souvent – on donne un simple coup de téléphone pour fixer le rendez-vous, et ensuite cela se passe très vite. Je pense que les Russes fourniront un chauffeur avec le camion, qui aura les contacts nécessaires pour franchir la frontière roumaine. Il faudra le neutraliser, lui aussi.

Malko fronça les sourcils et objecta :

– Il doit y avoir de nombreux véhicules qui sortent de cette *Kommandatura*. Comment identifier le bon, en supposant que nous connaissions la date de la livraison ?

– C'est très simple, expliqua Marin Sorescu. Les véhicules qui se trouvent dans cette *Kommandatura* ont tous une plaque de l'armée russe. C'est normal : ce sont des véhicules militaires. Si nous voyons sortir un véhicule civil de cette enceinte, ce sera le bon.

– C'est un peu tiré par les cheveux, fit Malko.

– Nous n'avons pas le choix, conclut le chef de station de la CIA. Je sais que c'est risqué, mais je n'ai pas d'autre solution.

– Vous ne serez pas seul, renchérit Stalian Andreanu. Gelu, mon chauffeur, vous accompagnera, ainsi que notre ami Marin. En cas de problème avec les Moldaves, ce dernier sera précieux. Il a encore quelques relations là-bas.

– O.K., concéda Malko, mais comment s'emparer de ce camion ? Je suppose que ces Russes seront armés. Ils peuvent être nombreux.

– Sûrement pas, répliqua Stalian Andreanu. Le major Nicolaiev et un chauffeur. C'est une opération *illégal*e.

– Ils se défendront...

– J'ai un plan pour les surprendre, assura le Roumain.

– Parfait, admit Malko, de guerre lasse, avec l'impression d'être tombé dans un guet-apens. Tout cela est très beau, mais nous ignorons quand cette livraison va se faire.

Le marchand d'armes arbora aussitôt un sourire malin.

– Pas tout à fait... Les deux Arabes ont une réservation sur le vol de Beyrouth d'après-demain, et je pense qu'il vont prendre une marge de sécurité. Vous comprenez pourquoi on vous a demandé de venir d'urgence ? J'aimerais que vous preniez la route de Chisinau avant midi.



Le restaurant de l'hôtel *National* à Chisinau était aussi froid que sa façade hypermoderne de quinze étages. Malko, qui s'était installé au *Seabaco*, avec « Frankenstein » et Marin Sorescu, abruti par le trajet, lui jeta un regard dégoûté.

Cinq heures à être secoué dans le brouillard, de colline en colline, sur des routes sinueuses et défoncées. On se serait cru dans les années 1950 en Russie ; encore beaucoup de charrettes à cheval et même quelques vieux side-cars de l'époque soviétique. Une pluie fine les avait obligés à rouler lentement et ils avaient atteint Chisinau à cinq heures du soir. Le centre de la ville, avec ses innombrables sens interdits, était une horreur. Pour aller du *Seabaco* au *National*, ils avaient mis une demi-heure, alors qu'il n'y avait guère plus de trois cents mètres à vol d'oiseau. D'ailleurs, dès qu'ils avaient franchi le

Prout, la rivière marquant la frontière entre la Roumanie et la Moldavie, ils avaient basculé dans un autre monde.

Ils avaient quitté la propriété du marchand d'armes vers midi, après avoir fait le « plein ». Le coffre contenait assez d'armes pour prendre Fort Knox d'assaut. Les « échantillons » détenus par Stalian Andreanu. Des pistolets-mitrailleurs Skorpion et MP5, plus une demi-douzaine de pistolets et quelques gilets pare-balles. Sans parler des munitions. Le Roumain était un homme prévoyant... Bien entendu, Lance Porterfield leur avait dit adieu avec des trémolos dans la voix, mais n'avait pas franchi les limites de Bucarest. Sa fonction « officielle » – il était sous couverture diplo – lui interdisait ce genre de plaisanterie...

Tandis qu'ils roulaient au milieu de la plaine grise qui se prolongeait jusqu'à la mer Noire, sur l'E 581 qui, en dépit de sa dénomination internationale, n'était qu'une modeste route à deux voies dont le revêtement s'en allait comme la peau d'un grand brûlé, Malko pensait à ce qui l'attendait à Chisinau. Les Russes n'étaient pas du genre à se laisser dépouiller sans résistance. Stalian Andreanu avait fourni, en plus de « Frankenstein », sa Mercedes 560. Gelu n'avait pas ouvert la bouche et Marin Sorescu semblait parfaitement décontracté.

– Pourquoi roule-t-il si lentement ? demanda Malko, excédé que la puissante voiture ne dépasse pas le 80.

Un kilomètre plus loin, Marin Sorescu lui montra du doigt une voiture hérissée d'antennes et de gyrophares, embusquée derrière un buisson.

– *Politia*! Ils ont des radars. Inutile de perdre du temps. C'est leur seule ressource, il faudrait négocier, et puis, avec ce que nous avons dans le coffre...

Un ange passa, croulant sous le poids des armes fixées sous ses ailes...

Ils venaient juste de traverser une agglomération triste et laide avec ses rangées de clapiers décatés. Quand on pense que la Roumanie allait entrer dans l'Europe ! Ici, on vivait encore comme au XIX^e siècle. Encore deux villages et ils s'engagèrent sur un pont enjambant une petite rivière : le Prout. Le poste frontière était à un kilomètre. Peu de véhicules, des fonctionnaires obtus, fermés, avides. « Frankenstein » se mit à distribuer des billets et ils passèrent sans encombre, s'engageant sur une route escaladant une colline. On ne voyait guère que des tracteurs. Une heure de route jusqu'à la capitale, entièrement détruite en 1945. A part la statue d'Étienne le Grand, il ne restait pas grand-chose de l'ancienne cité, habitée par beaucoup de Juifs, décimés par

les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Les survivants revenaient souvent des quatre coins du monde, cherchant vainement les traces de leur jeunesse..

À l'entrée de Chisinau, ils durent rouler au pas derrière un bus poussif et verdâtre, chargé à craquer de paysans. Une pluie fine s'était mise à tomber, accentuant encore le côté sinistre de cette minuscule capitale, coincée entre deux mondes. Même si l'Ukraine s'était détachée de la Russie, c'était encore des Slaves, méprisant les Roumains.

À l'hôtel *Seabaco*, c'est « Frankenstein » qui monta la lourde valise contenant leur matériel de survie, inutile pour le moment.

Un peu après leur arrivée, Marin Sorescu frappa à la porte de Malko.

– Nous allons au *National*. Ils vont y dîner. Du bar, on pourra les observer. Il vaut mieux que vous les connaissiez de visu.

– Comment le savez-vous ? demanda Malko, étonné.

– J'ai engagé un *stringer*, Calin, un ancien correspondant de la Securitate. Pour 50 dollars par jour, il les surveille. Ici, on ne trouve pas facilement du travail.



Ils avaient choisi le coin le plus sombre du bar du *National*, Malko restant en retrait. Avantage : une vue directe sur l'entrée de la salle à manger. Les gens qui venaient dîner défilaient devant eux. Ils étaient là depuis vingt minutes quand Marin Sorescu porta son portable à l'oreille et annonça :

– Ils arrivent.

Calin travaillait bien.

Malko ne quitta plus des yeux la porte de l'hôtel. Quelques instants plus tard, il vit arriver deux hommes de type moyen-oriental, engoncés dans des canadiennes. Cheveux longs, moustache, la trentaine, rien de particulier. L'un d'eux avait le crâne prématurément dégarni. Ils passèrent devant eux sans les remarquer et s'engouffrèrent dans le restaurant.

– Vous pourrez les reconnaître ? s'assura Marin Sorescu.

– Aucun problème ! assura Malko.

– Alors, filons. Inutile qu'ils nous repèrent. Il faut nous organiser pour demain. Mais d'abord, on va dîner.



Dans la salle à manger du *Seabaco*, on se serait cru dans un « deli » new-yorkais. On parlait yiddish à toutes les tables ! Des hommes âgés, parfois avec leurs enfants, rescapés des chambres à gaz. À Jassy, un peu plus au nord, les nazis avaient décimé la population.

– Voilà comment nous allons procéder, annonça Marin Sorescu. La livraison s'effectuera sûrement demain, puisque les Arabes repartent après-demain. Ce sera probablement le matin, car, ensuite, ils doivent rejoindre Constanza, distant de quatre cents kilomètres... Donc, nous allons partir pour Tiraspol à sept heures du matin. Avec deux voitures. Vous, dans la Mercedes, avec moi. Calin sera avec Gelu dans sa voiture à lui. Une Dacia dont il a changé les plaques. Nous attendrons à la sortie de la *Kommandatura*, à Tiraspol. Quand le camion muni d'une plaque moldave sortira, nous le suivrons. Je pense qu'il empruntera la route directe, en passant par Tighina et Bulboaca. Après cette agglomération, il y a une longue ligne droite qui traverse une région agricole. En cette saison, il n'y a personne dans les champs. C'est là que nous agirons...

– Comment ? s'inquiéta Malko.

– Calin et Gelu dépasseront le camion et lui feront une queue de poisson. Nous serons derrière pour les empêcher de reculer. Ils forceront le conducteur et le major Nicolaiev à sortir du camion et on les mettra dans le coffre de la Mercedes. Ensuite, je prendrai le volant du camion et vous me suivrez avec la Mercedes. Nous garerons le camion non loin de l'hôtel *Seabaco*, dans l'ouest de la ville, et je resterai dedans pour le garder. Vous irez ensuite au *Seabaco* et vous demanderez les Arabes.

– Ils risquent de réagir ! avança Malko.

Le Roumain sourit.

– Non. Calin a un RPG7. Cela les calmera. Ensuite, ce sera à vous de jouer, mais tout devrait bien se passer. Ils n'ont aucune raison de se méfier.

– Vous ignorez ce qu'ils ont convenu avec le major Nicolaiev, objecta Malko.

L'ex-agent de la Securitate ne se troubla pas.

– Peu importe, vous arrivez en catastrophe, vous expliquez que le major Nicolaiev a eu un problème, que vous n'êtes au courant de rien, que vous devez simplement recevoir de l'argent en échange du camion.

– Et s'ils téléphonent au major Nicolaiev ?

– C'est un risque, reconnu le Roumain, mais limité. Ils auront surtout envie de filer vite sur Constanza. Tout ce qu'ils veulent, ce sont les roquettes. Si vous les emmenez directement au camion, ils ne discuteront pas.

Malko demeura silencieux. Cette opération organisée à la va-vite ne lui disait rien.

– Et ensuite ?

– Cela ne sera plus votre problème. Nous aurons l'argent. Dès que vous serez en sa possession, on avertit M. Porterfield et il prévient la douane roumaine, pour qu'on les intercepte à la frontière.

– Il ne vaut pas mieux les laisser aller jusqu'au port de Constanza ? suggéra Malko. Cela permettrait d'arrêter aussi le capitaine du *Summerland*.

– M. Porterfield décidera, conclut Marin Sorescu.

– Et les Russes ?

– Gelu les relâchera dans la nature...

Le Roumain semblait ravi. Il recommanda du caviar, qui était loin de valoir celui de Stalian Andreanu. Malko était moins enthousiaste : il avait affaire à des gens dangereux et sur leurs gardes. Pourvu qu'ils n'aient pas établi un code avec leurs vendeurs. Peu à peu, la salle à manger se vidait : tôt le matin, les Juifs new-yorkais partaient à la recherche de leurs souvenirs. Il fallait vraiment avoir la nostalgie chevillée au corps pour venir en Moldavie en hiver. Déjà en été, ce ne devait pas être d'une folle gaieté...

Malko gagna sa chambre, regrettant que Cerecela ne fasse pas partie du voyage. Il aurait eu besoin de se détendre avant l'épisode du lendemain. Se faire passer pour un officier russe ne posait pas de problème technique, mais il y avait tant d'inconnues...

Avant de se coucher, il regarda la rue Chibotaru, battue par la pluie, déserte, et son moral descendit d'un cran.



Depuis quarante-cinq minutes, ils étaient embusqués à cinquante mètres de l'entrée de la *Kommandatura* russe, à l'entrée est de Tiraspol. Un quartier pas encore réhabilité, avec des barres de béton gris, quelques vieilles maisons de bois, des terrains en friches. Une circulation rare. Quelques véhicules militaires entraient et sortaient sous l'œil indifférent de deux sentinelles russes. Tous portaient des plaques de l'armée Rouge.

Malko bâilla, angoissé. Le temps s'était un peu arrangé, mais le ciel bas restait menaçant. Il regarda la Dacia verte de Calin, garée, le capot levé, presque en face de la sortie de la *Kommandatura*. Il y en avait plus dans les rues de Tiraspol que de Mercedes. À côté de lui, Marin Sorescu alluma une cigarette.

Il était à peine huit heures du matin.

Soudain, du coin de l'œil, il vit une sentinelle lever la barrière de la *Kommandatura*, pour laisser sortir un véhicule. Son poulx s'accéléra. Il s'agissait d'un camion bâché gris, un Kamaz. La plaque avant n'était même pas moldave, mais roumaine ! Lorsque le véhicule passa devant lui, il vit trois hommes serrés dans la cabine. Celui du milieu était nettement plus âgé que les deux autres : ce devait être le major Nicolaiev. Le camion s'éloigna en direction de Tighina.

Précipitamment, Calin referma le capot de la Dacia et sauta dedans. Marin Sorescu jeta sa cigarette et démarra à son tour ; Malko, l'estomac noué, remarqua :

- Vous m'aviez dit qu'ils seraient deux. Il sont trois !
- Je sais, avoua le Roumain. On y arrivera quand même.

Machinalement, il jeta un coup d'œil sur le pistolet-mitrailleur Skorpion posé sur le plancher. Malko se dit que cette opération improvisée commençait à sentir *très* mauvais.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Marin Sorescu prit dans le vide-poche un pistolet automatique Radom 9 mm et le lui tendit.

- On ne sait jamais. Prenez ça.

Malko avait l'impression d'être dans un bobsleigh lancé à toute vitesse, sans visibilité. Dans moins d'une demi-heure, ils devaient attaquer le camion des Russes. Quelle autre mauvaise surprise

allaient-ils découvrir ?

1. Service de renseignements roumain du temps de Ceaucescu.
2. Improvised Explosive Devices : engins explosifs artisanaux.
3. La police.

CHAPITRE V

Ils venaient de dépasser Tighina, localement célèbre pour le bulbe doré de son église orthodoxe, et filaient désormais vers Bulboaca. La circulation était plus dense, beaucoup de camions transportant les produits manufacturés des usines se trouvant au nord de Bulboaca. Malko ne quittait pas des yeux la plaque arrière du camion contenant les roquettes thermobariques. La Dacia verte était loin devant eux, invisible.

Un tracteur, traînant un chargement de maïs, les força à ralentir quelques minutes, et Marin Sorescu était en train de le doubler lorsque son portable sonna. Le Roumain répondit et se tourna vers Malko.

– Ils y vont après Bulboaca. Il y a une longue ligne droite et aucune habitation. Rien que des champs et des bois.

Malko sentit l'adrénaline commencer à couler goutte à goutte dans ses artères. Arraisonner un camion avec des militaires russes, sûrement armés, dans un pays étranger, ce n'était pas neutre...

Après Tighina, il y avait 36 kilomètres jusqu'à Bulboaca. Vingt minutes. Marin Sorescu se concentrait sur la conduite. Entre les tracteurs, les charrettes à cheval, les vieilles Dacia se traînant au pas et les camions aux pneus lisses, on ne risquait pas l'excès de vitesse. Ils croisèrent une voiture bleue avec l'inscription POLITIA sur ses flancs et deux policiers en uniforme à l'intérieur.

– Il y a beaucoup de police sur la route ?

– Non, laissa laconiquement tomber le Roumain, mais il ne faudra pas s'attarder.

– Et les occupants du camion, qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Malko. Vous aviez prévu de les mettre dans le coffre de cette voiture. Ils ne tiendront pas à trois...

– C'est vrai, reconnut le Roumain, en donnant un violent coup de volant pour éviter un tracteur se traînant à dix à l'heure. Il y a un problème. On ne peut pas les lâcher dans la nature. Il va peut-être falloir modifier nos plans.

– C'est-à-dire ?

Malko commençait à ressentir une sérieuse gêne : Marin Sorescu était un peu trop évasif. Celui-ci tourna brièvement la tête vers lui.

– On verra comment ça va se passer... Mais on sera obligé d'envisager une autre solution.

Malko sentit ses poils se hérissier.

– Vous n'allez pas les...

Marin Sorescu poussa un gros soupir.

– Écoutez, on va d'abord les faire descendre du camion. Je pense qu'ils ne résisteront pas. Ensuite, je les emmènerai plus loin, il y a plein de petits bois dans le coin. On peut les abandonner là.

– Il vont immédiatement alerter la *Kommandatura* ! objecta Malko. Qui va prévenir les Arabes.

Nouveau soupir.

– Eh oui... Donc, il faut les en empêcher ; vous êtes d'accord, non ?

Malko sentit une soudaine raideur dans sa nuque. Clac, le piège s'était refermé. Sans même s'en rendre compte, il venait de conseiller l'élimination physique des trois Russes.

– Ce n'est pas possible, contra-t-il. On ne peut pas abattre trois hommes de sang-froid !

Le Roumain attendit quelques instants avant de répondre.

– Écoutez, fit-il, vous allez repartir, moi, je reste à Bucarest. Ces types voudront se venger. Ce sont des féroces. Je n'ai pas envie de me faire massacrer avec ma famille. O.K., je vous fais une proposition : puisqu'on peut en mettre deux dans le coffre, on « sèche » le major. Les deux autres ne feront rien.

– C'est abominable ! fit Malko, révolté.

– *La dracu!* Alors, on démonte et on rentre.

Il ralentit : les premières maisons de Bulboaca étaient devant eux.

Malko demeura silencieux, se demandant soudain si l'ex-agent de la Securitate n'avait pas des vues sur le chargement qu'ils allaient intercepter pour le revendre avec l'aide de Stalian Andreanu. Ce qui expliquerait sa férocité préventive. Ils traversèrent Bulboaca presque sans s'en rendre compte, débouchant sur un paysage bucolique de champs et de bois, au milieu desquels la route montait légèrement.

Ils se retrouvèrent brusquement derrière la Dacia verte qui s'était

laissé doubler par le camion des Russes.

Encore un kilomètre et la petite voiture accéléra pour doubler le camion. Malko sentit l'adrénaline se ruier dans ses artères. Dans quelques minutes, l'attaque s'enclencherait et ils ne pourraient plus revenir en arrière. La Dacia avait du mal à doubler. Marin Sorescu leva le pied, il n'était plus qu'à quelques mètres derrière le Kamaz. Puis, la Dacia se rabattit devant le camion, disparaissant à leurs yeux.

Les pensées s'entrechoquaient dans la tête de Malko. Il savait que la CIA ne lui pardonnerait pas ses scrupules. Depuis le 11-Septembre, la férocité était de nouveau à la mode.

Et soudain, les feux stop du camion s'allumèrent. Malko se retourna : derrière eux, la route était vide. Le Kamaz venait de s'arrêter brutalement. Marin Sorescu en fit autant. Il ramassa le Skorpion et ouvrit la portière.

– Prenez le volant et allez vous garer devant le camion, lança-t-il, avant de sauter à terre.



Le major Nicolaiev, assis entre le chauffeur et le soldat en civil, n'avait prêté aucune attention à la Dacia verte qui venait de les doubler. Absorbé dans ses pensées, il avait décidé de réclamer à ses acheteurs, au dernier moment, vingt mille dollars de plus. Sa commission. Car l'argent des Arabes allait à son supérieur, le général Rouchkov, l'organisateur de l'opération. Lui ne toucherait que des miettes... Ce qui était vexant.

La petite Dacia verte roulait maintenant devant eux. Il se fit la réflexion que ce n'était pas la peine de les doubler pour se traîner ensuite à soixante à l'heure.. Soudain, Boris, le chauffeur, poussa une exclamation en écrasant le frein. Projeté contre le pare-brise, le major Nicolaiev aperçut la petite voiture en travers de la route, juste devant le pare-chocs du Kamaz... Pendant quelques secondes, il crut qu'elle avait crevé. Jusqu'à ce qu'un grand gaillard jaillisse de la voiture immobilisée, un lance-roquettes RPG7 sur l'épaule !

Bien calé sur ses jambes écartées, il braqua le RPG7 et hurla vers la cabine du Kamaz.

– Sortez !

– *Bolchemoi2* !

Partagé entre la fureur et la stupéfaction, le major Nicolaiev mit

quelques secondes à réagir. À cette distance, la roquette pouvait les pulvériser tous les trois. Sa première pensée fut pour ses acheteurs. « Salopards d'Arabes. Ils ont décidé de garder leurs dollars ! »

D'abord, il fallait sauver leur peau. Il jeta aux deux soldats, Boris et Piotr :

– Descendez !

Le soldat à sa droite ouvrit la portière et sauta à terre, presque en même temps que le conducteur. Celui-ci, paniqué, n'avait qu'une idée : échapper à la menace du lance-roquettes ! À peine eut-il atterri sur le bitume défoncé qu'il traversa la route en courant, en direction des champs. Il n'avait pas parcouru trois mètres qu'une rafale d'arme légère claqua, et le major Nicolaïev le vit parcourir encore quelques mètres et s'effondrer dans le fossé.

Piotr, lui, s'était figé sur le bas-côté de la route, les bras en l'air. Terrifié.

Evgueni Nicolaïev comprit alors que les Arabes n'avaient pas seulement l'intention de les voler, mais *aussi* de les éliminer. Il prit dans sa sacoche son automatique de service Makarov et fit monter une balle dans le canon. L'homme qui avait tiré sur le conducteur était invisible, probablement près de l'arrière du camion, en embuscade.

Devant la cabine, le géant braquait toujours son RPG7 sur le camion. Le major Nicolaïev n'avait plus beaucoup de temps. Celui qui avait abattu Boris allait venir en faire autant avec lui. Il glissa sur la banquette vers la portière droite restée ouverte, comme s'il se préparait à rejoindre Piotr, toujours figé, les bras en l'air. Mais, au lieu de descendre sur la chaussée, il prit son élan et sauta directement dans le fossé. Du coin de l'œil, il aperçut un homme derrière le Kamaz, armé d'un pistolet-mitrailleur. Il lâcha une rafale une fraction de seconde trop tard. Les projectiles passèrent au-dessus du major Nicolaïev, alors qu'il avait déjà atteint le fossé. Accroupi, le Russe tira, au jugé, trois coups de feu, en direction de l'homme au pistolet-mitrailleur, puis bondit hors du fossé, détalant vers la corne d'un petit bois, distant d'une cinquantaine de mètres.

Il n'avait qu'une idée : arriver aux premiers arbres et s'abriter, sauver sa peau.



– *La dracu !*

Pris par surprise, Marin Sorescu avait raté sa cible. Fou de rage, il vit une main tenant un pistolet sortir du fossé et n'eut que le temps de s'abriter derrière le Kamaz. Trois détonations claquèrent. Quand il risqua un œil, le major Nicolaiev courait comme un dératé en direction du bois. Le Roumain leva son Skorpion et lâcha une nouvelle rafale.

Hélas, un pistolet-mitrailleur n'est pas très précis... Marin Sorescu vit l'officier russe disparaître derrière le rideau de bouleaux. Pas question de le poursuivre. Il fallait d'abord normaliser la situation avant que des voitures surgissent.

Piotr, le second soldat, les bras levés vers le ciel, tremblait de tous ses membres. Il bredouilla, en voyant Marin Sorescu s'approcher de lui :

– *Pajolsk ! Pajolsk3!*

Il avait une tête de paysan, de grands yeux bleus à l'expression bovine. Sans s'occuper de lui, Gelu contourna le camion, jeta son RPG7 dans la cabine et y grimpa, se glissant aussitôt au volant.

Le moteur tournait toujours et il n'eut qu'à passer la première pour démarrer en trombe, contournant la Dacia qui démarra à son tour, conduite par Calin. L'un derrière l'autre, les deux véhicules s'éloignèrent. Marin Sorescu s'était immobilisé en face de Piotr, le Skorpion à la hanche. Il allait tirer quand la voix de Malko lança derrière lui :

– Laissez-le ! Partons, une voiture arrive.

Il était sorti de la Mercedes, mais pas assez vite pour empêcher le meurtre du premier soldat Marin Sorescu se retourna et aperçut dans le lointain un véhicule qui se rapprochait. Jurant entre ses dents, il baissa son P.-M. et courut vers la Mercedes, laissant le soldat russe, les mains sur la tête, debout au bord du fossé.

Malko monta en même temps que lui et le Roumain démarra aussitôt.

Ils abandonnaient derrière eux un cadavre et deux Russes bien vivants. La belle manip' avait sérieusement dérapé. Marin Sorescu se tourna vers Malko et lâcha, la mine sombre :

– Dans cinq minutes, nous aurons les Russes au cul !



Accroupi derrière un bouleau, le major Evgueni Nicolaïev hurlait dans son portable, expliquant comment les « bandits » avaient attaqué le camion et tué un des soldats. À l'autre bout du fil, le général Rouchkov écumait de fureur.

– Ces enculés d'Arabes ne vont pas l'emporter au paradis. Je t'envoie du renfort. *Bistro*⁴.

Il raccrocha et éclata en jurons furieux. Il fulminait littéralement à l'idée d'avoir à rembourser à ses commanditaires de Moscou 300 000 dollars. Et leurs huissiers, à eux, s'appelaient tous Kalachnikov. Ce ne serait pas la première fois qu'un haut gradé se ferait abattre par la mafia.

Il reprit son téléphone et appela un de ses hommes sûrs, un *praportchik*⁵ qui assurait la sécurisation de ses trafics, un ancien *spetnatz*⁶ collectionneur d'oreilles de Tchetchènes. Un type vraiment bien qui portait le maillot rayé bleu et blanc des troupes d'élite.

– Pavel Nicolaïevitch, annonça-t-il, nous avons un problème avec ces enculés d'Arabes...

Il expliqua la situation et le *spetnatz* en tira la conclusion immédiate.

– *Muzavtsy*⁷! On va leur éclater la tête, récupérer le matos et l'argent.

Bonne mentalité.

– Dans dix minutes en bas, avec tes gars, lança le général Rouchkov. Il faut que tu sois à Kichinev dans une heure.

Il aurait aimé abattre lui-même les deux Arabes. Eux liquidés, il trouverait toujours un autre client pour ses roquettes thermobariques.



La Dacia verte, le Kamaz volé aux Russes et la Mercedes s'arrêtèrent à la queue leu leu le long du trottoir sur Stefan-Celamare, aux deux voies séparées par un terre-plein herbeux gorgé d'humidité, juste en face de la présidence, un hideux bâtiment moderne ressemblant à un silo à blé avec ses quatre tours blanches.

Marin Sorescu se tourna vers Malko.

– Il faut faire vite, Nicolaïev a sûrement donné l'alerte et les Russes vont rappliquer.

– Pourvu qu’ils ne préviennent pas les Arabes ! lança Malko.

Le Roumain eut un sourire mauvais.

– Aucune chance ! Ils sont persuadés que ce sont eux les auteurs du coup ! Ils vont débarquer pour les flinguer et récupérer leur matos. À mon avis, on a une petite heure devant nous. Le temps qu’ils préparent leur contre-attaque et qu’ils arrivent de Tiraspol. Vous avez vu la circulation. Il vaut mieux qu’on soit partis avant. *Bine* on y va. Gelu et Calin restent là pour garder le camion. Normalement tout devrait bien se passer...

C’est ce qu’il avait dit le matin.

Malko avait de l’adrénaline plein les artères quand ils stoppèrent en face du *Seabaco*. La façade marron délavée par la pluie n’était pas engageante. Ils gagnèrent la réception et Malko demanda en russe :

– *Gospodine* Najib El-Khoury, *pajolsk*.

L’employé regarda le tableau des clefs derrière lui.

– Il n’est pas là.

La méga-tuile. Malko sentit son poulx grimper au ciel. Si les Arabes étaient absents, ils étaient obligés de les attendre. Or, le *Seabaco* était le premier endroit où les Russes allaient débarquer.

– Il est sorti ? Son ami aussi ? insista Malko.

– Non, ils doivent être dans le *breakfast room*, finit par préciser l’employé. Au fond du *lobby*, à droite.

Ils s’y précipitèrent. Il y avait très peu de clients. Une famille juive avec kippa, un homme seul et près d’une fenêtre les deux Arabes qu’ils avaient déjà vus au restaurant du *National*.

– *Davai* ! fit le Roumain à mi-voix.

Lorsqu’ils s’avancèrent vers les deux acheteurs d’armes, ceux-ci les fixèrent avec méfiance. Malko prit la parole, en russe.

– *Gospodine* El-Khoury ?

Un des Arabes inclina la tête affirmativement, visiblement sur ses gardes.

– Yes.

Il ne parlait sûrement pas russe. Malko continua en anglais :

– Je viens de la part du major Evgueni Nicolaïev. Il y a eu un problème. Il n’a pas pu venir...

Les deux Arabes se figèrent.

– Vous n’avez pas...

– Si, si, le rassura Malko, tout est dans le camion. Il est près d’ici. Il faut tout régler rapidement. Le major Nicolaiev m’a dit que vous aviez l’argent avec vous.

Najib El-Khoury lui jeta un regard suspicieux.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis le colonel Boris Timochenko, un des adjoints du général Rouchkov. Le major Nicolaiev a été obligé de partir très tôt ce matin à Odessa. Je le remplace et suis parfaitement au courant. Mes ordres sont de vous faire inspecter la marchandise et de procéder ensuite à la conclusion de l’affaire selon les termes convenus.

Le second Arabe, Osman Taybeh demanda :

– Qu’y a-t-il dans le camion ?

– 200 roquettes thermobariques GTB-7G. Par caisses de dix.

Ces précisions semblèrent rassurer les deux hommes. Ils échangèrent quelques mots en arabe, puis Najib El-Khoury annonça :

– Très bien. Je vais avec vous m’assurer que tout est en ordre. Mon ami m’attendra ici. Nous reviendrons ensuite à l’hôtel prendre l’argent. Il y a un chauffeur pour conduire le camion jusqu’à Constanza ?

– Absolument. Il attend dans le camion.

Les deux Arabes se levèrent.

– Très bien. Allons-y, fit El-Khoury.

Osman Taybeh se dirigea vers l’ascenseur, tandis que Malko, Marin Sorescu et Najib El-Khoury sortaient de l’hôtel. Comme le regard de l’Arabe se posait sur la plaque roumaine de la Mercedes, Malko précisa aussitôt :

– C’est la voiture d’un ami roumain qui nous rend beaucoup de services pour la douane.

Cinq minutes plus tard, ils se garaient derrière le camion chargé de roquettes. La Dacia verte était arrêtée devant, Calin au volant. Gelu descendit de la cabine du Kamaz pour ouvrir la bâche fermant l’arrière afin que Najib El-Khoury puisse monter à l’intérieur. Il l’y rejoignit avec un pied de biche et ouvrit une caisse au hasard, désignée par l’acheteur.

Malko, resté sur le trottoir, consulta discrètement sa Breitling. Dans quarante minutes au plus, les Russes allaient débarquer au *Seabaco*, où se trouvait le second Arabe... Le fait que le major Nicolaïev n'ait pas appelé confirmait qu'il croyait les deux Arabes coupables...

– Pourvu que ce con fasse vite ! soupira Marin Sorescu en regardant le camion.



Ils étaient tassés à six dans une grosse jeep russe. Pavel, le *praportchik*, et quatre de ses hommes. En civil mais armés jusqu'aux dents. Plus le major Nicolaïev, recueilli au passage, le soldat Piotr restant veiller le corps de son copain.

Le *spetnatz* conduisait, le major à côté de lui. Celui-ci trépidait intérieurement. Encore près de trente kilomètres avant Kichinev. Plus le dédale des sens uniques de la capitale.

– Où va-t-on ? demanda Pavel.

– Au *Seabaco*, fit le major Nicolaïev. Si ces salauds sont déjà partis, on prend la route de Constanza, par Husi. C'est là qu'ils franchiront la frontière. C'est le point de passage le plus corrompu. Ils ont dû se démerder pour acheter un douanier. Il faut absolument les rattraper avant.

Eux, avec leur plaque armée Rouge, ils ne risquaient pas d'entrer en Roumanie...

Le major Nicolaïev regardait fixement la route, ruminant sa fureur. Il avait mis un chargeur neuf dans son Makarov, avec l'intention bien arrêtée de répartir également son contenu dans les têtes des deux Arabes.

– Pavel, lança-t-il, va plus vite.

– Impossible, *tovaritch* major, soupira Pavel. Ce n'est pas une Zil !

Il doubla à grands coups de klaxon un tracteur qui se traînait à vingt à l'heure. Dans sa rage, le major Nicolaïev lui aurait bien jeté une grenade... Il regarda son vieux chronographe. Dans vingt minutes, ils seraient à Kichinev et il pourrait se venger.

1. Au diable !
2. Bon Dieu !
3. Je vous en prie ! Je vous en prie !
4. Vite !
5. Adjudant.
6. Unités de commando.
7. Pas de problème.
8. Bien.
9. Monsieur.

CHAPITRE VI

Najib El-Khoury sauta à terre, satisfait. Il avait ouvert trois caisses, au hasard, et vérifié les inscriptions des autres. En plus, le chargement était accompagné d'une liasse de documents émis par les Bulgares, énumérant les numéros des matériels ; peu de risque d'arnaque.

– O.K., conclut-il, retournons au *Seabaco*. Le camion nous suit. Là-bas, nous vous donnons l'argent et nous repartons dans le camion, avec votre chauffeur. Il a des instructions pour le poste frontière ?

– Il sait qui demander, affirma aussitôt Marin Sorescu. C'est moi qui ai arrangé le passage. Il faudra juste donner un peu d'argent...

Cinq minutes plus tard, les trois véhicules stoppaient en face du *Seabaco*. Malko sentit son poulx s'envoler. Garée devant l'hôtel, il y avait une grosse jeep russe, vide. Juste devant une voiture de police moldave. Il échangea un regard avec Marin Sorescu. Cela risquait d'être chaud, très chaud.

Najib El-Khoury avait lui aussi repéré la jeep. Ce qui ne l'alarma pas.

– Tiens, remarqua-t-il, on dirait que le major Nicolaiev est revenu d'Odessa.

Il descendit le premier, suivi par Marin Sorescu et Malko. Celui-ci eut le réflexe de dire :

– On va garer le camion un peu plus loin, à cause de la police.

Marin Sorescu courut jusqu'au Kamaz et les rejoignit au moment où ils poussaient la porte de l'hôtel. La première chose qu'ils aperçurent fut un groupe compact dans un coin du *lobby*. Osman Taybeh ressemblait à un frêle arbitre cerné par une meute de catcheurs.

– Le grand avec les cheveux courts, c'est le major Nicolaiev, souffla Marin Sorescu à Malko. Je crois qu'il faut filer.

Najib El-Khoury, pas encore alarmé, afficha un sourire radieux.

– Je vais pouvoir dire au revoir au major Nicolaiev.

Malko n'eut pas le temps de faire le moindre commentaire. Osman Taybeh les avait aperçus. Pointant le doigt dans leur direction, il glapit :

– Ce sont eux !



– *Bolchemoi !*

Les dents serrés, le major Nikolaïev glissa la main sous sa veste, serrant la crosse de son Makarov. Sans la présence des deux policiers moldaves en uniforme en train de bavarder avec l'employé de la réception, il aurait ouvert le feu tout de suite ! Ceux-ci venaient, comme tous les matins, relever les fiches des clients.

Malko baissa les yeux et aperçut, posée à côté d'Osman Taybeh, une malette métallique. Sûrement l'argent apporté par les deux Arabes.

Les policiers continuaient leur bavardage avec la blonde de la réception, détendus et pas pressés.

Malko était sans illusions : à peine les policiers partis, les Russes allaient les massacrer. À deux contre six, il n'avaient aucune chance, même si les deux Arabes n'étaient pas armés. Le visage sombre, les yeux durs, le major russe marcha sur eux et lança à voix basse, en russe :

– C'est vous, les « bandits » qui avez tué Boris et volé le camion ?

Ses yeux gris suaient la haine. Malko se demanda s'il n'allait pas tirer tout de suite, en dépit de la présence des deux policiers.

– C'est nous, confirma calmement Marin Sorescu en russe, mais nous n'avons pas volé le camion. Il est dehors avec son chargement... Vous allez pouvoir le récupérer.

Le Russe s'étrangla de fureur.

– Et je vais récupérer Boris aussi ?

Marin Sorescu, froidement, laissa tomber :

– Ce n'était qu'un soldat...

Dans l'armée russe, un peu moins qu'un chien... Mais le major Nicolaïev ne tomba pas dans le piège.

– Vous allez tous crever, bande de salauds, siffla-t-il. Tous, je vais vous faire sauter la tête moi-même.

Visiblement, Najib El-Khoury ne comprenait rien à la situation.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Pourquoi avez-vous... ?

– Expliquez-lui ! lança Marin Sorescu à Malko.

En russe, il dit au major Nicolaiev :

– Venez avec moi, vous allez récupérer votre camion et son chargement. Nous n'avons rien contre vous.

Il se dirigea vers la sortie, suivi aussitôt par le major russe, comme attiré par un aimant. Ce dernier, avant de sortir, se retourna et lança :

– Pavel, *davai* !

D'un seul bloc, les cinq autres Russes lui emboîtèrent le pas, laissant les deux Arabes seuls, médusés, ne comprenant rien à ce qui se passait. Les deux policiers discutaient toujours avec la blonde de la réception...



Tout en marchant, Marin Sorescu dit quelques mots dans son portable.

– Où est le camion ? rugit le major russe.

Visiblement, dès qu'il l'aurait récupéré, il les abattrait tous sans hésiter.

– Tout près ! affirma Marin Sorescu.

Ils tournèrent le coin de la rue Chibotaru et aperçurent aussitôt le camion bâché. Le major Nicolaiev poussa un rugissement de joie et sortit son Makarov, le braquant sur le Roumain.

– C'est toi qui as tué Boris. Je vais te faire sauter la tête !

La petite rue en impasse était déserte, bordée par un parc d'un côté et une façade aveugle de l'autre. Personne ne viendrait en aide à Malko et au Roumain. En plus, les cinq autres Russes formaient une véritable muraille humaine, à l'entrée de la rue.

Soudain, Gelu, l'énorme « Frankenstein », surgit de derrière le camion. Son RPG7 sur l'épaule. Le major Nicolaiev se figea, menaçant toujours Marin Sorescu. Celui-ci affronta le regard furieux de l'officier

russe.

– Major Nicolaiev, dit-il calmement, je vous conseille de ne pas tirer. Sinon, nous mourrons tous. Regardez.

Gelu ne menaçait pas le groupe des Russes. Son lance-roquettes était braqué vers le camion.

Le major Nicolaiev sembla frappé par la foudre. Si le contenu du camion explosait, il n'y aurait plus personne de vivant dans un rayon de cinq cents mètres. D'un geste machinal, il baissa le canon de son pistolet.

À ce moment, Malko aperçut, arrivant dans le dos des Russes, les deux Arabes. Osman Taybeh avait à la main la valise aux dollars...



La major russe reprit ses esprits et, blême de fureur, s'écria :

– *Bolchemoi !* Qu'est-ce que vous voulez ? Qui êtes-vous ?

– Nous ne voulons pas vos armes, précisa Malko, dont le poulx venait de redescendre un peu.

– Rentrez votre pistolet, ordonna Marin Sorescu, nous allons nous expliquer.

Osman Taybeh et Najib El-Khoury s'approchaient. Eux n'avaient qu'une idée : récupérer le précieux chargement du camion. La présence des Russes les rassurait. Ils s'arrêtèrent devant le major Nicolaiev.

– Je ne sais pas qui sont ces gens, lança Najib El-Khoury, mais nous voulons conclure cette affaire. Voici l'argent.

Il posa par terre la valise métallique et regarda le major russe. Malko comprit qu'il avait une occasion inespérée de remplir la partie la plus importante de sa mission. Il fit un pas en avant et s'empara de la mallette.

Marin Sorescu avait compris. Sortant de sa ceinture un Radom 9 mm, il le braqua sur les deux Arabes et ordonna au major russe :

– Dites à vos hommes de nous laisser passer. Nous ne voulons pas *vous* causer de problème. Dans quelques instants, vous pourrez récupérer votre bien.

Il cria quelque chose en roumain à Gelu, qui commença à reculer, son RPG7 toujours braqué sur le Kamaz.

Najib El-Khoury poussa un cri étranglé et se rua sur Malko. Celui-ci arracha de sa ceinture le Radom prêté par Marin Sorescu et le braqua sur l'Arabe.

– Reculez ou je vous abats.

Il l'aurait bien emmené, mais franchir la frontière avec lui eût été délicat.

En ligne, Gelu, Marin Sorescu et Malko se mirent à reculer vers le coin de la rue. Ce dernier jeta au major Nicolaiev :

– Vous n'auriez jamais franchi la frontière roumaine ! Nous vous attendions.

L'officier russe ne répondit pas. Il était tellement soulagé d'avoir récupéré ses roquettes que tous le reste était secondaire. Il trouverait bien un autre client pour les RPG thermobariques et pourrait toujours expliquer à ses sponsors que ses acheteurs s'étaient dérobés au dernier moment. Il lança un ordre au *praportchik* et ses hommes s'écartèrent, laissant passer Malko et les deux Roumains.

Ivres de fureur, les deux Arabes virent leur précieuse mallette disparaître.

– Ne les laissez pas passer ! glapit Najib El-Khoury, ils emportent l'argent !

Le major Nicolaiev ne broncha pas. Cette intrusion dans un *deal* en principe secret ne lui disait rien de bon. Il valait mieux démonter. Dès que Gelu et son lance-roquettes eurent disparu au coin de la rue Chibotaru, il lança à Pavel :

– Prends le camion et retourne à Tiraspol.

Écumant de fureur, Najib El-Khoury lui sauta presque à la gorge.

– Vous êtes le complice de ces hommes ! hurla-t-il. Vous allez partager l'argent avec eux. On ne vous achètera plus rien !

Dans les affaires d'armes, il y avait parfois ce genre d'arnaque. Le major Nicolaiev regarda le camion s'éloigner. Soulagé, il affronta Najib El-Khoury. Il ne voulait quand même pas perdre un client.

– *Dobre !* D'où sont sortis ces types ? Qui sont-ils ?

– Je n'en sais rien, jura Najib El-Khoury, hystérique. Il faut m'aider

à retrouver l'argent.

Lui aussi avait des comptes à rendre. S'il retournait à Beyrouth sans les six cent mille dollars et sans les armes, son espérance de vie serait sérieusement limitée.

– On va les rattraper ! promit le major Nicolaïev. Venez avec nous.

En un éclair, après cette matinée extrêmement déplaisante, il entrevoyait une solution très satisfaisante à tout ce micmac : récupérer les roquettes, l'argent, et venger le malheureux Boris. Il lança un ordre et ils refluèrent tous vers le *Seabaco*. Bien entendu, la Mercedes avait disparu. Mais, pour regagner la Roumanie, il n'y avait qu'une seule route, celle menant au poste frontière de Husi.

Les deux Arabes et les cinq Russes s'entassèrent tant bien que mal dans la grosse jeep, Osman Taybeh et Najib El-Khoury à l'arrière, comprimés entre deux géants en blouson noir, le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux, et la jeep démarra.



– Ivan, lança le major Nicolaïev au soldat qui avait pris le volant, si tu rattrapes les « bandits », tu passes *praportchik* !

Le *spetnatz* se lança dans la circulation, pied au plancher, zigzaguant entre les voitures et les bus, grillant les feux rouges, montant sur le trottoir quand il le fallait. Le tout était de sortir rapidement de la ville. Il accrocha l'aile d'une vieille Lada 1500 et l'arracha, sous les yeux horrifiés de son propriétaire.

Enfin, dix minutes plus tard, quand il eut atteint la sortie sud-ouest de la ville, il put accélérer. Il y avait environ quatre-vingts kilomètres jusqu'au poste frontière de Husi. Après, c'était la Roumanie, où ils ne pouvaient pas pénétrer.

La Mercedes était beaucoup plus rapide que la jeep, mais sur cette route sinueuse, défoncée et étroite, encombrée de charrettes et de tracteurs, elle ne pouvait pas rouler très vite.

Les dents serrées, le soldat Ivan conduisait comme si sa vie en dépendait. Hélas, lorsqu'ils traversèrent l'agglomération de Hincesti, à peu près à mi-chemin, la Mercedes n'était toujours pas en vue... En plus, Ivan dut ralentir devant un enchevêtrement de charrettes et de tracteurs. Furieux, le major Nicolaïev lança :

– *Davai*, idiot !

Le soldat obéit et l'aile de la grosse jeep accrocha la roue d'une charrette à cheval, la faisant exploser sous le choc et projetant le cheval, la paille et le conducteur dans le fossé. Ivan rétrograda et attaqua la côte qui suivait de toute la puissance du gros moteur.



Ils s'étaient séparés devant le *Seabaco*, Calin restant à Chisinau. Avant de prendre le volant de la Mercedes, Gelu lui avait rendu le RPG7 qui venait de leur sauver la vie. Ils n'en auraient plus besoin.

Cramponné au volant, Gelu fonçait vers la frontière, si vite que la Mercedes manquait sortir de la route à chaque virage. Cette puissante limousine n'était pas faite pour les routes sinueuses et défoncées de la Moldavie. Malko se retourna sans rien voir d'inquiétant. Il ignorait si les Arabes et les Russes s'étaient lancés à leur poursuite, mais ce n'était pas impossible. Les deux Arabes voulaient sûrement récupérer leur argent, qu'il n'avait pas eu le temps de compter. Ouvrant la mallette, il aperçut les liasses de billets de cent dollars bien alignées.

– On est encore loin de la frontière ? demanda-t-il.

– Une demi-heure, si Gelu ne nous fiche pas dans le fossé, répondit Marin Sorescu. Mais je ne crois pas qu'ils soient à notre poursuite.

– Il y a beaucoup d'argent dans cet attaché-case, remarqua Malko. Je parierais mon château qu'ils sont à nos trousses.

Gelu s'engagea trop vite dans le virage suivant et dut freiner. La Mercedes continua tout droit sur le sol glissant, franchit un petit talus et s'arrêta, l'avant dans le vide !

Poussant une bordée de jurons, le Roumain passa la marche arrière et accéléra. Le moteur rugit, mais la voiture ne bougea pas, les roues patinant dans la boue, s'enfonçant de plus en plus.

Ils étaient enlisés.

Marin Sorescu explosa :

– *La dracu !*

Une forte odeur de caoutchouc brûlé montait des pneus. Ils n'y arriveraient pas ! Si les Russes les poursuivaient, ils étaient mal. Deux pistolets et le Skorpion avec un chargeur à moitié vide, c'était léger contre un groupe surarmé. Il n'y avait plus qu'à prier pour que les Russes aient laissé tomber.

Gelu bondit soudain hors de la Mercedes et se planta au milieu de l'étroite chaussée. Un tracteur arrivait en pétaradant, tirant une charrette de bois. Son conducteur fut obligé de stopper. Brandissant des billets, le Roumain lui expliqua le problème, aidant ensuite le paysan moldave à décrocher sa remorque pour tirer la lourde Mercedes.

Au troisième essai, les roues arrière de la limousine se retrouvèrent sur ce qui restait de goudron...

Ils repartirent immédiatement, laissant le paysan raccrocher sa remorque. Malko se retourna et sentit son poulx grimper vertigineusement : la grosse jeep russe venait de surgir du virage précédent.



Le major Nicolaiev poussa un hurlement sauvage.

– Hurrah ! *Davai ! Davai !*

Ivan avait déjà pratiquement enfoncé l'accélérateur dans le plancher. Il ne pouvait pas aller plus vite.

À l'arrière, les deux Arabes commencèrent à s'agiter, voyant un espoir de récupérer leurs dollars. Najib El-Khoury se pencha vers le major, installé sur la banquette avant.

– Il faut les rattraper ! Ces salauds ont notre argent.

Le major Nicolaiev ne répondit pas. En se lançant à la poursuite de ces inconnus, il était en train de travailler pour les deux Arabes... Au mieux, ils lui achèteraient les roquettes, ce qui lui laissait un profit de 300000 dollars. Alors qu'il pouvait en récupérer 600 000... Son choix fut fait en quelques secondes. Il se retourna vers l'arrière et lança en russe, avec un sourire, d'une voix parfaitement normale :

– Saignez-moi ces deux « bandits » !

Najib El-Khoury et Osman Taybeh ne prêtèrent aucune attention à ses paroles. Ils fixaient la Mercedes. Ils ne remarquèrent pas les deux *spetnatz* qui se penchaient légèrement en avant, pour attraper le poignard fixé à leur botte.

Les deux Russes agirent avec un ensemble parfait. À l'horizontale, ils enfoncèrent chacun dans le flanc de leur voisin les vingt-cinq centimètres de lame, d'un seul élan. Les deux cris de douleur se confondirent. Déjà, les *spetnatz* tournaient le manche de leur poignard,

de façon à agrandir la blessure. Les deux Arabes ne crièrent même plus, choqués, impuissants. Satisfait, le major Nicolaiev se retourna.

– Jetez-moi ces cochons dehors !

Ce fut un peu plus acrobatique, à cause de la vitesse et des cahots. Heureusement, les deux victimes, perdant leur sang en abondance, ne réagissaient pas. Le *spernatz* de droite ouvrit sa portière, passa par-dessus le corps de l'homme qu'il venait de poignarder et, assis du bon côté, d'un coup de botte, l'expédia à l'extérieur. Le corps roula sur la chaussée puis dans un fossé.

Déjà, c'était au tour du second, éjecté de la même façon. Le major Nicolaiev lança au chauffeur :

– On est plus léger maintenant ! Accélère.

Les virages succédaient aux virages. Un panneau apparut sur leur droite, dans un cercle rouge : « *Punkt vamal rutier. Frontera de stat*¹. »

Encore un virage et ils aperçurent en bas de la colline, juste avant le pont sur le Prout, le poste frontière moldave. Avec une longue queue de véhicules attendant les contrôles tatillons de la douane. Le dernier arrivé était la Mercedes qu'ils poursuivaient. Assez loin encore de la guérite des douaniers. Le major russe se tourna vers ses hommes :

– Ivan, tu nous déposes à côté d'eux, et ensuite, *rasvarot*², prêt à repartir. Toi, tu nous couvres, vous deux, venez avec moi. On les rafale, on prend l'argent et on repart.

– *Karacho* ! firent en chœur les trois *spetnatz*, sortant du plancher des PM Kalachnikov à crosse pliante.

La Mercedes n'était plus qu'à cinquante mètres. Ses occupants seraient morts avant de réaliser quoi que ce soit.

1. Point de contrôle routier. Frontière d'État.

2. Demi-tour.

CHAPITRE VII

– *Sie kommen!* lança Malko en allemand, arrachant son pistolet de sa ceinture.

Sans trop d'espoir. Les *spetnatz* étaient les combattants les plus entraînés de l'armée russe. Leur jeep n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres. Devant eux, douaniers et policiers examinaient les documents avec une lenteur exaspérante. Brutalement, Gelu déboîta et se mit à remonter la file des véhicules à l'arrêt. Fonçant sur la barrière rouge et blanc.

Un douanier leva le bras et se précipita pour lui barrer le chemin.

Trop tard, la barrière de bois vola en éclats sous les deux tonnes de la Mercedes. Encore cent mètres et elle s'engagea sur le pont enjambant le Prout. Ils étaient en Roumanie. Malko se retourna, Bras en croix, un douanier bloquait la jeep russe. D'autres fonctionnaires accouraient. Tout contrôle avait cessé.

– Il faut appeler M. Porterfield, conseilla le Roumain. Car notre voiture va sûrement être signalée.

Ils rirent tous les trois d'un rire nerveux. À quelques centaines de mètres près, ils étaient morts. Malko se retourna, contemplant l'attaché-case en métal contenant l'argent des Arabes, posé sur la banquette. Pourquoi les Américains y attachaient-ils autant d'importance ?

Suivant le conseil du Roumain, il appela le chef de station de la CIA, précisant qu'ils rentraient avec ce qu'ils devaient ramener. Sans entrer dans les détails.

Durant les quatre heures de trajet jusqu'à Bucarest, ils ne virent pas une seule voiture de police. Les roquettes thermobariques devaient avoir regagné la *Kommandatura* du Groupe opérationnel, et les deux Arabes être en train de quitter la Moldavie.

De nouveau, la pluie se mit à tomber. Malko avait hâte de quitter ce pays pourri pour regagner l'Autriche, où, au moins, il y avait de la neige.

– M. Porterfield va être satisfait, remarqua Marin Sorescu.

Il était cinq heures quand ils s'arrêtèrent devant l'ambassade américaine. Malko monta seul, portant le précieux attaché-case. Lance Porterfield l'accueillit, le visage soucieux.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Stalian Andreanu a reçu un coup de fil de la police roumaine, relayant une demande des Moldaves. Vous avez forcé une barrière douanière à la frontière ?

– C'est exact, reconnut Malko, relatant ce qui s'était passé entre Chisinau et le poste frontière.

– Que sont devenus les deux Arabes ? demanda aussitôt le chef de station de la CIA.

– Je pense qu'ils ont déjà quitté la Moldavie, avança Malko. À moins qu'ils n'aient été dans la jeep des Russes. Dans ce cas, ils doivent être retournés à Chisinau. Mais ils ne vont pas s'y attarder.

– Je préviens la NSA, dit Lance Porterfield, qu'ils surveillent les vols au départ de Chisinau. Qu'on sache au moins où ils sont allés. Malheureusement, on n'a rien, officiellement, à leur reprocher.

Malko sourit.

– C'est plutôt à nous qu'ils pourraient reprocher quelque chose ! Cette mallette est bourrée de dollars.

– Vous les avez comptés ?

– Non, mais il y en a beaucoup.

Lance Porterfield posa la mallette sur son bureau et actionna les poussoirs de la fermeture. Deux claquements secs et il souleva le couvercle, découvrant les liasses de billets de cent dollars. Dix mille dollars pour chaque liasse. Le compte fut vite fait : il y avait 600 000 dollars. Malko regarda de près une des liasses : les numéros des billets se suivaient. D'un coup, toute la tension nerveuse des dernières heures lui tomba sur les épaules. Il était content d'être sorti sain et sauf de Moldavie mais, une fois de plus, sa vie n'avait tenu qu'à un fil.

– Je crois que je vais me reposer, dit-il. Et reprendre l'avion. Plus vite j'aurai quitté la Roumanie, mieux cela vaudra.

Son portable sonna.

– Vous avez eu des problèmes ? demanda Stalian Andreanu.

– Si l'on veut, confirma Malko.

– Gelu m'a raconté, fit le marchand d'armes. Venez dîner ce soir à la maison, pour fêter ça. J'ai encore beaucoup de caviar. Cerecela est en

ville, je vais lui dire de passer vous prendre lorsqu'elle aura terminé. Vous serez à votre hôtel ?

– J'y serai, confirma Malko, sans enthousiasme.

Il avait surtout envie de dormir.



La nuit était tombée depuis longtemps lorsqu'on frappa à sa porte. Sûrement le *room service*. Il n'avait toujours pas de nouvelles de la femme du Roumain. Elle devait être en train de faire chauffer à blanc les cartes de crédit de son mari. Il ouvrit et eut un petit choc.

Cerecela Andreanu se tenait dans l'encadrement, arborant un sourire gourmand. Sexy en diable dans une longue zibeline blonde sous laquelle elle portait un pull, une jupe très courte et des bottes collantes.

– Vous auriez dû m'appeler d'en bas, remarqua Malko, je serais descendu.

– Je ne voulais pas que vous descendiez, précisa la jeune femme, avec son adorable accent qui roulait les r.

Au cas où il n'aurait pas compris, elle pénétra dans la chambre, referma la porte, et, sans même ôter son long manteau, vint s'appuyer contre Malko.

– Nous n'avons pas beaucoup de temps, souffla-t-elle. Gelu est dans la voiture et il répète tout à Stalian.

Devant l'incompréhension de Malko pour cette jalousie inattendue, elle précisa :

– Il serait furieux de savoir que je suis ici. Il me laisse à d'autres hommes, mais toujours en participant. Moi, je préfère baiser à deux...

Elle le lui prouva avec une fougue touchante... Bizarrement, Malko avait l'impression de faire sa connaissance. Lorsqu'il eut atteint le stade qu'elle recherchait, elle passa la main sous sa jupe et fit glisser son string le long de ses jambes, le laissant accroché à une botte, puis se laissa aller sur le lit.

– Mettez-la-moi bien profond ! demanda-t-elle. Stalian ne me baise plus jamais. Sauf avec ces horribles trucs noirs.

Lorsqu'il entra en elle, Cerecela poussa un soupir ravi, bredouillant

des mots décousus dans sa langue, les cuisses largement écartées, offerte comme une jeune mariée. Rien à voir avec la séance malsaine de la chambre aux tableaux. Bientôt, elle se cabra sous Malko, les ongles dans sa nuque, et finit par exhaler un soupir apaisé, en le serrant de toutes ses forces.

– C’est bon une vraie queue d’homme ! soupira-t-elle. Stalian est gentil mais il est presque impuissant. Il veut juste que je le suce...

Elle se releva, remit son string, rajusta son maquillage et sourit.

– Ne lui dites surtout rien. Il est très jaloux.

Après avoir poussé Malko à se servir de la bouche de sa femme comme d’un sexe...

Cinq minutes plus tard, « Frankenstein » leur ouvrit la portière de la Mercedes, impassible... Dans la voiture, la jeune femme s’assit ostensiblement loin de Malko.



Le dîner se terminait dans la salle à manger cathédrale de Stalian Andreanu. Toujours le même menu : caviar, saumon, vodka et Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1996... Cette fois, Cerecela s’était bien tenue. Ils passèrent dans l’immense salon. Stalian Andreanu était ravi de l’expédition en Moldavie. La jeune servante blonde débarqua soudain, apportant au marchand d’armes un portable en platine.

– Excusez-moi, fit-il en prenant l’appel.

Malko écouta d’une oreille distraite la conversation en roumain, mais un flot d’adrénaline fit trembler ses artères quand le marchand d’armes annonça :

– C’est Calin. Je lui avais demandé de se renseigner au *Seabaco* sur le départ des deux Arabes. Il a appris là-bas qu’ils n’ont pas quitté la Moldavie. La police a téléphoné à l’hôtel pour avoir des informations sur eux. On les a découverts sur la route, entre Chisinau et Husi. L’un était mort, poignardé. L’autre, Osman Taybeh, très grièvement blessé mais encore vivant, a été transporté à l’hôpital de la ville la plus proche, Lapusna. On ne sait pas s’il survivra, son foie a été atteint.

– Ce sont les Russes qui les ont poignardés, conclut Malko. Ils devaient se trouver avec eux dans la jeep qui nous poursuivait. Lorsqu’ils ont pensé nous rattraper, ils ont dû se dire que c’était idiot

de partager l'argent qu'ils allaient récupérer.

Dans un petit hôpital au fin fond de la Moldavie, l'Arabe avait peu de chances de survivre.

– Il faut prévenir Lance Porterfield, dit Malko.

Stalian Andreanu lui tendit son portable en platine. Lorsqu'il eut l'Américain en ligne, Malko lui annonça le dernier rebondissement.

– Je rends compte à l'Agence, dit le chef de station. Je vous rappelle. Cela peut prendre une heure ou deux. Dites à Calin de foncer à Lapusna et d'essayer de connaître l'état du blessé.

Ils s'installèrent tous les trois sur l'immense canapé noir. Le marchand d'armes mit un DVD sur le grand écran plat, un vieux film en noir et blanc avec Humphrey Bogart, *Casablanca*... Vingt minutes plus tard, Malko constata qu'il s'était endormi...

À l'autre bout du canapé, Cerecela semblait passionnée par le film. Le téléphone sonna alors que celui-ci venait de se terminer. La voix de Lance Porterfield tremblait d'excitation.

– Je viens de recevoir des instructions de Langley, annonça-t-il. Cet Arabe a une *high potential value*. Les gens du CTC² veulent absolument l'interroger.

– S'il survit, qu'ils envoient des agents en Moldavie, suggéra Malko. On doit pouvoir s'arranger avec les Moldaves.

Il y eut un blanc dans l'appareil, puis l'Américain précisa, d'une voix pas trop assurée :

– Ce n'est pas ce qu'ils demandent. Ils ont parlé d'une exfiltration...

Malko se raidit.

– D'une exfiltration ? Pour l'emmener où ?

– Une *safe place*, où il pourrait être interrogé à fond, précisa le chef de station.

Un ange passa, les yeux bandés. Malko avait déjà entendu parler des prisons secrètes de la CIA, réparties dans différents pays amis, mais là, il touchait le problème du doigt.

– Je ne suis pas sûr que les autorités moldaves soient d'accord, remarqua-t-il.

Une exfiltration qui s'écrivait en l'occurrence « kidnapping »...

– Nous n'avons pas l'intention de leur demander leur avis, dit

sèchement le chef de station. Et nous ne faisons rien d'illégal : le Président Bush a signé un *finding*³ secrets autorisant ce genre d'opération dans le cadre de la lutte contre le terrorisme. D'après l'Agence, cet Osman Taybeh est membre du groupe Al-Zarkaoui, la filiale d'Al-Qaida qui sévit en Irak. Un dangereux terroriste qui est en possession d'informations très sensibles. Nous devons absolument l'interroger.

– Pour l'instant, objecta Malko, on ne sait même pas s'il sera encore vivant demain matin.

– S'il ne meurt pas, insista Lance Porterfield, nous *devons* organiser sa récupération. L'Agence y mettra les moyens nécessaires. Nous opérerons à partir d'ici. Les Roumains sont très désireux de rejoindre l'OTAN et nous faciliteront la tâche. Le tout est de l'amener en Roumanie.

– De force, je suppose, coupa Malko. Cela s'appelle un kidnapping.

– Techniquement, peut-être, reconnut l'Américain, mais nous ne pouvons pas nous arrêter à cela. Vous avez fait un boulot formidable en récupérant ces dollars. Il faut continuer. Rappelez-moi demain quand vous aurez eu des nouvelles de l'hôpital. De mon côté, je vais m'occuper des problèmes logistiques.

– Vous allez l'emmener aux États-Unis, à la Ferme ⁴ ?

Il y eut un blanc, puis l'Américain éluda :

– Je pense que nous devons être à même de l'interroger dans un cadre plus souple. À demain.

Lorsqu'il eut coupé la communication, Malko se souvint qu'un islamiste avait été enlevé dans les rues de Milan par une équipe de la CIA, avec la bénédiction du SISMI italien. Un peu partout dans le monde, la CIA avait monté un réseau de prisons clandestines dans des pays amis, où on ne rechignait pas à pratiquer la torture. Il se dit soudain que si cet Arabe mourait, il n'en serait pas fâché. Il n'avait jamais eu une âme de bourreau et avait su conserver son éthique à travers les multiples missions confiées par la CIA. Il avait certes tué, mais jamais lâchement, toujours pour défendre sa propre vie ou dans des circonstances où il n'y avait pas d'autre solution.

Stalian Andreanu dormait toujours à poings fermés. Cerecela sursauta quand il se leva.

- Vous partez ?
- Oui, soupira-t-il, je crains que demain ne soit encore une journée fatigante.
- Gelu va vous ramener, dit-elle.



– Il est toujours vivant ! annonça Calin, qui appelait de Lapusna, où avait été transporté Osman Taybeh.

Il était à peine neuf heures du matin et Malko était encore à *l'Intercontinental*, à Bucarest.

- En soins intensifs. Il a perdu beaucoup de sang, reprit Calin.
- Il va s'en sortir ?
- Le pronostic est réservé, mais, d'après le docteur Brincani qui le soigne, il a une chance.
- Il est transportable ?
- Pas pour le moment. La police moldave n'a même pas pu l'interroger sur ce qui était arrivé.
- Ils savent qu'il a été poignardé par un des Russes ?
- Non. Qu'est-ce que je fais ?
- Où êtes-vous ?
- À Lapusna, en face de l'hôpital.
- Restez là. Je vous rappelle.

Il descendit prendre son *breakfast* et fila ensuite à l'ambassade américaine. Lance Porterfield l'apostropha anxieusement dès qu'il eut franchi la porte de son bureau.

- Vous avez des nouvelles ?
- Oui. Le pronostic est réservé, mais il a une chance de survivre.
- Parfait, exulta l'Américain. Il va falloir faire vite.
- Pourquoi ?
- Ce matin, très tôt, la NSA a intercepté une communication intéressante, en provenance de Beyrouth, entre un portable dont nous

n'avons pas pu identifier le propriétaire et l'hôtel *Seabaco*. Un certain Ryad demandait des nouvelles des deux Arabes. L'hôtel lui a raconté ce qui s'était produit et a communiqué le numéro de l'hôpital de Lapusna. Le même numéro libanais a alors appelé l'hôpital pour prendre des nouvelles d'Osman Taybeh. Lorsque Ryad a appris qu'il avait une chance de survivre, il a promis d'organiser le plus vite possible son transfert dans son pays d'origine, la Jordanie.

– En effet, reconnu Mako, c'est instructif. Ses amis cherchent à récupérer Osman Taybeh rapidement.

– Le numéro de ce Ryad a été mis sous surveillance permanente, résuma le chef de station. Il faut aller plus vite que lui. Moi aussi, je me suis organisé, depuis ce matin. À partir de ce soir, un Gulfstream IV sera prêt à décoller de l'aéroport de Banasea.

– C'est en Roumanie, tout près d'ici, remarqua Malko.

– C'est exact, reconnu l'Américain, nous avons ici de meilleurs contacts qu'avec les Moldaves.

Les Roumains avaient effectivement mis à la disposition de la CIA l'énorme base de Mihail Kogalniceanu.

– Votre exfiltration ne sera pas facile, remarqua Malko. Osman Taybeh se trouve en Moldavie, peut-être protégé par la police locale. En plus, il n'est pas transportable...

– C'est un état qui va évoluer, affirma, plein d'optimisme, le chef de station de la CIA. Je viens d'appeler notre ami Marin Sorescu. Il achemine à Lapusna une ambulance amie, afin de pouvoir emmener le blessé dès que ce sera possible. Il m'a juré qu'il faisait son affaire des contrôles à la frontière moldo-roumaine.

– Et comment va-t-on le sortir de l'hôpital de Lapusna ?

Lance Porterfield adressa à Malko un sourire plein d'innocence.

– Cela, c'est *votre* problème. Il suffit de se faire passer pour des amis du blessé. La Moldavie est un pays *très* pauvre. Je pense que quelques bakchichs viendront à bout des éventuelles réticences. Entre le jeune Calin et Marin Sorescu, vous serez bien soutenu. Dès que le blessé sera dans l'ambulance, vous foncez sur Banasea et la suite ne vous regarde plus.

La secrétaire de Lance Porterfield annonça dans l'interphone que son visiteur venait d'arriver.

– Qu'il entre ! fit l'Américain.

Marin Sorescu, l'ancienne « star » de la Securitate, pénétra dans le bureau, un large sourire aux lèvres.

– L'ambulance est prête à partir pour Lapusna, annonça-t-il.



L'ordre avait été transmis par e-mail, à partir de la Syrie. Il fallait, à tout prix, récupérer Osman Taybeh. C'est Abu Mustapha Adib, l'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein, le fils de Saddam abattu par les Américains fin 2003, qui en avait donné l'ordre. Désormais, à cheval entre l'Irak et la Syrie, il coordonnait la logistique des divers groupes armés sunnites luttant contre les Américains et les chiites. Personne ne savait encore ce qui s'était passé en Moldavie, mais Osman Taybeh était au courant de trop de choses pour qu'on l'abandonne.

Celui que les Américains connaissaient sous le nom de Ryad, de son bureau de Hamra, dans Beyrouth-Ouest, cherchait depuis le matin une compagnie charter chypriote qui puisse se charger du rapatriement d'Osman Taybeh. Le temps pressait.



Pour la seconde fois, Malko franchit la frontière de la Moldavie. Cette fois, au point de passage de Gurgiullesti, tout à fait au sud. « Frankenstein » conduisait la Mercedes et Marin Sorescu se prélassait avec Malko à l'arrière. Devant eux, une vieille ambulance, qui devait avoir un demi-siècle de communisme dans les pattes, se traînait tant bien que mal. La peinture écaillée, les pneus lisses comme une joue de bébé. Son chauffeur, bien « motivé », ne poserait pas de question gênante...

Malko somnola tandis qu'il escaladait les innombrables collines, jusqu'à Lapusna.

Calin les attendait au *Café Corso*, presque en face de l'hôpital, devant une *zuica*⁵. Malko regarda la façade lépreuse de l'hôpital : on devait y entrer avec un rhume et ressortir avec le sida... Le bistrot était vide, à part le patron et le propriétaire d'un tracteur en panne sur le trottoir.

– Je viens de parler au médecin, annonça Calin, je me suis fait passer pour un journaliste de *Linea*. Pour vingt dollars, il m'a mené jusqu'à la chambre d'Osman Taybeh. On dirait une momie. Il a des bandes et des tuyaux partout.

- Il vous a parlé ?
- Non. Il est inconscient, sonné par les calmants. Le médecin m'a dit qu'il souffrait beaucoup.
- Quand pourra-t-on le transporter ?

– Le médecin n'en sait rien. Je me suis branché sur *domiciara*⁶ Marinara, une infirmière plutôt mignonne. Comme je lui ai promis de l'emmener à Bucarest, elle va m'aider et me tuyauter... Je retourne là-bas.

- Il n'a aucun papier sur lui ? demanda Malko.
- Je ne sais pas.
- Et la police ?
- Ils sont venus et repartis. On doit les prévenir quand il pourra parler.

Il but sa *zuica* et repartit vers l'hôpital. Marin Sorescu commanda une bière, du jambon et des choux. Malko n'avait pas faim, bien qu'il soit presque deux heures. Pourvu qu'ils ne s'éternisent pas dans ce bled pourri ! L'ambulance était garée un peu plus loin, son conducteur au volant. Le portable de Malko sonna. C'était Lance Porterfield qui venait aux nouvelles.

- Nous sommes au même point, annonça Malko. Intransportable.
- Prévenez-moi dès que cela bouge, réclama l'Américain.

Marin Sorescu termina sa bière et soupira.

- J'espère qu'il y a un hôtel ici, sinon on ira dormir à Chisinau.

Les hôtels devaient comprendre dans leur prix les rats et les punaises. Lapusna semblait hors du temps. Peu de voitures, de vieux camions, des Ladas, des motos et des tracteurs, et d'innombrables charrettes à cheval. La Moldavie, essentiellement agricole, n'avait pas encore accroché le train du progrès. À côté, la Roumanie faisait figure de pays ultramoderne. C'est dire... Malko retourna s'installer dans la Mercedes : le *Café Corso* était trop sinistre...

Il somnolait quand on tapa à la glace. Il sursauta, mais ce n'était que Calin. Le jeune Moldave semblait très excité.

- Ma copine, *domiciara* Marinara, vient de m'annoncer qu'une

ambulance allait venir de Chisinau chercher le blessé, annonça-t-il. Ils seront là dans une heure environ.

Malko se réveilla d'un coup. Qui pouvait venir récupérer l'Arabe blessé ? Il sauta sur son portable. Lance Porterfield ne lui laissa pas placer un mot.

– J'allais vous appeler, dit-il, un Super Citation de la compagnie chypriote d'avions-taxis Herakles a décollé de Larnaca, à destination de Chisinau. À la demande d'un client libanais.

– Qui ?

– Ryad. L'appareil, d'ailleurs, doit ramener le blessé à Beyrouth, pas en Jordanie.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– Vous sortez Taybeh de cet hôpital, même s'il est à moitié mort, et vous l'emmenez à Banasea.

-
1. Ils arrivent !
 2. Counter Terrorism Center.
 3. Ordre présidentiel.
 4. Infrastructure de la CIA, en Virginie.
 5. Alcool local.
 6. Mademoiselle.

CHAPITRE VIII

Malko, la conversation terminée, sortit de la Mercedes et rejoignit Calin.

– Il faut faire quitter l'hôpital à Osman Taybeh tout de suite, ordonna-t-il.

Le jeune Moldave le fixa, abasourdi.

– Mais il est dans un état très grave ! On risque de le tuer. Le docteur a dit que...

– Nous n'avons pas le choix, trancha Malko. Sinon, ses amis vont l'enlever et nous ne le reverrons plus. Eux aussi vont prendre des risques. Est-ce qu'il y a un médecin près de lui ?

– Non, pas en permanence. Seulement l'infirmière. Et encore, elle n'est pas là tout le temps.

– Vous allez prendre Gelu et l'ambulancier, décida Malko. Si quelqu'un vous pose des questions, dites qu'il doit être transporté à Chisinau sur ordre des autorités. Tenez, pour vous aider.

Il tendit au jeune homme une liasse de billets de cent dollars. Ensuite, il rejoignit Marin Sorescu au *Café Corso* et le mit au courant. À travers les vitres sales, il vit le terrifiant Gelu et Calin aider l'ambulancier à déplier la civière de l'ambulance et disparaître dans l'hôpital. Il regarda sa Breitling : trois heures dix. Ils avaient une demi-heure devant eux.



Fermement planté devant la chambre d'Osman Taybeh, le docteur Brincani barrait la route au petit groupe venu chercher le blessé. Fou de rage.

– C'est une folie de transporter cet homme ! protesta-t-il. Il est encore très faible et nécessite une perfusion permanente. Sans parler des antibiotiques. J'en ai commandé spécialement pour lui. Qui vous a demandé ce transfert ?

Dans un coin, Marinara, l'infirmière, n'en menait pas large : c'est

elle qui avait mené le groupe à la chambre. Calin se fit conciliant, tirant quelques billets de sa poche.

– Nous allons vous payer tous les frais, promit-il. Les soins, le séjour et les médicaments.

Le médecin regarda les billets et faillit craquer. Puis un vieux fond d'éthique refit surface et il repoussa la main tendue.

– Je ne peux pas, fit-il, je vais appeler la *Politia*. S'ils sont d'accord, je vous laisserai partir.

Il s'éloigna à grand pas dans le couloir sous le regard écarquillé d'un vieillard tirant sa perfusion à roulettes, ravi d'avoir un peu de distraction. L'ambulancier repartait déjà vers le monte-charge, avec sa civière. Calin regarda sa montre. Vingt minutes perdues, déjà. Il se tourna vers Gelu.

– Neutralise le médecin, ordonna-t-il.

« Frankenstein » partit à grandes enjambées dans le couloir et rattrapa le docteur Brincani. Celui-ci se retourna mais n'eut pas le temps de crier. Gelu venait de le bâillonner de son énorme main. Sans effort, il le prit sous son bras et, sous les yeux effarés du vieillard à la perfusion, revint sur ses pas, le faisant rentrer la tête la première dans la chambre d'Osman Taybeh.

Marinara faillit se trouver mal. Calin sentit qu'elle allait hurler et se hâta de glisser une liasse de billets dans la poche de sa blouse.

– Tu n'as rien vu, dit-il, tu n'es pas là. Va-t'en !

Au moment où elle franchissait la porte, il la rappela et la poussa contre le mur, la pointe de son couteau sur sa gorge.

– Si tu appelles, je reviens et je te coupe les seins.

Terrifiée, le fille disparut dans le couloir. L'ambulancier revenu était déjà en train de faire glisser le blessé de son lit à la civière. À moitié étranglé par Gelu, le médecin était plaqué contre le mur.

– Lâche-le et viens nous aider, ordonna Calin.

Gelu recula un peu et, d'un seul coup de tête, assomma le docteur Brincani qui glissa à terre. Ensuite, il prit le blessé et le posa délicatement sur la civière, tandis que Calin s'occupait du goutte-à-goutte. Heureusement, il n'y avait pas beaucoup d'animation dans ce petit hôpital et ils arrivèrent sans encombre au monte-charge. Il n'y avait plus que le hall à traverser.

Osman Taybeh, inconscient, semblait ne pas s'apercevoir de ce qui

lui arrivait.



– *La dracu !*

Marin Sorescu avait laissé échapper une exclamation catastrophée. Une ambulance, venant de la direction de Chisinau, s'arrêtait devant l'hôpital.

Les portières s'ouvrirent sur deux infirmiers en blouse et calot blanc, qui ouvrirent les portes arrière pour en sortir une civière.

À l'avant de l'ambulance se trouvait un troisième homme. Une chevelure noire abondante, un visage fin, pas de cravate, costume sombre, de type moyen-oriental.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Malko, ne comprenant pas que les hommes partis chercher le blessé ne soient pas déjà ressortis.

À chaque seconde, il s'attendait à voir surgir une voiture de police. Cela virait au cauchemar. Le passager de l'ambulance venait de s'engouffrer dans l'hôpital, suivi des deux ambulanciers. Malko n'hésita pas.

– On y va !

Apparemment, les nouveaux arrivants n'avaient pas remarqué la première ambulance. Marin Sorescu et Malko pénétrèrent dans le bâtiment au moment précis où les deux équipes d'ambulanciers se retrouvaient face à face dans le hall !

Il y eut quelques instants de flottement, puis les exclamations fusèrent des deux côtés. Les vrais ambulanciers, dépassés, n'y comprenaient rien. En apercevant Calin en train d'invectiver l'ambulancier venu de Chisinau, Malko reprit espoir, mais les nouveaux venus leur barraient le passage. Il se tourna vers Marin Sorescu.

– Il dit qu'il est allé chercher à l'aéroport cet homme arrivé en avion spécial de Chypre, expliqua le Roumain. C'est le frère du blessé. Ils doivent repartir tout de suite.

L'ambulancier arrivé de Chisinau se tourna vers l'Arabe qui l'accompagnait.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– Emmenez-le ! ordonna l'Arabe, en anglais ; je ne connais pas ces gens.

Il fixa longuement Malko et lui lança :

– Qui êtes-vous ?

C'est Marin Sorescu qui sauva la situation ; sortant une carte barrée de tricolore, il lança en roumain aux nouveaux arrivants, d'un ton impérieux :

– *Politia ! Securitate !*

Les vieux réflexes jouèrent aussitôt. Pendant des années, la population avait tremblé devant la terrible Securitate. Les ambulanciers de Chisinau s'écartèrent respectueusement. Sans perdre une seconde, Calin poussa vigoureusement la civière vers la sortie, tandis que « Frankenstein » fermait la marche. En moins d'une minute, ils eurent franchi la porte de l'hôpital. L'homme qui s'était présenté comme le frère d'Osman Taybeh, revenu de sa surprise, apostropha Marin Sorescu qui avait rempoché sa vieille carte de la Securitate.

– Pourquoi emmenez-vous cette homme ? Il est blessé, c'est mon frère.

Il parlait anglais d'une voix hachée, avec un accent arabe épouvantable. Marin Sorescu fit comme s'il ne comprenait pas et l'écarta avec autorité, rattrapa la civière et houspilla en roumain l'ambulancier et Calin pour qu'ils enfournent au plus vite le blessé dans *leur* ambulance. Malko se dit que les choses tournaient bien, finalement. C'était sans compter avec le « frère » d'Osman Taybeh. Il se planta devant l'ambulance où on était en train d'installer le blessé et lança :

– Je vais avec vous !

Comme l'énorme Gelu le repoussait brutalement, il courut jusqu'à l'autre ambulance et ordonna à son chauffeur de suivre celle qui emmenait le blessé. Intimidé par la présence de Marin Sorescu qu'il prenait pour un policier, ce dernier hésita.

– Filez à la Mercedes ! lança Sorescu à Malko.

Lui s'approcha de l'ambulance venue de Chisinau et tira son pistolet. Deux détonations sèches et le véhicule s'affaissa, deux pneus crevés. Médusé, le chauffeur n'osa pas protester. Du temps de Ceaucescu, la Securitate avait fréquemment enlevé des opposants de cette façon... Malko affronta le regard de l'Arabe qui murmura une

injure dans sa langue. Lui venait de comprendre qu'il n'avait pas affaire à de véritables policiers. Mais, même s'il était armé, il n'osa pas s'opposer par la force au départ de l'ambulance.

Les traits tordus de rage, il vit s'éloigner l'ambulance et la Mercedes.



Malko, du fond de la Mercedes, se retourna pour regarder l'Arabe planté à côté de l'ambulance affaissée, en train de noter fiévreusement l'immatriculation des deux véhicules. Il aurait donné cher pour savoir qui il était. Marin Sorescu se tourna vers lui, hilare.

– On s'en est bien tiré !

– Il faut savoir comment il va.

Le Roumain appela aussitôt Calin. Dans l'ambulance qui roulait devant eux, le blessé ne bougeait pas, respirait normalement, le torse enveloppé de bandages. C'est tout ce qu'on pouvait dire.

Malko appela aussitôt Lance Porterfield.

– C'est fait ! annonça-t-il, nous roulons vers la frontière, nous allons bientôt nous séparer.

– Personne ne vous poursuit ? s'inquiéta l'Américain.

– Non, assura Malko, relatant les précautions prises.

– Bravo ! exulta l'Américain. J'avertis le pilote du Gulfstream pour qu'il dépose tout de suite son plan de vol. Je pense que vous serez à l'aéroport de Banasea dans quatre heures environ. Un de mes adjoints vous attendra là-bas. Il s'appelle Bill. Grand, les yeux bleus, une chapka. *Take care.*

Une quarantaine de kilomètres plus loin, après Leuseni, ils bifurquèrent à gauche, suivant la route parallèle au Prout, tandis que l'ambulance continuait tout droit, vers Husi, où elle franchirait le poste frontière par où elle était entrée en Moldavie. Brinquebalé sur la route non asphaltée, Malko essaya de se détendre. La route était absolument plate, bordée de champs à perte de vue. De temps en temps, ils traversaient un village qui semblait abandonné, mais ne l'était pas. Dans cette région du delta du Danube, extrêmement pauvre, on ne voyait jamais d'étranger.

Le portable de Marin Sorescu sonna.

– Ils ont passé la frontière, annonça, quelques instants plus tard, le

Roumain. Nous arriverons peut-être avant eux car ils ne roulent pas vite.

Malko se rendormit. C'est le Roumain qui le secoua légèrement trois heures et demie plus tard. Ils venaient d'arriver devant l'aéroport de Banasea. Un modeste bâtiment blanc tout rond et, de l'autre côté, sur le tarmac, un alignement de vieux avions à qui il manquait pas mal de pièces. Ce petit aéroport servait aussi de cimetière d'avions...

Malko émergea de la Mercedes et aperçut tout de suite, en face d'une porte marquée SOSIRU¹, un homme de très haute taille, une chapka sur la tête, en manteau noir.

Il vint à sa rencontre.

– *I am Bill*, annonça-t-il. Où est l'ambulance ?

– Elle arrive, assura Malko. Nous avons pris des routes différentes. Mais nous avons une liaison avec elle.

– O.K., approuva l'Américain. Allons à l'avion.

Ils gagnèrent le tarmac. Le biréacteur Gulfstream IV tout blanc tranchait sur les vieilles carcasses d'avions antédiluviens qui parsemaient le tarmac. Malko remarqua que son immatriculation, N 227 SV, était américaine. Un homme attendait, juste à côté de l'appareil. Des lunettes à monture dorée, en costume croisé et cravate. Bill le présenta.

– Docteur Jeff Miller. Il va accompagner le blessé.

– Vous savez quelque chose de précis sur son état ? demanda le praticien. Vous avez son dossier médical ?

– Nous avons tout juste sa perfusion, corrigea Malko. Il a reçu un coup de couteau près du foie et a perdu beaucoup de sang. Il était hospitalisé jusqu'à il y a quelques heures.

Un léger coup de klaxon lui fit tourner la tête. L'ambulance était en train de pénétrer sur le tarmac. Elle s'arrêta à côté du Gulfstream et on en sortit la civière. Dès qu'elle fut chargée dans le jet, le médecin se pencha sur le blessé, livide et inconscient, prit sa tension, sa température, effectua divers examens rapides et redescendit à terre pour annoncer :

– Il a beaucoup de fièvre. Sûrement une forte infection. Il ne semble pas y avoir grand-chose dans sa perfusion. Vous n'avez pas pu parler à son médecin traitant ?

Inutile de lui dire qu'ils l'avaient à moitié étranglé...

– Non, dit Malko. Il peut voyager ?

Le docteur Jeff Miller eut une moue réservée.

– Dans des circonstances *normales*, ce ne serait pas recommandé. Je vais commencer un traitement à bord.

– Où l'emmenez-vous ?

– Je ne suis pas autorisé à vous le dire, répondit le médecin sous contrat avec la CIA, avant de remonter dans le Gulfstream IV.

Quelques instants plus tard, les réacteurs se mirent à couiner puis à hurler, et le jet roula vers l'unique piste où un appareil de la Malev était en train de se poser. Lorsque Malko regagna la Mercedes, Bill avait disparu. Personne parmi les passagers en attente dans le petit aéroport ne se doutait qu'ils venaient d'assister à un kidnapping.



C'était l'euphorie !

Lance Porterfield avait invité à dîner Stalian Andreanu et son épouse, Marin Sorescu et Malko au *Primiera*, un des meilleurs restaurants de Bucarest. Le caviar y était un peu moins fin que chez le marchand d'armes, mais tout aussi abondant. Le chef de station de la CIA leva sa flûte de champagne – du Taittinger Comtes de Champagne – et porta un toast à Malko et aux deux Roumains.

Malko piqua du nez dans son assiette, ajoutant en allemand, à voix basse :

– *So schnutzig*²!

Il repensait, un peu honteux, à la devise établie par le Kaiser, il y avait bien longtemps, pour l'espionnage : « Nachrichtendienst ist Herrendienst³ ».

Ce qu'il venait de faire n'était pas vraiment conforme à son éthique. Depuis que George W. Bush avait déclaré la guerre à la « terreur », les droits de l'homme en prenaient un sacré coup. Guantanamo aurait rendu jaloux les promoteurs du goulag et les agences fédérales américaines touchant à la Défense s'affranchissaient de plus en plus des contraintes légales. Évidemment, en face, il y avait des fous furieux fanatiques, suant la haine par tous les pores de leur peau.

Toujours le vieux dilemme des *Mains sales*.

Depuis longtemps, on ne faisait plus la guerre en gants blancs. Il reprit du Taittinger Comtes de Champagne. Ce soir, il n'avait plus envie de penser.

Ils se séparèrent, deux bouteilles de Taittinger plus tard, et Lance Porterfield lui proposa de le raccompagner à son hôtel. Comme ils passaient devant l'ambassade américaine, rue Tudo-Arghesi, le portable de l'Américain sonna. Lance Porterfield nota fébrilement quelques mots, puis se tourna vers Malko.

– Calin a pu récupérer l'identité de l'homme venu chercher Osman Taybeh. Il se nomme Ibrahim Haddad. Passeport libanais. Je vais le faire « cribler ».

Ils étaient arrivés devant l'*Intercontinental*.



Depuis son arrivée dans une *safe house* de la CIA, située juste à côté de l'aéroport de Varsovie, sous la protection des Services polonais, Osman Taybeh n'avait pas repris connaissance. Des infirmières se relayaient pour lui administrer un traitement puissant, et il avait déjà reçu deux transfusions. On attendait qu'il soit en meilleure forme pour une éventuelle opération. Ce lieu, totalement secret, ne portait aucune indication et se trouvait à l'écart des pistes, isolé par une double rangée de barbelés et protégé par des caméras normales et infrarouges. Aucun garde visible à l'extérieur, mais le poste de garde intérieur pouvait faire appel vingt-quatre heures sur vingt-quatre à une unité spéciale de la police qui interviendrait sans poser de questions.

Il n'y avait jamais eu d'incident. Ceux qui arrivaient là – des gens liés au terrorisme et arrêtés par la CIA ou le FBI – n'existaient plus légalement. Ce centre lui-même n'avait aucune existence légale. Il avait été mis à la disposition des Américains sous le sceau d'un accord verbal. Ceux qui y travaillaient vivaient dans une villa, sous des couvertures diverses. Tous appartenaient à la CIA. Parfois, des interrogateurs d'autres agences fédérales débarquaient pour quelques heures et repartaient. Tous les déplacements s'effectuaient par des appareils privés, appartenant à une compagnie charter immatriculée dans le Delaware, montée par des anciens de l'Agence. Les pilotes étaient assermentés et avaient signé un engagement de confidentialité.

Les prisonniers qui se trouvaient là avaient perdu leur identité. Ils

pouvaient y rester quelques jours ou des semaines, et ensuite être transférés ailleurs ou même relâchés.

Certains étaient remis aux Services de leur pays d'origine, qui les faisaient disparaître discrètement. D'autres terminaient à Guantanamo. Aucun ne savait où il avait été détenu, car des décors spéciaux avaient été mis en place comme pour un film. Par exemple, ici, en Pologne, il y avait tout un *compound* laissant croire qu'on était dans un pays arabe ! Parfois, cela amenait des prisonniers à commettre des imprudences

La porte de la chambre d'Osman Taybeh s'ouvrit, commandée de l'extérieur par un contrôle d'accès digital, et deux hommes pénétrèrent dans la pièce. Le médecin et un civil, interrogateur de la CIA chargé de faire avouer au prisonnier tout ce qu'il savait... Il attendit silencieusement, debout à côté du lit, tandis que le médecin examinait le blessé.

– Il va mieux, annonça-t-il, la fièvre est tombée. Je pense qu'il va s'en sortir.

– Quand pourrai-je commencer à travailler ?

– Demain, je pense.

– Que lui donnez-vous ?

– Des antibiotiques, un toni-cardiaque et un *pain-killer* !.

L'agent de la CIA tiqua.

– Un *pain-killer* ! Qui a donné l'ordre de lui administrer cela ?

Désarçonné, le médecin bredouilla.

– Heuh, personne, mais j'ai pensé qu'il devait souffrir beaucoup.

– Ce traitement est indispensable à son rétablissement ?

– Non, bien sûr, mais...

– Supprimez-le ! ordonna l'interrogateur, il n'est pas en vacances ici. C'est un dangereux terroriste et, plus il souffrira, plus facilement il parlera. Cela me donnera un argument.

Le médecin ouvrit la bouche et la referma. En signant un contrat de deux ans à des conditions avantageuses – plus de 25 000 dollars par mois – avec une ONG qui s'était révélée être la Central Intelligence Agency, il n'avait pas réalisé qu'il vendait son âme au diable... Il ne pouvait même pas parler, sous peine de lourdes sanctions financières, sinon pire.

Réalisant son débat interne, l'interrogateur précisa.

– Cet homme détient des informations qui peuvent sauver des vies humaines. Notre job, c'est de les lui extraire. Le plus vite possible.

Une infirmière pénétra dans la pièce, avec le petit plateau des doses du soir. Le médecin en retira une ampoule et annonça à l'infirmière d'une voix égale :

– Vous arrêtez ce médicament à partir de ce soir. Si le patient se plaint trop, prévenez-moi.

L'infirmière ne broncha pas. Elle aussi avait une clause de confidentialité dans son contrat et, en plus, elle n'aimait pas les Arabes.



Lance Porterfield accueillit Malko, venu prendre congé de lui, avec un large sourire et lui secoua la main à la lui arracher.

– *You did a very good job*⁴! Les Moldaves sont persuadés que Osman Taybeh a été enlevé par ses copains. Personne ne nous a mis en cause.

– C'est Marin Sorescu qu'il faut remercier, corrigea Malko

– À propos, nous lui avons sauvé la vie, à votre gus ! enchaîna l'Américain. Il était en route pour une septicémie ! Dans cet hôpital, ils n'avaient que de vieux antibiotiques périmés. Maintenant, il s'en sortira sans problème.

– Où l'avez-vous emmené ?

Le visage de l'Américain se ferma.

– Je ne suis pas autorisé à vous le dire. Il s'agit d'un programme totalement secret, où nous « traitons » les suspects particulièrement importants. Moi-même, je ne suis pas certain qu'on m'ait dit la vérité... Et, si je vous la révélais, je pourrais être viré de l'Agence, sans pension. *Well*, ce n'est plus votre affaire. J'écirai un rapport très élogieux sur le dénouement de cette opération.

Malko se sentait vraiment à des années-lumière de ce bureaucrate sans humanité et sans âme, qui aurait pu faire une très belle carrière dans les SS...

– Je vais repartir, conclut-il. Si les Russes m'ont identifié, ils peuvent avoir envie de se venger...

Le chef de station hocha la tête, sceptique.

– Je ne crois pas. Les temps ont changé. Regardez Sorescu. Pendant des années, il a travaillé avec le KGB contre nous, et maintenant, il nous mange dans la main...

Un ange passa, les ailes croulant sous les dollars. Malko eut la force de sourire.

– *Well*, je repars quand même. Sauf si...

– Non, non, se hâta de dire l'Américain. Au contraire, il vaut mieux démonter. Vous êtes le seul lien qui relie cette affaire à la station. On ne sait jamais.

Malko prit l'ascenseur, un goût de cendre dans la bouche. Depuis la démission de George Tenet, la CIA filait un mauvais coton. Le nouveau directeur, Porter Goss, n'ayant aucun poids pour s'opposer aux ukases de la présidence, on observait de moins en moins les règles légales, alors que l'Agence avait presque toujours eu une éthique sourcilleuse.

Il partit à pied sous la pluie, se disant que ce soir il serait à Liezen, dans son château. Quelque chose cependant l'intriguait : les énormes moyens utilisés pour traiter cette affaire, en apparence peu importante. Et l'obstination des Américains à vouloir récupérer à tout prix les dollars destinés à acheter les roquettes thermobariques.

Il était certain qu'on ne lui avait pas tout dit.

1. Sortie.

2. Si sale !

3. Le renseignement est un métier de seigneur.

4. Vous avez magnifiquement travaillé !

CHAPITRE IX

Elko Krisantem, droit comme un i, pénétra dans la bibliothèque du château de Liezen après avoir frappé, portant sur un plateau d'argent le téléphone sans fil de l'entrée. Malko l'avait entendu sonner, mais n'avait pas répondu. Il était neuf heures du soir, Alexandra installée à côté de lui, s'était faite très belle et c'était le week-end.

– Un appel pour vous de Washington, *Ihre Hoheit*, annonça le Turc. Monsieur Frank Capistrano.

Le *Senior Special Advisor for Security*¹ de la Maison Blanche, vieil ami et sponsor de Malko. C'est lui qui, quelques mois plus tôt, l'avait envoyé au Venezuela². Et son ombre tutélaire avait plané sur l'expédition moldave de Malko, dix jours plus tôt. Impossible de ne *pas* le prendre... Après les formules d'usage, l'Américain alla droit au but.

– Que diriez vous d'un petit voyage à Washington ?

Sur un ton badin, mais ce n'était pas vraiment le genre de la maison.

– Nous nous y sommes vus, il n'y a pas si longtemps, remarqua Malko, et il faisait un temps épouvantable.

Frank Capistrano eut un hennissement qui pouvait passer pour un rire.

– Ça ne s'est pas amélioré ! Il faut presque des skis pour se déplacer. Bientôt, j'irai à mon bureau en traîneau. Mais je voudrais *vraiment* vous voir.

– L'Agence a une station à Vienne, et c'est beaucoup moins loin...

– C'est vrai, reconnu Frank Capistrano, mais ils ne sont pas au courant de l'affaire dont je veux vous entretenir. Peut-être la plus importante depuis deux ans... D'ailleurs, vous avez déjà commencé à la traiter.

– En Moldavie ?

– Exact.

– C'est terminé. Vous avez récupéré ce que vous vouliez...

– Cela *commence*, corrigea l'Américain. Et si vous êtes d'accord, vous allez la continuer.

– En Moldavie ? s'exclama Malko, horrifié.

– Non, je vous le jure.

Tout en parlant, Malko caressait la cuisse gainée de Nylon noir d'Alexandra et cela ne lui donnait pas envie de bouger de Liezen. L'hiver, sa fiancée faisait de gros efforts pour le séduire avec de nouveaux accessoires érotiques. En ce moment même, sa jupe un peu retroussée révélait un porte-jarretelles rouge du plus bel effet.

Contrariée par cette conversation qui se prolongeait, elle lança :

– Choisis : tu téléphones ou tu t'occupes de moi !

Elle avait toujours détesté les *spooks* de Malko, pourtant indispensables à sa survie matérielle. Furieuse, elle se leva et quitta la bibliothèque.

Frank Capistrano, qui avait sûrement entendu l'algarade et connaissait l'attachement de Malko à sa fiancée, continua d'une voix persuasive :

– Je ne veux pas trop parler au téléphone, mais je peux vous dire qu'il s'agit de retrouver un milliard de dollars... Vous êtes le seul à pouvoir le faire.

Toujours les vieilles ficelles. Pourtant, ce que Malko avait vu en Moldavie l'avait intrigué. Après tout, l'hiver n'était pas d'une grande gaieté, en Autriche.

– Quand voulez-vous me rencontrer ? demanda-t-il.

Frank Capistrano n'afficha pas sa satisfaction ouvertement, se contentant de répondre d'une voix posée :

– Je pense qu'après-demain serait parfait. Nous déjeunerons dans ma salle à manger personnelle, à la Maison Blanche. Avec deux membres de l'Agence : le responsable du CTC et celui de l'Irak. Je vous fais retenir une suite au *Willard* et ma limousine viendra vous chercher. Je me réjouis de vous voir.

La Maison Blanche se trouvant à deux cents mètres de l'hôtel *Willard*, cette gâterie signifiait que le *Special Advisor* avait très envie de voir Malko.



Frank Capistrano n'avait pas menti : le temps était effroyable à Washington, balayé par un blizzard de neige. La longue Cadillac avançait au pas dans la 16^e Avenue, pour atteindre la porte sud de la Maison Blanche. Arrivé la veille de Vienne, Malko avait pu récupérer un peu mais était furieux contre lui-même. Alexandra lui manquait déjà et Washington était, même sans la neige, une ville sinistre.

Le Marine de garde, abrité de plastique transparent, baissa le plot d'acier et leva la barrière donnant accès au parking des VIP aux emplacements personnalisés. Frank Capistrano surgit, sûrement prévenu par radio, dès que Malko eut franchi la porte donnant accès au grand couloir ouest. Il semblait plus reposé que lors de la dernière visite de Malko à Washington, quatre mois plus tôt.

– Venez, dit-il, ils sont déjà arrivés.

Il tangua jusqu'à la petite salle à manger en boiseries dont les fenêtres donnaient sur le jardin de la Maison Blanche couvert de neige. Deux hommes, un verre à la main, étaient debout dans un coin. Le *Special Advisor* fit les présentations.

– George Meadows, qui est à la tête du CTC depuis un an maintenant. Gordon Lee, notre meilleur spécialiste de l'Irak.

Ce dernier arborait de grosses lunettes, une moustache et de rares cheveux. Trapu, large d'épaules, il évoquait un joueur de base-ball. George Meadows, lui, avait l'allure oxfordienne, une cravate rayée et un long visage de prédicateur baptiste. Malko se dit que ces deux-là n'avaient jamais vu d'Arabes qu'à la télévision. Ce n'étaient pas des hommes de terrain.

Un coup timide fut frappé à la porte et un homme portant un collier de barbe grise, avenant, rondouillard, pénétra dans la pièce. Frank Capistrano le présenta aussitôt.

– Harold Zarate est *Assistant Secretary of Department of Tresury*. Depuis des années, il observe les mouvements de fonds clandestins liés au terrorisme. J'ai pensé qu'il serait utile qu'il se joigne à nous. *Well*, nous pouvons passer à table.

C'était la première fois que Malko déjeunait à la Maison Blanche, dans de la vaisselle aux armes de la présidence américaine. Hélas, le contenant était plus attrayant que le contenu. Le hors-d'œuvre, de la purée d'avocat aux crevettes, évoquait plus une cantine qu'un trois étoiles... Et le vin californien blanc qui l'accompagnait devait faire des trous dans l'estomac.

Pendant un moment, ils mangèrent sans beaucoup parler. Ensuite, le *rack of lamb*⁴ un peu trop cuit passa mieux. Ce n'est qu'en suçant les os que le *Special Advisor*, qui mangeait à toute vitesse, se tourna vers Harold Zarate.

– *Well*, Harold, je sais que vous avez un *meeting* très tôt tout à l'heure. Pouvez-vous nous éclairer sur les finances du régime de Saddam Hussein, enfin sur le point précis qui nous préoccupe aujourd'hui.

– Certainement, *sir*, répondit le haut fonctionnaire. Le régime de Saddam a amassé énormément de cash à travers différents moyens illégaux. *Kicks-back* durant l'opération onusienne *oil for food*⁵, accords secrets et illégaux sur le commerce et une opération faite avec la Syrie, toujours à partir du pétrole. Les Irakiens exportaient clandestinement du pétrole en Syrie qui le revendait à l'étranger comme étant son propre pétrole. Nous avons retrouvé à Bagdad les traces d'un protocole signé le 29 mai 2000 entre l'Irak et la Syrie concernant cette affaire, du temps du président syrien Hafez El-Assad. Après son décès, il continua à être appliqué par son fils et successeur, aujourd'hui à la tête de la Syrie, Bachar El-Assad.

Il parlait sans note, d'un ton monocorde, mais clair. Frank Capistrano l'interrompit.

– À combien estimez-vous les profits de cette opération ?

– Commissions syriennes et libanaises déduites, à environ deux milliards huit cents millions de dollars.

– Et qu'est devenu cet argent ?

Harold Zarate mit quelques secondes à reprendre le fil de son récit, probablement appris par cœur.

– *Well, sir*, cet argent a été, dans un premier temps, crédité sur divers comptes, dans des banques en Syrie, au Liban, en Turquie et en Jordanie. À partir de 2001, le régime de Saddam Hussein, craignant des embargos financiers, en a rapatrié en Irak une grande partie.

– Comment ? demanda le *Special Advisor*.

– Par des courriers, *sir*. Des agents du gouvernement transportant du cash. Celui-ci a alors été stocké dans les caves de la Banque centrale d'Irak et a servi à régler un certain nombre de dépenses clandestines.

– Selon vos informations, combien restait-il de ce cash lorsque l'opération *Freedom Irak* a commencé en mars 2003 ?

Harold Zarate tira un rectangle de bristol de sa poche pour se rafraîchir la mémoire et ânonna :

– D'après nos sources, environ un milliard de dollars avait été dépensés à ce jour. Après l'invasion, nous avons pu en récupérer deux cent quarante-deux millions, dans différents endroits à Bagdad. Nous estimons que Saddam Hussein, dans sa fuite, en a emporté deux cents millions.

– Et le reste ?

Le haut fonctionnaire eut un geste d'impuissance.

– Nous ignorons ce que cet argent est devenu. Lorsque nos troupes sont entrées à Bagdad, il n'y avait plus rien, ou pratiquement. Nous n'avons pu que le constater. Nous ne sommes pas armés, au *Department of Treasury*, pour effectuer des enquêtes de ce genre et il est très difficile de « tracer » du cash en billets de cent dollars.

Il remit son bristol dans sa poche. Satisfait.

Frank Capistrano le paraissait aussi. D'un geste discret au garçon, il fit servir la salade de fruits insipide et, tout de suite dans la foulée, les cafés. De l'eau colorée. On n'avait pas encore découvert l'expresso à la Maison Blanche. Comme Harold Zarate regardait sa montre, le *Special Advisor* sauta sur l'occasion :

– *Mister Zarate*, je vous remercie infiniment, dit-il, votre coopération a été précieuse. Vous êtes libre.

Le haut fonctionnaire se leva et glissa jusqu'à la porte. Frank Capistrano alluma un cigare et fit signe au garçon de proposer des liqueurs. Puis, il pointa son gros index couvert de poils noirs sur Gordon Lee.

– Gordon, dites-nous ce qui s'est produit juste avant l'occupation de Bagdad.

Gordon Lee, le spécialiste de l'Irak, sortit deux feuillets de sa poche et les étala sur la table.

– La veille de l'opération *Freedom Irak*, commença-t-il, une opération très spéciale a été menée à Bagdad au siège de la Banque centrale irakienne. Durant la nuit, trois camions *flat-bed* ont emporté 180 boîtes métalliques contenant neuf cent vingt millions en billets de cent dollars et quatre-vingts millions d'euros. Cette opération, demandée par Saddam Hussein en personne, était exécutée par les Fedayins de Saddam, la milice d'Oudei Hussein, et supervisée par son directeur de cabinet Abu Mustapha Adib. C'est le chef des Fedayins de

Saddam, Talal El-Hani, qui escortait le camion, avec une cinquantaine d'hommes.

– Qu'est devenu ce milliard de dollars ?

Gordon Lee eut un pâle sourire.

– À ce jour, nous n'en savons rien.

– Qui vous a révélé l'existence de cette opération ?

– Le ministre des Finances de Saddam Hussein, arrêté depuis, Ikmat Ibrahim Azzawi.

– Il ne connaît pas la destination de cet argent ?

– Non. Toute l'opération était supervisée par Abu Mustapha Adib, qui se trouvait sur place ce soir-là. Le ministre n'était d'ailleurs pas présent, ayant délégué ses pouvoirs au directeur de la Banque centrale.

– Qu'est devenu celui-ci ?

– Il a disparu. On suppose qu'il a été assassiné.

– À votre connaissance, y avait-il d'autres personnes au courant de cette opération ?

Gordon Lee se pencha sur ses fiches.

– Oui, Oudei Hussein.

– Il est mort, comme vous le savez, coupa Frank Capistrano. Abattu par les troupes de la coalition, à Mossoul, lors d'une bataille rangée.

– Barzan Al-Tikriti, continua le spécialiste. Le demi-frère de Saddam Hussein. Il a été arrêté et est actuellement jugé à Bagdad. Il avait longtemps habité la Suisse et s'occupait beaucoup des finances du régime. Il a bien entendu été interrogé durant sa détention, mais a toujours nié avoir été au courant de ce transfert. Ce qui est faux, évidemment.

Ils prirent quelques minutes pour déguster leurs liqueurs, Malko se rafraîchissant avec une vodka, tandis que Frank Capistrano, fidèle au scotch, laissait glisser sur sa langue un peu de Defender « 5 ans d'âge ». Les deux autres se partageaient entre le cognac et le porto. Le *Special Advisor* reprit son « interrogatoire ».

– Gordon, insista-t-il, a-t-on retrouvé des traces *physiques* de ce transfert ? Trois camions semi-remorques et cinquante hommes étaient

impliqués.

L'Américain secoua la tête, dépité.

– *No, sir*. Plusieurs mois après l'invasion, des unités de l'armée, qui avaient été alertées, ont découvert dans trois endroits différents les carcasses détruites de camions similaires. Toujours en plein désert.

– Et les hommes ?

– Il semble qu'ils aient été regroupés sur le dernier camion qui a été, lui aussi, détruit dans l'ouest de l'Irak. Il pourrait avoir été touché par un raid aérien, mais nous n'avons aucune certitude. Il y avait beaucoup d'opérations aériennes dans cette période et les aviateurs ne savaient pas toujours ce qu'ils bombardaient.

– Et Talal El-Hani, le responsable de l'opération ?

– Il a disparu. Sa famille a été interrogée à Bagdad et prétend qu'il n'a plus jamais donné signe de vie.

– Bref, conclut Frank Capistrano, il n'y a *aucun* survivant de cette opération, susceptible d'être interrogé sur la destination finale de ce milliard de dollars ?

– Aucun, *sir*, dut reconnaître le spécialiste de la CIA. Et ce n'est pas faute d'avoir cherché.

Nouvelle tournée de café insipide. Malko commençait à comprendre où Frank Capistrano voulait en venir. Celui-ci reprit la parole, s'adressant cette fois au responsable du Contre-Terrorisme Center.

– George, dit-il, savez-vous ce qu'est devenu Abu Mustapha Adib al-Tikriti, le directeur de cabinet d'Oudei Hussein ?

– Il a été activement recherché, lui aussi, dès l'entrée de nos troupes à Bagdad. Sans succès. Dans ce cas aussi, sa famille prétend ne plus avoir de nouvelles de lui. Nous avons interrogé ses collaborateurs, fouillé ses archives, sans succès. Récemment, des rumeurs ont fait état de sa présence en Syrie. Un combattant appartenant au groupe armé sunnite Armée islamique en Irak a prétendu l'avoir croisé à Samara fin 2004, mais il n'y a aucune certitude. Nous avons interrogé les Syriens qui prétendent ne l'avoir jamais repéré chez eux. Seulement, ils ont l'habitude de mentir comme des arracheurs de dents...

Malko se permit d'intervenir.

– En 1945, remarqua-t-il, le chef de la Gestapo, Heinrich Muller, est sorti de son bureau et personne ne l'a jamais revu depuis. Il était évidemment bien placé pour se forger une fausse identité.

– Abu Mustapha Adib al-Tikriti aussi, remarqua le *Special Advisor*. George, à votre avis, que sont devenus ces centaines de millions de dollars ?

– Là encore, nous ne pouvons faire que des hypothèses, répondit avec hésitation George Meadows. Il ne semble pas qu'ils soient sortis d'Irak. Sauf s'ils ont été transférés ensuite sur d'autres véhicules. Mais pour aller où ? En Arabie Saoudite ? La frontière est trop surveillée. En Jordanie ? Là aussi, nous étions très présents et les Jordaniens coopéraient. Et une telle somme d'argent en cash ne passe pas inaperçue. En Syrie, ce n'est pas impossible, mais peu probable. Je pense plutôt que cet argent est resté en Irak, dissimulé dans différents endroits. Les Irakiens pratiquaient beaucoup cette méthode : cacher des armes, des documents, de l'équipement, dans des planques réparties un peu partout. Mais, bien sûr, nous n'avons aucune preuve. Il est certain que cet argent était destiné, dans l'esprit de Saddam Hussein, à financer une action clandestine contre « l'occupant », comme il dit. Pour cela, il faut de l'argent. Liquide, de préférence...

– Qui se trouvait au-dessus de Abu Mustapha Adib al-Tikriti ?

– Oudei Hussein, puis son père. À l'époque. Les choses ont changé depuis. Nous savons qu'il existe aujourd'hui, entre Ramadi et Fallouja, un état-major clandestin des anciens Baasistes, alliés dorénavant aux islamistes, qui organisent la résistance contre nous. Abu Mustapha Adib a pu rejoindre cette nébuleuse.

Un ange passa, très fatigué.

Frank Capistrano reprit, avec obstination :

– Un homme comme ce Abu Mustapha Adib avait prévu l'invasion et s'est sûrement organisé. À mon avis, il est aujourd'hui vivant, quelque part, et dirige le financement de certains groupes armés. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas retrouvé sa trace qu'il est mort. D'abord, possède-t-on de *bonnes* photos de lui ?

– Une seule, vieille de dix ans, dut admettre George Meadows. Et son signalement...

– Qui peut s'appliquer à cent mille Irakiens, trancha avec ironie Frank Capistrano. Une moustache et des yeux noirs, le nez fort et le teint mat.

George Meadows baissa la tête sur ses dossiers. L'ange repassa, de plus en plus fourbu.

Le *Special Advisor* tira une longue bouffée de son cigare avant d'ouvrir le mince dossier bleu qu'il avait apporté.

– Moi, dit-il, je suis persuadé de deux choses : un, Abu Mustapha Adib est bien vivant. Deux : grâce aux dollars qu’il a planqués dans le désert irakien, il finance les groupes armés sunnites qui tentent de déstabiliser le pays. Donc il faut mettre la main sur lui coûte que coûte.

Son regard s’était tourné vers Malko qui ne put s’empêcher de remarquer :

– Frank, si la CIA et le Pentagone n’y sont pas arrivés en trois ans, il doit être bien planqué.

– Exact, reconnu le *Special Advisor*, mais, désormais, j’ai une piste. Et vous allez l’exploiter.

On aurait entendu voler une mouche, si la clim’ ne les avait déjà trucidées. Avec une lenteur voulue, Frank Capistrano ouvrit son dossier, en sortit des pages couvertes de chiffres et se tourna vers Malko.

– Les billets de cent dollars destinés à payer les roquettes thermobariques bulgares, billets que vous avez récupérés en Moldavie, portent des numéros qui se suivent. Grâce à notre ami du *Treasury Department*, nous avons pu les comparer à des listes de billets que nous possédions déjà. Or, les 600000 dollars saisis à Chisinau proviennent d’un retrait fait en Turquie, à l’agence d’Istanbul de la banque Milliyet, en janvier 2002. Cet argent a été donné à un courrier irakien dûment accrédité par son gouvernement et muni d’un passeport diplomatique. Ce dernier l’a remis ensuite au directeur de la Banque centrale d’Irak, pour être joint à la « réserve stratégique » de Saddam Hussein. Le milliard de dollars qui a disparu le 18 mars 2003. Voici donc enfin un fil à tirer. C’est la première fois que cet argent refait surface, depuis mars 2003. Malko, vous allez partir à sa recherche.

1. Assistant spécial confirmé pour la sécurité.

2. Voir SAS n° 163, *Que la bête meure*.

3. Affreux.

4. Selle d’agneau.

5. « Pétrole contre nourriture. »

CHAPITRE X

En plein hiver, Chypre était carrément sinistre, et Larnaka, son port principal, complètement désert. Seuls, quelques voiliers hivernaient dans la marina et les hôtels étaient presque tous fermés jusqu'à Pâques. Ibrahim Haddad était le seul client du *Palm Beach* et se morfondait devant un café, au bar. Il devait y avoir dix clients dans l'hôtel... Il était demeuré à Chypre après son retour de Chisinau dans le charter de la compagnie Herakles car il y avait d'autres rendez-vous. Après l'incident de l'hôpital de Lapusna, il n'avait pas voulu s'éterniser en Moldavie et, de toute façon, l'avion charter qui l'avait amené de Chypre devait repartir.

De retour à Chypre, il avait envoyé, par messenger, un rapport à Abu Mustapha Adib, en Syrie, attribuant leurs problèmes en Moldavie à la CIA. Osman Taybeh n'ayant pas reparu, on pouvait craindre qu'il ait été enlevé par des agents américains, et soit détenu dans une prison secrète. Ce qui était extrêmement fâcheux. Osman Taybeh pouvait révéler *qui* lui avait remis les 600000 dollars destinés à payer les roquettes thermobariques. Une brèche très grave dans le système de financement de la résistance armée en Irak. C'est la raison pour laquelle Ibrahim Haddad devait rencontrer un envoyé de Abu Mustapha Adib, Mahmoud Nabiya, ancien responsable du parti Baas pour la région de Tikrit, devenu, depuis l'occupation américaine, chargé de la logistique des groupes armés sunnites de l'Ouest irakien. Ibrahim Haddad commençait à s'angoisser. Mahmoud Nabiya, qui arrivait de Beyrouth, aurait dû être là depuis trois heures ! Or, il faisait partie des gens traqués par les Services américains et voyageait sous une fausse identité. Donc, un problème n'était jamais exclu.

Ibrahim Haddad tourna la tête en entendant la porte de l'hôtel s'ouvrir. Sa poitrine se dilata de joie à la vue de la haute silhouette de celui qu'il attendait, une valise à la main. Il se leva et alla à sa rencontre.

- L'avion a eu deux heures de retard ! expliqua Mahmoud Nabiya.
- J'étais inquiet, avoua Ibrahim Haddad.

Pourtant, Mahmoud Nabiya, appartenant à la structure extérieure des groupes armés, voyageait sans arrêt, sans cesse en mouvement entre la Syrie, le Liban et tous les pays où il pouvait se procurer des

armes. Contrairement à ce que beaucoup de gens s'imaginaient, les stocks de l'armée irakienne récupérés par la résistance s'épuisaient. Les groupes armés avaient donc besoin de se procurer des armes à l'extérieur, principalement dans les pays de l'ex-Union soviétique. Au prix fort, bien entendu. Ces armes étaient ensuite acheminées en Irak, soit par le nord de la Syrie, soit par la Jordanie.

Ibrahim Haddad commanda un café pour son ami qui, visiblement très inquiet, demanda aussitôt :

– Que s'est-il passé en Moldavie ? J'ai reçu un e-mail du général Rouchkov se plaignant d'avoir été balancé. Du coup, il ne veut plus rien nous vendre pour le moment.

Ibrahim Haddad lui raconta tout ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand-chose. Il ignorait qui avait poignardé leurs deux amis, où était passé l'argent et, surtout, ce qu'était devenu Osman Taybeh. Mais il avait une idée là-dessus.

– J'ai vu, face à face, celui qui dirigeait le kidnapping de notre frère, dit-il. Je jurerais que c'est un agent de la CIA. Je le reconnaîtrai n'importe où.

Mahmoud Nabiya alluma une cigarette et demanda :

– Que savait Osman Taybeh ?

– Le nom des Russes qui nous vendaient les roquettes thermobariques.

– On s'en fout. C'est tout ?

– Non. C'est lui qui a récupéré les 600000 dollars chez notre ami de Genève, Gibran Faisal.

– Il sait son nom, où il habite ?

– Bien sûr.

– C'est *très* ennuyeux.

Gibran Faisal, de nationalité suisse, mais d'origine syrienne, était une des chevilles ouvrières du réseau financier de la résistance irakienne. Insoupçonné car établi en Suisse depuis une quinzaine d'années et n'ayant aucun contact officiel avec le régime de Saddam Hussein, il avait été recruté à Genève par le demi-frère de celui-ci, Barzan Al-Tikriti. Gibran Faisal était un homme d'argent : son aide lui était grassement payée mais, étant à la tête d'une affaire de courtage d'éthanol, il pouvait faire circuler beaucoup d'argent sans éveiller les

soupons. L'organisme américain Greenquest, chargé de traquer les fonds du terrorisme, ne l'avait jamais « ciblé ». Mondain, play-boy et milliardaire, il n'avait pas le profil d'un terroriste.

– Il faudrait savoir ce qu'est devenu Osman Taybeh, insista Mahmoud Nabiya. C'est sûr qu'il ne se trouve plus en Moldavie ?

– Je ne vois pas où il pourrait être. Ceux qui l'ont enlevé ont dû le transférer en Roumanie. J'ai relevé le numéro de l'ambulance qui l'a emporté. Si nous avons quelqu'un à Bucarest, on peut essayer de remonter la piste.

– Donne-le-moi, dit Mahmoud Nabiya, je vais m'en occuper.

Il le nota et Ibrahim Haddad demanda :

– Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

– Tu restes ici pour le moment. Je vais d'abord essayer de savoir où est Osman, s'il est encore vivant.

– D'après le docteur et l'infirmière, il était salement amoché. Un coup de couteau dans le foie.

Les deux Irakiens se regardèrent, pensant la même chose.

– *Inch'Allah*, il n'a peut-être pas survécu, conclurent-ils.

C'étaient des laïcs mais, à force de fréquenter des islamistes, ils avaient pris l'habitude d'invoquer Dieu à tout bout de champ. Ils commandèrent encore des cafés. Un vent violent soufflait, dehors.

– Est-ce qu'il ne faudrait pas prévenir Gibran Faisal ? demanda Ibrahim Haddad.

Mahmoud Nabiya approuva.

– Si, tu vas partir à Genève.



Un silence pesant régna quelques instants dans la petite salle à manger de la Maison Blanche. Malko s'était bien attendu à quelque chose de ce genre, mais l'attaque directe de Frank Capistrano le prit par surprise.

– Comment ? demanda-t-il.

Frank Capistrano sortit un rapport de plusieurs pages qu'il poussa

vers lui.

– Tout est là, dit-il. L'homme que vous avez enlevé à Lapusna a parlé. Il s'appelle bien Osman Taybeh. C'est un Jordanien qui a rallié la résistance sunnite en Irak. Il s'occupe de la logistique des groupes armés, en leur procurant des médicaments, des ordinateurs, du matériel et des armes. Il a également identifié son ami et nous avons vérifié son identité grâce à la coopération des Moldaves. C'est un ancien *moukhabarat* de Saddam Hussein. Osman Taybeh a raconté comment il a traité avec les Russes l'affaire des roquettes thermobariques. Mais surtout, il nous a livré une information extrêmement sensible : avant d'arriver en Moldavie, il s'est arrêté en Suisse pour y récupérer les 600000 dollars destinés à l'achat des roquettes.

– Dans une banque ?

– Non, l'argent lui a été remis par un Suisse ! Un Suisse d'origine syrienne, Gibran Faisal.

Un ange passa, épouvanté On ne pouvait plus se fier à personne.

– Ce Gibran Faisal a déjà été mêlé au terrorisme ? demanda Malko.

– Aucune de nos agences ne possède rien sur lui. Il dispose de capitaux très importants et brasse des affaires financières de premier plan. Il habite un duplex dans le quartier le plus chic de Genève, sort beaucoup, est beau garçon, collectionne les conquêtes et, surtout, il est insoupçonnable !

– Vous en avez parlé aux Suisses ?

Le *Special Advisor* leva les yeux au ciel.

– Vous n'y pensez pas ! Déjà, lorsque nous avons enquêté sur Yeslam Bin Laden, le demi-frère d'Oussama, ils nous ont mis des bâtons dans les roues. Un Suisse, c'est sacré. En plus, nous n'avons rien de *judiciaire* à leur présenter. Osman Taybeh a simplement déclaré que cet homme lui avait remis une mallette contenant l'argent nécessaire à l'achat des roquettes dans le hall du *Hilton*. Il n'est même pas allé chez lui.

– Son témoignage serait quand même précieux, objecta Malko. Même auprès des Suisses...

Frank Capistrano secoua la tête et fit tomber la cendre de son cigare.

– *Yeah !* Seulement, un témoignage écrit, cela ne vaut pas grand-chose. Et on ne peut pas le faire témoigner en chair et en os.

– Pourquoi ?

– D'abord parce qu'il est déjà à Guantanamo. Ensuite, parce qu'il prétendrait qu'il a été torturé et cela ferait très mauvais effet auprès des Suisses.

Malko se sentit glacé. C'est lui qui avait livré cet homme aux agents de la CIA !

– Il a été vraiment torturé ?

Frank Capistrano s'ébroua, mal à l'aise.

– Il a été interrogé « sévèrement », reconnut-il, mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Bref, la dernière chose à faire, c'est de s'adresser aux Suisses. La station de Berne est hors course aussi, parce qu'ils sont peu nombreux et qu'on envoie là-bas les plus nuls. Ensuite, les Suisses les connaissent et les surveillent. S'ils s'attaquent à un citoyen suisse, ils vont se faire expulser. Enfin, nous n'avons *rien* sur Gibran Faisal. Il faut aller voir.

Genève, c'était quand même mieux que le Venezuela. Mais plus froid...

– Je pars quand ? interrogea Mako, résigné.

Frank Capistrano eut un sourire sans joie.

– Le plus tôt possible. Parce que les Irakiens savent bien que leur copain a pu parler. Ils vont peut-être prendre leurs précautions.

– Liquider ce Gibran Faisal ?

– Je n'en sais rien. Il faut y aller sur la pointe des pieds. Il n'y a pas eu de transfert bancaire d'argent puisque ces billets viennent à l'origine de Turquie. Il faudrait savoir si ce type possède un coffre, où, dans quelle banque... S'y attaquer, éventuellement. Trouver des preuves contre lui, pour le faire chanter et qu'il se mette à table. Toute l'Agence est derrière vous et moi aussi. Ce milliard de dollars est le sang qui irrigue les groupes armés sunnites. Si on parvient à assécher la source, on peut peut-être en venir à bout... Donc, c'est une priorité absolue.

– Que savez-vous de cet homme ?

Frank Capistrano soupira. Un vieux pachyderme épuisé...

– À part son adresse, sa description physique et deux ou trois trucs, *rien*. Il semble avoir une vie mondaine et sentimentale intense. Il est tout le temps dans les journaux.

– C'est peu, remarqua Malko. Ce ne serait pas plus simple de le traiter comme Osman Taybeh ?

L'Américain le regarda, de l'horreur dans les yeux.

– Le kidnapper ? Vous voulez qu'on soit mis au banc de l'humanité ? C'est un *Suisse*. Une espèce protégée.

– Je plaisantais, corrigea Malko. Mais je ne peux pas aller sonner chez lui et me présenter.

– J'ai un dossier sur lui, avoua enfin le *Special Advisor*. Établi par une *stringer* de l'Agence, une Genevoise très branchée mondantités, Gisela Furstenberg. Nous l'utilisons pour établir des « profils » de diplomates en poste aux Nations-Unies. Elle connaît tout le monde à Genève. Voilà.

Malko lut. Il y en avait quatre pages, assez précises. Gibran Faisal était un play-boy en vue et, en même temps, un financier connu sur la place de Genève. Célibataire, il habitait place du Bourg-de-Four, dans la vieille ville, un appartement luxueux, sortait beaucoup et collectionnait les maîtresses. Plusieurs photos étaient jointes au document. Un homme jeune, élégant, brun, mince, tout à fait le genre qui plaît aux femmes. Une ligne avait été soulignée de rouge : l'identité de sa maîtresse actuelle, vendeuse dans la bijouterie Chopard, rue du Rhône ; Adeline Montjoie.

Pas de photo.

Malko referma le dossier et reconnut :

– Je peux commencer à travailler avec ça. Mais cela risque d'être difficile et long.

– Tant pis ! trancha Frank Capistrano, c'est la première piste que nous avons depuis la disparition de ce trésor de guerre... Évidemment, il y aurait une méthode pour accélérer vos contacts...

– Laquelle ?

– Utiliser votre fiancée, la comtesse Alexandra. Gibran Faisal est un grand amateur de femmes. Cela romprait la glace. Dans ce cas, l'Agence se montrera très généreuse avec elle. Bien sûr, il ne s'agit *que* d'établir le contact.

– Merci, fit sèchement Malko. Aussi loin que je remonte, il n'y a pas de maquereaux dans ma famille ! Alexandra a déjà failli être tuée à cause de mes activités¹, je ne la mêlerai jamais, volontairement, à une

de mes enquêtes.

Frank Capistrano baissa la tête.

– Contactez l’auteur de cette note, conseilla-t-il, elle n’a peut-être pas mis tout ce qu’elle savait.

– Que fait-elle ?

– Oh, c’est une mondaine, active dans le *charity business* ; elle a de l’argent et fait un peu d’immobilier, mais connaît tout le monde à Genève. Son téléphone est dans le dossier.

– Vous êtes sûr qu’il est impossible de demander aux Suisses quoi que ce soit ?

– Ce serait contre-productif, assura sobrement le *Special Advisor*.

– Et aucun autre Service moyen-oriental ou européen ne possède d’informations sur ce Gibran Faisal ?

– Non. Il a quitté la Syrie il y a dix-sept ans, dispose d’une fortune considérable et sa famille jouit encore de beaucoup de privilèges à Damas. Seulement, les Services syriens ne nous diront rien sur lui. En plus, nous n’avons pas retrouvé trace de voyages au Moyen-Orient de sa part, au cours des deux dernières années.

– Pourtant, ces billets viennent de là-bas, observa Malko. Vous êtes sûr des aveux d’Osman Taybeh ?

– Je crois que oui, affirma pudiquement Frank Capistrano. Il a été un peu malmené... et il n’aurait pas menti avec cette précision.

– Donc, conclut Malko, cet argent aurait déjà été transféré d’Irak. Il a pu avoir dormi dans un coffre.

– Tout est imaginable, dut reconnaître l’Américain. Dès que vous en saurez plus, la TD2 est à votre disposition : ils savent ouvrir les coffres, mais encore faut-il savoir où ils sont.

Malko eut un sourire ironique.

– Plutôt que moi, étant donné le profil de ce « client », vous auriez dû envoyer une femme capable de le séduire...

– Nous n’avons personne possédant le bon profil, répliqua Frank Capistrano. Ce n’est pas un travail d’amateur. Ce Gibran Faisal est lié à une organisation terroriste ramifiée et très dangereuse. Il est sûrement

protégé, d'une façon ou d'une autre. Pensez-y. Les Irakiens doivent se douter que Taybeh a pu parler, donc, ils vont l'avertir...

– Autrement dit, conclut Malko, vous me demandez de casser un diamant avec mes ongles...

– Quand même pas...

– À propos, vous en savez plus sur l'homme qui venait récupérer Taybeh à l'hôpital, Ibrahim Haddad ?

– Non, mais nous y travaillons. Avec la station de Chypre, où le vol pour Chisinau a été charté.

– Il m'a vu, remarqua Malko. J'espère qu'il ne se trouve pas en Suisse.

Frank Capistrano regarda sa grosse Breitling. Les autres écoutaient sans intervenir.

– *Gentlemen*, dit-il, il n'y a plus qu'à travailler et à prier. La station de Berne est prévenue, mais n'interviendra pas. Nous avons un *case officer* à Genève qui s'occupe des Nations-Unies, mais il est connu des Suisses. Donc, il vaut mieux arriver là-bas comme touriste. Vous avez un contact avec Berne si vous avez besoin d'une intervention « technique ».

– Nous n'en sommes pas encore là ! soupira Malko.

Le milliard de dollars de Saddam Hussein pouvait encore dormir tranquille.



Un vent violent soufflait sur le lac Lemman, gris et agité. Peu de monde dans les rues de Genève. De sa suite du *Noga Hilton*, Malko contemplait les montagnes enneigées encerclant la ville. Il était arrivé la veille. Seul. Alexandra détestait Genève et il ne voulait pas l'exposer. Il regarda le numéro en tête de liste : 079 327 3121. Celui de la *stringer* de la CIA, Gisela Furstenberg. Le premier angle d'attaque.

Une voix de femme chantante répondit à la seconde sonnerie.

– Je vous appelle de la part de Mortimer, annonça Malko. Je suis de passage à Genève et vous pourriez sûrement m'aider.

Gisela Furstenberg se montra tout de suite coopérative, presque exubérante.

– Où êtes-vous descendu ? demanda-t-elle.

Il le lui dit et elle remarqua aussitôt :

– Ce n'est pas loin de mon agence, j'y suis ce matin. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble ? Il y a un bon chinois au *Hilton*.

– Je sais, le *Tsé-Yang*. Rendez-vous à une heure, proposa Malko. Demandez ma table au maître d'hôtel.

Il descendit, prit un taxi et se fit conduire place du Bourg-de-Four. L'immeuble où demeurait le Syrien se trouvait juste en face du café *La Clémence*, à côté du palais de justice. Bien qu'ancien, il avait été ravalé et brillait comme un sou neuf. Malko alla regarder l'entrée : un interphone, pas de noms, uniquement des initiales. G.F. : ce devait être celui qu'il cherchait. Bien entendu, pas de concierge et aucune autre entrée. Il redescendit à pied par la rue Lafontaine et regagna le *Hilton* à pied, en dépit du vent glacial.

Comme toujours, Genève semblait morte. Les bijouteries alternaient avec les horlogers et quelques boutiques de fringues. En quatre cents ans, les Suisses avaient inventé le coucou, puis s'étaient arrêtés là... L'ambiance s'en ressentait. On avait l'impression de camper dans le hall de sa banque. Il faut dire qu'à Genève, à part quelques autochtones qui ne se mélangeaient pas facilement à ceux qui les faisaient vivre, il n'y avait guère que des « évadés » fiscaux de différents pays d'Europe, une sorte de tour de Babel défiscalisée. Les gens se connaissaient peu, se contentant de fréquenter les innombrables soirées *charity* où ils pouvaient enfin faire étalage de leur fortune en se goinfrant à la santé des pauvres des cinq continents.

Il était frigorifié lorsqu'il atteignit le *Hilton* et avait un peu de retard. A peine entré dans le *Tsé-Yang*, il remarqua une superbe blonde aux yeux bleus, bijoutée, distinguée, de longs ongles rouges, maquillée, un peu sexy, mais pas trop. Le maître d'hôtel lui glissa à l'oreille.

– Votre invitée vous attend, *Herr Linge*.

Malko gagna la table et s'inclina sur la main de Gisela Furstenberg. Sa veste Chanel était ouverte, découvrant une poitrine magnifique sous un chemisier de soie marron. Gisela Furstenberg avait dû être très belle et il en restait encore quelque chose. Son regard bleu le détailla et il crut y lire un peu de gourmandise. Sûrement une dévoreuse d'hommes. Elle leva son verre de Defender « 5 ans d'âge » avec un sourire ravageur.

– Bienvenue à Genève ! Vous connaissiez ?

– Un peu.

– C'est une ville très agréable si on en connaît les codes, expliqua Gisela Furstenberg. Les gens ne se livrent pas facilement.

Malko s'offrit une vodka pour lui tenir compagnie et ils commandèrent un canard laqué arrosé de Taittinger Comtes de Champagne. C'était plus gai que le thé, mais les Chinois, qui avaient inventé beaucoup de choses, avaient oublié le champagne

Après un badinage un peu superficiel, Gisela Furstenberg posa la question de confiance :

– Que puis-je faire pour vous ?

– J'ai lu avec beaucoup d'attention votre note sur Gibran Faisal, dit Malko. Vous le connaissez bien ?

Elle eut un roucoulement teinté de mélancolie et un petit rire.

– C'est un très bel homme mais je ne suis plus assez jeune pour l'intéresser... Il aime les femmes de trente ans ou même plus jeunes, et elles l'aiment aussi...

Malko s'empressa de prendre sa main et de la baiser.

– Vous êtes ravissante ! affirma-t-il, et très désirable.

Espérant ne pas avoir à le prouver. La belle Gisela Furstenberg avait déjà gratté sa date de péremption et il n'était pas à Genève pour lui faire la cour. D'ailleurs, elle enchaîna aussitôt :

– Sa maîtresse attitrée est une jolie brune, vendeuse au magasin Chopard de la rue du Rhône. Une Libanaise.

Malko tiqua.

– Elle n'a pas un nom libanais, dans votre note.

Gisela Furstenberg avala un peu de peau de canard et sourit.

– Exact. Mais elle a déjà eu un mariage, ici, à Genève, avec un vieux gérant de fortune dont elle a ensoleillé la vieillesse. Il ne lui a rien laissé, sauf son nom. (Elle baissa la voix.) Avant de se mettre avec Gibran Faisal, disons qu'elle a un peu vécu de ses charmes. Beaucoup des clients de Chopard viennent du Moyen-Orient et c'est souvent elle qui livre les grosses commandes. Elle en profite pour se faire des amis... C'est une très jolie femme, très sexy.

Mâchonnant son canard, Malko se dit qu'il venait de répondre à une interrogation : la maîtresse de Gibran Faisal pouvait très bien servir de courrier pour transporter de l'argent.

– Cette jeune femme est très proche de lui ?

Gisela Furstenberg eut une moue amusée.

– Il la trompe beaucoup. Mais il semble y avoir des liens solides entre eux. Et puis, on murmure qu'il a des goûts sexuels difficiles à satisfaire.

– Lesquels ?

– Ce ne sont que des on-dit, se rétracta-t-elle. À propos, pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

Une vraie professionnelle n'aurait jamais posé cette question.

– Il est au centre de certains transferts d'argent, expliqua Malko.

Gisela Furstenberg trempa les lèvres dans son champagne et reprit :

– Il a une compagnie financière prospère ici, comme tout le monde, mais je n'ai jamais rien entendu de fâcheux à son sujet. Il investit, joue en bourse, finance des manifestations de charité. Et sort beaucoup.

– Il a des amis ?

– Peu. Il vit seul dans un immense appartement et sort beaucoup. Il a dû coucher avec la moitié de Genève.

Il y avait un peu d'amertume dans sa voix et Malko se dit qu'elle faisait partie de la seconde moitié...

– Il a un bureau ?

– Oui, bien sûr, dans le bulding voisin du sien. Je vous donnerai l'adresse. Mais si vous ne le connaissez pas, on ne vous parlera pas. Ici, à Genève, on cultive le secret.

Ils terminèrent leur canard en silence. Visiblement, la belle Gisela n'en savait guère plus. Soudain, elle s'exclama :

– Mais, je suis bête ! Si vous voulez le rencontrer, c'est facile.

Malko sentit son poulx s'emballer.

– Comment ?

Gisela le doucha d'un coup.

– Évidemment, nous serons trois cents, reprit-elle. C'est une *charity* au profit de l'IRMM, une association luttant contre une maladie de la moelle épinière. Dans les salons du *Président*, ce soir. Je peux me procurer deux places à 500 francs chacune. J'ai vu qu'il était sur la liste des invités.

La charité était hors de prix : mille francs suisses, cela faisait quand

même sept cents dollars...

– Bonne idée ! approuva Malko.

Gisela Furstenberg parut ravie.

– J'espère que vous avez un smoking ! Nous sommes un peu formalistes sur les bords du lac...

– J'en ai un, assura-t-il.

Il avait horreur de ce genre de soirée, mais il fallait bien commencer son enquête.



Un gorille, un micro enfoncé dans les poils de son oreille, boudiné dans un complet bleu et le visage renfrogné, poussa la porte de la bijouterie Chopard et s'effaça pour laisser entrer Malko. Il n'y avait que deux vendeuses dans la boutique : une Chinoise menue et une très grande brune aux cheveux courts, au nez retroussé, en sage robe bleue à mi-mollet, peu maquillée, juchée sur des escarpins, mais avec une lueur dans le regard qui démentait son apparence sage. C'est elle qui fonça sur lui.

– Je voudrais faire un cadeau ! annonça Malko.

– Nous avons tout ce qu'il vous faut ! assura la vendeuse.

Pendant une demi-heure, avec une patience inlassable, elle sortit bagues, bracelets, pendentifs, broches, montres, perles de Tahiti. Malko l'observait et, plusieurs fois, croisa son regard. Qui s'attardait toujours un peu plus que le sens commercial ne le réclamait. C'était un barracuda, mais un barracuda qui ne détestait pas les hommes. Elle aussi était bijoutée, mais modestement. Par contre, elle avait une allure certaine.

– Je vais réfléchir, conclut Malko. Je reviendrai.

– Avez-vous une adresse à Genève ? demanda-t-elle, je peux me déplacer, si besoin est.

– Le *Noga Hilton*, suite 414.

Elle lui adressa aussitôt un regard complice.

– Ce sont de très belles suites, avec vue sur le lac. Alors, j'espère, à bientôt...

Comme elle habitait Genève, elle n'avait pu aller dans ces suites du

Noga Hilton qu'invitée par un client. Les informations de Gisela se recoupaient.

Il n'avait plus qu'à attendre le soir pour faire connaissance avec l'homme qu'il traquait pour le compte de la CIA. Le gardien du trésor de Saddam Hussein. La vie de Gibran Faisal semblait lisse comme un miroir et pourtant, un homme avait livré son nom à la CIA, dans une affaire où il y avait déjà pas mal de morts... En se hâtant sous la pluie fine, Malko se demanda si les « sponsors » de l'équipe de Moldavie n'avaient pas déjà mis en place des contre-mesures sur lesquelles il allait buter.

1. Voir SAS n° 161, *Le Programme 111*.

2. Technical Division.

CHAPITRE XI

Toutes les mines de diamants, d'émeraudes, de rubis et de saphirs semblaient s'être déversées dans la salle à manger de l'hôtel *Président*. Parées comme des arbres de Noël, la plupart des femmes, en robes du soir pailletées, tentaient de faire oublier leurs rides par ce scintillement, décuplé par les grands lustres de cristal. Par tables de huit, les heureux invités – smoking et robes du soir – pour la plupart d'illustres mais riches inconnus, se gonflaient d'importance, car, le temps d'une soirée, ils existaient.

Gisela Furstenberg se pencha à l'oreille de Malko, lui permettant du même coup d'apercevoir un sein qui se tenait encore très bien. Drapée dans une longue robe noire fendue très haut, le cou orné d'un superbe collier de perles de Tahiti, elle était plutôt discrète.

– La table n° 9, souffla-t-elle. Il est de profil. Et la brune, à sa gauche, c'est la Libanaise.

L'air hautain, le visage fin, la chevelure abondante, le nez droit sous des sourcils très marqués, Gibran Faisal était l'incarnation vivante du play-boy mondain. Malko reconnut immédiatement sa compagne : la vendeuse de Chopard. Déjà, une nuée de garçons commençaient à servir à toute vitesse les trois cents invités. Après, il y avait la tombola et la danse, facultative. Malko observait le Syrien. Il ne parlait pas à ses voisins, une main sur la cuisse de sa maîtresse. Celle-ci portait une robe quasi indécente, destinée à mettre en valeur un décolleté prodigieux. Le dîner passa très vite. Passe-partout, ni bon ni mauvais. Malko se creusait la tête pour savoir comment entrer en contact avec sa « cible ». Au café, il n'avait pas encore trouvé la solution. Le tirage de la tombola effectué, l'orchestre prit possession de la salle. Malko vit Gibran Faisal se lever, imité par sa compagne. On aurait dit un Italien ou un Espagnol, avec ses traits fins et aigus.

– Venez, dit-il aussitôt à Gisela Furstenberg.

Celle-ci semblait ravie. À peine sur la piste, elle s'appuya à Malko, sans gêne, écrasant sa belle poitrine contre l'alpaga de son smoking. Quand il posa la main dans son dos, il découvrit des baleines sous la robe. Gisela Furstenberg avait mis une guêpière ! D'ailleurs, en baissant les yeux, il repéra les dentelles noires du soutien-gorge qui offrait ses seins comme sur un plateau. Gisela Furstenberg ne portait

pas cet accessoire érotique pour son plaisir à elle... Juste au cas où il se montrerait pressant. Leurs regards se croisèrent et, comme si elle avait lu dans ses pensées, elle se serra un peu plus contre lui.

– Rapprochons nous d’eux, suggéra Malko.

Ce fut facile : les couples dansaient pratiquement sur place. Très vite, ils se retrouvèrent près de Gibran et Adeline. La Libanaise avait noué ses bras autour du cou de son amant et dansait le corps serré contre le sien. Une attitude de femme amoureuse. Pourtant, lorsque son regard croisa celui de Malko qui s’attardait sur sa somptueuse chute de reins, une lueur fugace d’intérêt y passa, accompagnant un sourire qui n’était pas que de convenance. Gibran Faisal dansait très droit, comme engoncé, son regard fatigué parcourant la foule des invités avec un ennui manifeste.

Gisela eut un sourire égrillard et souffla à Malko :

– On dirait qu’il porte sa combinaison de latex ! Vous avez vu comme il est raide...

– De latex ?

Les lèvres de sa cavalière se collèrent à son oreille.

– Je vous l’ai dit : Gibran a des goûts sexuels bizarres. J’ai une copine qui est sortie avec lui. Il aime bien certains jeux où, revêtu d’une combinaison de latex, il se fait humilier par sa partenaire.. Ma copine trouvait cela trop compliqué.

– Et vous croyez que... ?

– La Libanaise est plus souple, lâcha-t-elle d’un ton caustique. Elle en a vu d’autres.

La musique s’arrêta. Les couples se séparèrent. Tandis que le Syrien regagnait sa table, Adeline s’arrêta près d’eux pour embrasser Gisela Furstenberg qui, aussitôt, lui présenta Malko.

– Le prince Malko von Linge, un ami autrichien de passage à Genève..

Adeline Montjoie planta son regard dans celui de Malko avec un sourire qui était déjà une fellation.

– Mais je connais ton ami, Gisela, il est venu aujourd’hui à la boutique. Tu vas peut-être avoir une bonne surprise !

La salope !

Malko suivit des yeux son balancement nonchalant et sensuel.

Ce n'était pas une forteresse imprenable. Et peut-être un excellent vecteur pour en apprendre plus sur Gibran Faisal.



Ibrahim Haddad se sentait mal à l'aise. Comme il était seul, on l'avait collé à une table de célibataires et de femmes qui ne pouvaient plus éveiller le désir, même chez un condamné à une longue peine... Boudiné dans son smoking de location, il bénissait la décision de Mahmoud Nabiya de l'avoir envoyé à Genève surveiller l'environnement de Gibran Faisal. Ce dernier n'était sûrement pas au courant de ce qui s'était passé en Moldavie, son rôle se bornant à la remise d'argent aux courriers. Arrivé deux jours plus tôt, Ibrahim Haddad s'était installé dans un petit hôtel de la place Longemalle, le *Touring Balance*, de l'autre côté du pont du Mont-Blanc, pas très loin de l'appartement de Gibran Faisal. Dès son arrivée à Genève, il avait appelé le secrétariat de celui-ci, utilisant le numéro et le mot de code donnés à Chypre par Mahmoud Nabiya. Le lendemain, le secrétaire du Syrien l'avait rappelé à son hôtel pour lui faire savoir que M. Gibran Faisal serait à la soirée de l'IRMM au *Président*, le lendemain.

Façon discrète de prendre contact, au milieu de trois cents personnes.

À peine installé, alors qu'il balayait machinalement la salle des yeux, il avait eu le choc de sa vie !

L'homme qui avait enlevé Osman Taybeh, sous son nez, en Moldavie, venait d'arriver au bras d'une superbe blonde.

Heureusement, il était installé très loin de sa table et risquait peu de le repérer au milieu des trois cents invités... Par contre, sa présence, justement à Genève et à cette soirée, signifiait une chose : Osman Taybeh avait parlé, révélant l'existence de Gibran Faisal et son rôle financier dans les circuits d'approvisionnement en armes. Et, désormais, il était sous l'œil de la CIA. Ibrahim Haddad ignorait les rapports qu'entretenait l'Agence américaine avec les Services suisses, mais la présence de celui qu'il considérait, presque à coup sûr, comme un agent des Américains était extrêmement inquiétante.

Gibran Faisal était peut-être déjà sur écoute !

Ne quittant pas des yeux l'homme de Moldavie, il décida de ne pas le lâcher d'une semelle, pour en apprendre le plus possible sur lui. Et d'abord, où il habitait. Sa voiture de location était garée sur le quai du

Mont-Blanc, il pourrait donc le suivre.



La bouteille de Taittinger était vide, tristement retournée dans son seau à glace. Facturée en sus du dîner à un tarif digne du Tiers Monde. Malko étouffa un bâillement. La soirée s'éternisait mais il ne voulait pas partir avant Gibran Faisal.

Gisela Furstenberg avait fait honneur au champagne et ses beaux yeux bleus avaient une expression presque mélancolique. Malko se dit qu'habillée, elle était encore très présentable. Elle avait dansé jusqu'à la dernière danse et, de toute évidence, n'avait pas envie de rentrer

Tout le monde s'en allait, sa bonne action accomplie. À regret, Gisela Furstenberg se leva. Juste comme Gibran Faisal et la Libanaise passaient devant eux. Au passage, Adeline décocha un sourire insistant à Malko, derrière le dos de son amant. Le contact s'étoffait.

– Si on allait boire un verre au bar du *Hilton* ? suggéra Gisela. Je n'ai pas sommeil.

– Pourquoi pas ? accepta Malko.



Ibrahim Haddad attendit que l'homme blond rencontré en Moldavie ait franchi la porte de l'hôtel pour se rapprocher rapidement de la cohue du vestiaire. Il se faufila jusqu'à Gibran Faisal au moment où se dernier aidait Adeline Montjoie à enfiler son vison. Les regards des deux hommes se croisèrent. Le Syrien avait déjà rencontré Ibrahim Haddad à l'occasion de plusieurs remises de fonds. Il lui lança d'une voix neutre :

– Quelle bonne surprise. Vous êtes à Genève depuis longtemps ?

Adeline Montjoie s'éloignait déjà vers la sortie. Ibrahim Haddad en profita pour glisser un papier plié dans la main du Syrien, précisant à voix basse :

– Appelez-moi demain à ce numéro, entre onze heures et midi. Pas de chez vous. C'est une cabine publique.

Gibran Faisal empocha le papier sans un mot et s'éloigna avec un petit signe de tête. Il n'était pas idiot : la présence inopinée d'Ibrahim

Haddad signifiait qu'il y avait un problème.

Lorsqu'il rejoignit Adeline Montjoie, elle glissa son bras sous le sien et demanda tendrement :

– On rentre ?

– Si tu veux, accepta le Syrien, sans enthousiasme.

Perturbé par la présence à Genève d'Ibrahim Haddad.



Le bar du *Noga Hilton* était vide, sinistre. Devant la déception évidente de Gisela, Malko proposa aussitôt :

– Allons prendre un verre dans ma suite.

Dès qu'ils y furent, Gisela Furstenberg se dirigea vers la grande baie vitrée dominant le lac Leman. Malko, après avoir commandé une bouteille de champagne au *room service*, vint se placer derrière elle.

– C'est beau ! soupira-t-elle, tournant à demi la tête vers lui.

En même temps, elle recula imperceptiblement et sa croupe effleura Malko. Geste éloquent mais qui pouvait passer pour involontaire. Comme il ne se déroba pas, elle s'appuya un peu plus et tourna carrément la tête, levant le visage vers Malko. Celui-ci pouvait apercevoir ses seins offerts sur le balconnet de la guêpière et cela réveilla sa libido. Leurs bouches se joignirent naturellement et, aussitôt, Gisela lui donna un baiser profond, sensuel, presque passionné. Il effleura d'une main les globes des seins, glissant jusqu'aux longues pointes émergeant du soutien-gorge, qui durcirent sous ses doigts. Gisela se retourna alors complètement et se colla à lui de tout son corps.

On frappa à la porte et ils durent se séparer. Dès que le garçon eut ouvert la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, millésimée 1996, elle reprit son baiser là où elle l'avait laissé, appuyée à la table hexagonale. Elle embrassait fougueusement, de toute son âme. Malko glissa la main dans la fente de la robe longue, remonta et sentit le serpent d'une jarretelle.

Elle portait bien une guêpière.

Il n'eut pas le temps d'atteindre le ventre. Gisela, fébrilement, était en train de le défaire. À peine y eut-elle réussi qu'elle se laissa tomber à genoux sur la moquette bordeaux et se lança dans une fellation échevelée. Comme une collégienne désireuse de prouver qu'elle est

une femme. Tout en enfonçant Malko dans sa bouche, elle le débarrassa de son pantalon de smoking et de son slip, mettant ensuite ses doigts partout. Malko se fit la réflexion que cette élégante blonde en robe du soir, agenouillée comme une vestale, offrant sa bouche avec cette espèce de furie, comme pour faire oublier le manque de fraîcheur de son corps, était fort excitante.

Il commença à se cabrer dans sa bouche. Brusquement, elle se releva et s'appuya dos à la table.

– Comme ça ! souffla-t-elle.

Tandis que Malko se plaçait en face d'elle, elle remonta sur ses hanches sa longue robe du soir, afin de pouvoir ouvrir les cuisses. Il aperçut l'amorce d'une toison blonde : elle n'avait que sa guêpière. D'elle-même, elle décolla les pieds du sol, au moment où Malko s'enfonçait en elle. Son membre au fond de son ventre, elle se laissa aller en arrière sur la table, bousculant la bouteille de Taittinger, puis noua les bras sur la nuque de Malko.

Leurs corps se reflétaient dans le grand miroir derrière eux, ce qui semblait ajouter au plaisir de Gisela. Son bassin ondulait, ses cuisses s'ouvraient encore plus et, comme les coups de Malko s'accéléraient, elle se mit à gémir sans arrêt. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa nuque, dans son dos, jusqu'à ce qu'elle pousse un cri rauque quand il se vida en elle. Ensuite, lentement, ses jambes retombèrent, ses pieds reprirent contact avec le sol et elle eut un rire léger, complice.

– Mon Dieu, comme c'était bon, dit-elle avec simplicité. Toutes les soirées devraient se terminer ainsi... Maintenant, on peut boire notre champagne.

Malko fit sauter le bouchon de la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne. Les bulles semblaient légères comme leur petit coup de cœur. Gisela Furstenberg leva sa flûte, la choqua à celle de Malko et l'embrassa chastement sur la bouche.

– Es-tu content de ta soirée ?

– Très, affirma galamment Malko, et surtout de la seconde partie.

– J'espère pouvoir encore t'être utile, répondit-elle.

Elle avait adopté un tutoiement de bon aloi. Comme entre gens du même rang qui partagent une certaine intimité.



Gibran Faisal, au lieu de rentrer directement, était parti se promener au volant de son coupé Bentley sur la route de Lausanne, sans explication. Après être revenu sur ses pas, il remontait vers la place du Bourg-de-Four.

Les gens à qui il rendait service lui avaient fait gagner beaucoup d'argent. Grâce à son réseau financier, il leur avait permis de blanchir des centaines de millions de dollars avec une commission pour lui qui atteignait souvent 30%. L'apparition d'Ibrahim Haddad signifiait que cette belle mécanique avait eu un raté ! Il s'en moquait vis-à-vis des Suisses : son statut de citoyen helvète le protégeait, mais néanmoins, il allait devoir être très prudent.

Il stoppa devant son garage et actionna son bip, sous l'œil rond des deux caméras infrarouges. La porte se referma immédiatement derrière lui. Le même parking desservait son appartement et son bureau, mais il n'y avait pas de correspondance entre eux, bien que les deux immeubles soient contigus.

Il gara sa Bentley à la place habituelle et, aussitôt, Adeline entrouvrit la portière pour sortir du véhicule. Gibran Faisal l'arrêta.

– Je crois que je vais monter seul, dit-il d'une voix égale.

L'Austin grise de la jeune femme était garée juste à côté. Lorsqu'ils passaient la soirée ou la nuit ensemble, elle venait toujours dans sa voiture. Adeline Montjoie posa la main sur la cuisse de son amant, surprise.

– Tu n'as pas envie de jouer un peu ?

Sournoisement, ses longs doigts avaient commencer à le masser en remontant. Le Syrien l'écarta sèchement.

– Non, pas ce soir.

– Moi, j'ai très envie. J'y ai pensé toute la soirée.

– Une autre fois.

Elle se pencha et l'embrassa dans le cou, la main posée sur son sexe.

– Je t'aime, tu sais, murmura-t-elle.

Par moments, Gibran Faisal se disait que c'était peut-être vrai.

Adeline Montjoie, qui s'appelait encore à l'époque Aicha Kanawat, n'avait pas eu une vie facile. Née dans un village du Sud Liban, elle

était montée à Beyrouth pour réussir et y était arrivée, à la sueur de ses cuisses.

Ensuite, alternant petits jobs et le métier de call-girl, elle s'était élevée dans l'échelle sociale jusqu' à ce travail de vendeuse de haute joaillerie. Tous les soirs, dans des dîners chics, elle sortait couverte de bijoux hors de prix qu'elle devait ensuite remettre au coffre.

Une vie de Cendrillon.

Quand elle avait rencontré Gibran Faisal, elle avait d'abord été séduite par son allure et le luxe qui l'entourait. Et aussi, par sa façon sauvage de lui faire l'amour. Il la prenait parfois avec une violence inouïe et elle aimait cela. Jusque-là, elle ne s'était jamais vraiment attachée à un homme : ils lui servaient à survivre et à grimper dans l'échelle sociale. Comme elle aimait la baise, elle s'en accommodait.

C'était la première fois qu'elle était avec un homme aussi riche, mais, radin, il ne lui offrait presque rien. Comme pour la mettre à l'épreuve. Tout avait basculé le jour où elle avait déclenché par mégarde un tiroir dissimulé dans la tête de lit. Découvrant du même coup le secret de son amant. Peu à peu, elle s'était mise dans la peau d'une dominatrice, ce qu'il cherchait. De se trouver dans cette position d'apparente supériorité avait modifié les sentiments de la jeune femme. D'autant qu'elle avait réalisé que le Syrien ne pouvait plus se passer d'elle. Ni elle de lui. C'était devenu une relation fusionnelle, perverse et violente.

Parfois, Gibran la trompait. Avec une vendeuse ou une mondaine qu'il traitait comme une chienne. Et Adeline souffrait... Peu à peu, elle était devenue la proie d'une hantise : que cet homme riche, jeune et beau la quitte.

Il s'était rendu compte de cela et en abusait, exigeant d'elle une soumission extérieure sans borne. C'est sur sa demande qu'elle partait parfois au Moyen-Orient chercher des attachés-cases qui ne pouvaient contenir que de l'argent. Gibran lui avait expliqué que les risques pour elle étaient nuls. Elle pouvait toujours prétendre être allée livrer un bijou payé en cash, ce qui était courant dans les pays du Golfe.

Adeline Montjoie se moquait des risques, ce qu'elle voulait c'était s'attacher Gibran corps et âme. Elle n'avait jamais ouvert un de ces attachés-cases, jamais posé aucune question.

Toujours assis à côté d'elle, le Syrien lança tout à trac :

– Il va falloir cesser de nous voir pendant quelque temps...

Adeline Montjoie eut l'impression de recevoir un coup de poignard.

– Pourquoi ? Tu as une autre femme ?

– Je ne peux pas t'expliquer, fit-il, mais ce n'est pas à cause d'une autre femme. Je te le jure.

Elle n'en croyait pas un mot. Folle de rage, elle ouvrit violemment la portière.

– Où vas-tu ? demanda Gibran Faisal.

– Je te quitte, salaud ! cracha Adeline, avant de claquer la portière.

Elle avait conservé son appartement, dans le quartier des Eaux-Vives, rue du 31-Décembre, et ils ne se rejoignaient que pour des soirées mondaines ou sexuelles.

Gibran Faisal réprima une violente envie de lui dire la vérité : qu'il devait prendre certaines précautions tant qu'il ne connaîtrait pas l'étendue exacte des dégâts, mais l'orgueil le retint. Autant il lui était soumis sexuellement, autant, dans la vie courante, c'est elle qui devait lui être soumise. Il sortit de la Bentley tandis qu'elle manœuvrait furieusement sa petite Austin et se lançait dans la rampe de sortie.



Malko attendit onze heures pour pousser la porte de la bijouterie Chopard. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Adeline Montjoie était là et il nota qu'elle avait les yeux rougis et les traits tirés. Comme si elle avait passé une mauvaise nuit. Pourtant, en le voyant, elle arbora une expression extrêmement chaleureuse.

– Vous avez fait votre choix, depuis hier ? demanda-t-elle

Malko sourit et la regarda bien en face.

– Bien sûr, vous !

La jeune femme eut un rire léger et baissa les yeux.

– Vous étiez avec une femme ravissante, hier soir, remarqua-t-elle, Gisela Furstenberg a toujours eu beaucoup de succès.

Malko chercha un biais pour progresser dans son enquête.

– J'aimerais discuter bijoux avec vous, proposa-t-il. Vous avez une

pause-déjeuner ?

Vexée, Adeline Montjoie rétorqua aussitôt :

– Je fais ce que je veux..

– Alors, allons déjeuner au *Senso*, ce n'est pas loin.

– J'adore ! fit Adeline. Une heure et demie, ça vous va ?
Directement là-bas.

Heureusement qu'il s'était renseigné auprès du concierge du *Noga Hilton*.

Il partit flâner, le temps étant meilleur. Avec une seule idée en tête : retrouver la piste de Talal El-Hani, l'homme parti de Bagdad trois ans plus tôt avec un milliard de dollars et que nul n'avait jamais revu. Tous ceux qui avaient été mêlés à cette opération étaient morts, mais, depuis la Moldavie, il avait enfin une piste pour retrouver le trésor de Saddam Hussein.



Gibran Faisal traversa à pied la place du Bourg-de-Four et poussa la porte du café *La Clémence*. Il était onze heures et quart et Adeline Montjoie n'avait pas téléphoné comme elle le faisait tous les matins. Il composa le numéro donné la veille au soir par Ibrahim Haddad et on décrocha à la première sonnerie.

– Gibran ?

– *Aiwa*¹.

– Vous pouvez me retrouver au bar de l'hôtel *Richmond* ?

– Oui.

– Faites attention de ne pas être suivi.

Il raccrocha, sortit et s'engagea rue La Fontaine. L'hôtel *Richmond*, de l'autre côté du pont du Mont-Blanc, était à moins d'un kilomètre. Tout en franchissant le pont, il se demanda si Ibrahim Haddad paniquait ou si la situation était vraiment si grave. Ce dernier attendait devant un café, le visage sombre, dans le bar désert. Gibran se glissa en face de lui.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Pourquoi êtes-vous à Genève ?

– Nous avons très probablement la CIA sur le dos, annonça à mi-

voix Ibrahim Haddad.

Rapidement, il relata l'épisode de Chisinau, l'enlèvement d'Osman Taybeh, l'implication très probable de la Centrale américaine de renseignements, concluant :

– Les Américains donneraient n'importe quoi pour mettre la main sur l'argent que nous utilisons. Ils n'ignorent pas que les stocks de l'armée irakienne que nous avons récupérés sont presque épuisés et qu'il faut nous fournir à l'extérieur. En plus, nous avons besoin de beaucoup d'argent pour acheter la fidélité des chefs de tribus, des informateurs, dédommager les familles de martyrs... Si nous le perdions, ce serait un coup fatal...

– Vous *avez* beaucoup d'argent ! releva Gibran Faisal, pas ému. Si les Américains viennent me voir, je nierai. Ils n'ont aucun moyen de me faire chanter. Je suis citoyen suisse, je paie mes impôts et je ne fais rien d'illégal. C'est ma parole contre celle d'Osman Taybeh. Vous me connaissez : je ne parle pas.

– Je sais, reconnut Ibrahim Haddad, mais votre amie, celle qui est venue plusieurs fois chercher des fonds... Êtes-vous sûr d'elle ?

– Totalement, lança, presque sans réfléchir, le Syrien.

Il ne pouvait évidemment pas expliquer pourquoi, mais l'autre ne se laissa pas convaincre aussi facilement.

– Elle est vulnérable, insista-t-il. Si on cherche dans son passé, ils peuvent la faire chanter. C'est le maillon faible. N'oubliez pas qu'elle a été en contact avec des gens à Beyrouth.

– Où voulez-vous en venir ?

– Je pense qu'il faudrait la mettre à l'abri quelque temps. On peut l'accueillir à Beyrouth, ou ailleurs. Ce serait plus prudent.

Gibran Faisal prit son expression butée. Il n'avait pas envie de se priver de son jouet favori aussi longtemps et savait que Adeline était une dure.

– Je vais la mettre en garde, assura-t-il.

– De toute façon, insista son interlocuteur, il faudrait refaire un transfert. Nous avons *toujours* besoin de ce matériel. Si elle partait là-bas ?

– Bien, fit évasivement le Syrien. Je vais y réfléchir.

Les deux hommes se séparèrent sans même une poignée de main. En revenant à pied vers son bureau, Gibran Faisal se dit que si Adeline

Montjoie partait pour le Moyen-Orient, elle n'en reviendrait jamais. Ses « amis » n'étaient pas des sentimentaux. Elle représentait le maillon faible de la chaîne. Il allait, en tout cas, la mettre en garde, vis-à-vis de la CIA. Mais pour cela, ils devaient se réconcilier.

1. Oui.

CHAPITRE XII

Adeline Montjoie s'était remaquillée, sa bouche rougeoyait et son regard était plus assuré. Malko était déjà installé à côté de la grande colonne dorée, dans la salle bondée du *Senso*, un des repaires de la jet-set, lorsque la jeune femme fit son apparition, s'arrêtant à plusieurs tables, sûre d'elle et de son charme. Lorsqu'elle s'assit en face de Malko, son regard se planta directement dans le sien et elle dit :

– Je suis contente que vous soyez venu à la boutique ce matin, je n'avais pas le moral.

– Pourtant, hier soir, vous paraissiez en pleine forme, remarqua Malko. Vous avez eu un problème à la boutique ?

– Non, j'ai rompu avec l'homme qui est dans ma vie.

– Celui qui était avec vous hier soir ? Pourtant, vous sembliez très amoureuse. C'est d'ailleurs un bel homme, très séduisant. Il doit avoir beaucoup de succès.

La bouche de la jeune femme se tordit en un sourire méprisant.

– Oui. Évidemment. Elles sont fascinées par son argent.

Le garçon interrompit leur conversation. Ils commandèrent : prosciutto et pâtes au sanglier. Avec un Valpolicella. Malko retenait son souffle. Une telle chance était incroyable. Il s'était demandé comment se rapprocher d'Adeline Montjoie et, à présent, c'est elle qui venait vers lui. C'était presque trop beau... Il sourit, indulgent.

– Ce n'est qu'une dispute..

Le regard de la jeune femme s'assombrit.

– Non, fit-elle, presque méchante, il m'a virée comme une bonne. Je ne veux plus jamais le revoir.

– Il y a longtemps que vous étiez avec lui ?

– Quatre ans, avec des hauts et des bas. Il m'a beaucoup trompée et il a, disons, des goûts très spéciaux en amour. Maintenant, je n'en peux plus.

– Que fait-il ?

– De la finance. Il a ses bureaux juste à côté de son domicile. Des investissements, un peu partout dans le monde. Il est syrien mais ne va jamais là-bas. On dirait qu'il fuit son pays d'origine. D'ailleurs, il n'a aucun lien avec les Orientaux vivant à Genève, il se tient complètement à l'écart de la communauté. Il n'est pas religieux, très égoïste. Il n'aime que deux choses dans la vie : faire de l'argent, gagner, écraser les gens et se servir des femmes.

Quand le *prosciutto* arriva, elle était toujours amère. Après un *break*, Malko relança la conversation.

– Et vous, vous voyagez ? demanda-t-il.

– Pas mal. Dans les pays du Golfe. Au Liban. Nous avons nos plus gros clients là-bas. Parfois, ils demandent qu'on leur présente une collection et c'est moi qu'on envoie.

– C'est fréquent ?

– Irrégulier. La dernière fois, c'était il y a trois semaines environ. Je suis allée à Beyrouth rencontrer un Saoudien qui voulait offrir des bijoux – les mêmes – à ses trois favorites.

– Il vous a acheté ?

– Oui.

– Dans ce cas, il vous paie en liquide ?

Elle rit.

– Parfois.

– Vous descendez où, à Beyrouth ?

– Au *Phoenicia*. Mais c'est plein de putes. C'est horrible d'être une femme seule là-bas.

– Votre ami ne vous accompagne jamais...

– Jamais, il déteste voyager.

Tout en attaquant ses pâtes au sanglier, Malko se dit que les dates concordaient. C'était sûrement Adeline qui était allée chercher les dollars destinés à payer les roquettes bulgares. En tout cas, elle ne l'« enfumait » pas. Grâce à elle, il remonterait peut-être jusqu'à l'homme qui avait emporté le trésor de Saddam Hussein. Ils continuèrent à bavarder, parlant de Genève, de la vie, du temps. Puis Adeline Montjoie regarda sa montre.

– Il faut que j'y aille. J'ai un client important à deux heures.

– Vous y serez tout juste ! sourit Malko.

Elle le fixa à nouveau, droit dans les yeux.

– Voulez-vous que je vous prouve que je ne vous raconte pas d'histoire sur ma rupture ?

– Comment ? Je vous crois.

– Ce soir, dit-elle, j'ai un grand dîner. Voulez-vous m'y accompagner ? Je devais y aller avec Gibran.

– Je ne voudrais pas..., commença-t-il.

Elle tira une carte de son sac et la lui tendit.

– Prenez-moi vers huit heures chez moi. Voilà l'adresse, la soirée a lieu à Genthod, en allant vers Lausanne. Pas de smoking.

Elle filait déjà entre les tables du *Senso*. Malko regarda la carte de visite, avec l'impression d'avoir touché le jackpot. Adeline Montjoie avait accès au mystérieux réseau qui gérait depuis trois ans le trésor de Saddam Hussein. : le milliard de dollars disparu en mars 2003.



Ibrahim Haddad, au volant de sa Ford Escort de location, planquait devant la bijouterie de la rue du Rhône depuis midi. Comme ça, un peu au hasard. La réaction de Gibran Faisal ne lui avait pas plu. Plus il en saurait sur sa maîtresse, mieux cela vaudrait. En la voyant rejoindre au restaurant italien celui qu'il considérait comme un agent de la CIA lancé à leurs trousses, il avait eu un choc. Que cet homme soit venu de Moldavie en Suisse était déjà inquiétant, ce n'était pas un sous-fifre, mais le responsable d'une grosse opération, vraisemblablement dirigée contre eux.

Son contact avec la Libanaise était une nouvelle très alarmante.

Si Adeline Montjoie révélait le peu qu'elle savait, les Américains auraient remonté deux marches de plus vers le centre du système qui assurait la poursuite de la lutte armée en Irak... Ibrahim Haddad devait, coûte que coûte, rendre compte à Abu Mustapha Adib, le responsable des opérations financières. Seulement, les communications n'étaient pas faciles avec la Syrie, le plus sûr étant l'usage de SMS. Il y en avait des millions expédiés tout le temps et leur transmission ne durait que quatre ou cinq secondes. Il était impossible

de les intercepter tous, même avec les puissants moyens des Américains. Le fait d'avoir la CIA sur le dos le rendait nerveux. Cet agent n'était probablement pas seul.

La première précaution était de prévenir Gibran Faisal que sa maîtresse était en contact avec un agent de la CIA. Un doute horrible l'effleura. Le connaissait-elle déjà, ou venait-elle de se faire « tamponner » ?

La situation était grave si la CIA était sur les traces de Gibran Faisal. Le Syrien connaissait tous les rouages financiers de leur organisation.

Après avoir garé sa Ford Escort place Longemalle, il gagna à pied la place du Bourg-de-Four et pénétra à *La Clémence*. Toujours beaucoup d'habitues et de jolies filles... Il gagna la cabine et appela le bureau de Gibran Faisal.

– M. Faisal est absent, annonça une secrétaire. Pouvez-vous me laisser votre nom et un contact ?

Ibrahim Haddad ne se démonta pas. Le Syrien ne disait jamais qu'il était là.

– Dites-lui que son ami Ibrahim l'attend à *La Clémence*, annonça-t-il avant de raccrocher.

Il eut à peine le temps de trouver une table. Gibran Faisal surgit dans le café, visiblement furieux. Il s'assit et fusilla du regard Ibrahim Haddad.

– Pourquoi venez-vous me déranger ici ? gronda-t-il. En plus, c'est imprudent...

Ibrahim Haddad ne se troubla pas.

– C'était urgent. Saviez-vous que votre amie Adeline était en contact avec la CIA ?

Le Syrien marqua le coup.

– La CIA ! Vous plaisantez ?

– Hélas non.

Gibran Faisal était défait lorsqu'il eut terminé son récit, concluant :

– Il faut d'abord que vous la mettiez en garde contre cet homme. Peut-être sans lui dire *pourquoi* les Américains s'intéressent à vous. C'est possible ?

- C'est possible.
- Ensuite, il faut la retirer du circuit.
- C'est-à-dire ?
- Envoyez-la au Liban. Nous la planquerons le temps qu'il faudra. Elle sera prise en compte à l'aéroport.

Gibran Faisal lui jeta un regard ironique.

- Vous me dites qu'elle est en contact avec la CIA. Elle va donc traîner des agents américains derrière elle.. Non, je vais lui parler, la mettre en garde. J'ai confiance en elle. Elle m'adore et ne me trahira pas.

Il se leva et partit, sans même avoir consommé. Ibrahim Haddad le suivit des yeux, pensif. Avait-il deviné que le voyage au Liban d'Adeline Montjoie serait sans retour ? Ils ne pouvaient pas prendre des risques. Le peu d'informations que la jeune femme possédait sur leur organisation suffirait à mettre les Américains sur une piste très dangereuse.

Plus que jamais, il devait alerter Abu Mustapha Adib.

Il se mit à taper un texto sur son portable. Grâce à ce système, il aurait rapidement des instructions.



Malko arrêta sa Mercedes de location devant un immeuble moderne de cinq étages, au 20 rue du 31-Décembre, une rue calme du quartier des Eaux-Vives. Il avait loué cette voiture de luxe, ayant expliqué à Adeline Montjoie qu'il travaillait pour un fonds d'investissement autrichien, un gérant de fortunes. Gisela Furstenberg, avertie, confirmerait ses dires. Au moment où il allait appeler Adeline, son portable sonna. C'était Gisela.

- Tu as tapé dans l'œil d'Adeline, annonça-t-elle. Elle m'a appelée pour me poser des tas de questions sur toi... Il semble qu'elle ait rompu avec Gibran Faisal, mais ce n'est pas la première fois, elle se sert de quelqu'un pour le faire revenir. Donc, ne te laisse pas prendre, ajouta-t-elle, avec un petit rire teinté de jalousie.

Malko n'eut que le temps de la remercier. Adeline surgit un instant plus tard, dans un superbe manteau de renard blanc. Lorsqu'elle prit place à côté de lui, elle dévoila un tailleur Dior, à la jupe si étroite qu'elle pouvait à peine marcher. Le haut de mousseline noire semblait

avoir été dessiné sur ses seins.

– Vous êtes magnifique ! fit Malko en lui baisant la main. J'ai beaucoup de chance que votre ami ne se soit pas bien comporté avec vous...

– C'est un salaud imbu de lui-même ! Nous allons à Genthold, dit-elle. Chez une très bonne cliente, l'ex-femme de Yeslam Bin Laden, Carmen Dufour. C'est un dîner d'une trentaine de personnes et demain, tout Genève saura que je m'y trouvais avec vous...

Le museau de la vengeance pointait son nez. Pourvu que cela dure assez pour que Malko ait le temps de recueillir les informations dont il avait besoin...



Gibran Faisal composa le numéro d'Adeline Montjoie pour la vingtième fois. En une seule occasion, au début de l'après-mi, il avait entendu sa voix, mais depuis, elle était toujours sur messagerie. Elle avait un autre portable mais il ignorait son numéro.

Il se remit à manger sa pomme, furieux. Souvent, lorsqu'il était seul, il ne dînait pas, pour conserver la ligne. Il allait peut-être être contraint à une démarche qui le hérissait d'avance : aller trouver Adeline à sa boutique. Bien entendu, la jeune femme en profiterait pour l'humilier. Mais il devait absolument la prévenir. La présence d'un agent de la CIA sur son dos n'était pas une plaisanterie. Certes, il en savait dix fois plus qu'elle sur ce que la CIA recherchait, mais elle pouvait quand même nuire. Surtout si elle était en pleine hystérie vengeresse.



Adeline Montjoie titubait légèrement. Elle avait bu beaucoup de champagne. La soirée chez l'ex-Mme Bin Laden avait été magnifique, avec un orchestre, des femmes en robe du soir, des banquiers, des gérants de fortunes et quelques riches émigrés fiscaux. Le Genève habituel. Bien entendu, Malko avait été le sujet de quelques questions, qu'il avait habilement déviées en parlant beaucoup de son château. Et là, cela sonnait vrai... Adeline Montjoie buvait ses paroles.

Se disant probablement que le ciel était de son côté lorsqu'elle avait dragué Malko au bal de l'IRMM du *Président*. À elle toute seule, elle avait vidé une bouteille entière de Taittinger Comtes de Champagne !

Comme pour s'étourdir. Durant la soirée, elle n'avait cessé d'expédier des œillades brûlantes à Malko et, plusieurs fois, à l'abri de la nappe, elle avait pris sa main pour la serrer très fort. Comme si elle était tombée brutalement amoureuse. Elle s'accrocha à son bras, la tête sur son épaule, très glamour dans son manteau blanc. À peine dans la voiture, elle se pencha vers lui et l'embrassa fougueusement.

– J'ai l'impression d'être délivrée, souffla-t-elle. Il y a longtemps que j'attendais un homme comme vous.

Là, la professionnelle pointait le nez. Capable, comme les grandes putes russes, de vous demander si vous les aimiez toujours alors qu'elles sont en train de sucer un autre homme. Malko égara un peu ses mains sur les seins généreux, à peine protégés par la mousseline, déclenchant quelques soupirs, puis démarra. La tête renversée en arrière, un vague sourire aux lèvres, Adeline semblait complètement offerte. Il se demandait comment la soirée allait se terminer. Arrivés devant son immeuble, ils sortirent ensemble de la Mercedes. Devant l'entrée, la jeune femme se tourna vers lui et se jeta dans ses bras. Il sentit son ventre s'appuyer impérieusement contre le sien, elle l'embrassa à nouveau, avec la même fougue, puis se détacha.

– J'ai très envie de vous, souffla-t-elle. C'est merveilleux !

Malko, les mains posées sur les hanches de la jeune femme, sourit. La longue jupe était si étroite qu'il ne pouvait même pas, même en rêve, imaginer la caresser pour vérifier son assertion.

– Moi aussi ! fit-il en écho.

Adeline Montjoie poussa un gros soupir.

– Vous n'allez pas m'en vouloir ? Je dois me lever à sept heures demain matin et j'ai horriblement mal à la tête. Par contre, ce week-end, je suis libre.

Elle l'embrassa, collée à lui de tout son corps, puis s'écarta, lançant presque brutalement :

– Appelez-moi demain, à la boutique.

Beau numéro d'allumeuse. Adeline Montjoie *était* une professionnelle. Mais s'il arrivait à jouer le jeu, le bénéfice pouvait être énorme. Il repartit en direction du quai Gustave-Adolphe. La nuit, Genève était encore plus morte que le jour : la plupart des Genevois se couchaient avec les poules.



Ibrahim Haddad ralluma ses phares. Inutile de suivre l'agent de la CIA jusqu'au *Hilton*. Il était vaguement soulagé qu'Adeline Montjoie n'ait pas passé la nuit avec lui, mais ce n'était sûrement que partie remise, étant donné leur attitude. Lorsqu'on n'a plus seize ans et qu'on embrasse un homme aussi passionnément que la Libanaise l'avait fait, cela se termine toujours de la même façon. Et Dieu sait ce qu'un agent un peu malin pourrait tirer d'elle ! Ibrahim Haddad ignorait exactement ce que Gibran Faisal avait confié de ses affaires à sa maîtresse.

Il n'avait pas encore répondu à la question lorsqu'il se gara devant son hôtel, place Longemalle. Les textos avec la Syrie avaient beaucoup marché, dans la journée. Abu Mustapha Adib lui envoyait deux membres de l'organisation, porteurs d'instructions. Pour lui et pour Gibran Faisal. Et encore, l'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein ne connaissait pas encore toute l'étendue des dégâts. C'était une situation critique à laquelle il importait de mettre fin très vite, mais la décision n'appartenait pas à Ibrahim Haddad.



Gibran Faisal avait reçu une demi-douzaine de coups de fil depuis dix heures du matin, certains venimeux, d'autres faussement attristés, tous très excités, pour lui raconter la soirée de la veille où Adeline Montjoie était arrivée avec un nouveau chevalier servant. Genève était une toute petite ville où le jeu du « qui baise qui » faisait fureur... De l'avis général, Adeline avait terminé la nuit avec son soupirant. C'est du moins ce qu'elle avait confié à deux copines, durant le dîner.

Un coup de foudre pour un inconnu. Riche, titré, plein de charme, et prince de surcroît.

Le Syrien, qui connaissait bien la jeune femme, n'était pas certain du pire. Et, de toute façon, une passade sexuelle ne le bouleversait pas. Il avait déjà concocté dans sa tête la scène où, lui-même étant attaché, elle lui raconterait, avec tous les détails, sa nuit d'amour avec l'agent de la CIA... Ce qui l'exciterait beaucoup.

Sa ligne le reliant à sa secrétaire sonna.

– Le monsieur d'hier vous attend à *La Clémence*, annonça la jeune femme d'un ton neutre.

Gibran Faisal venait de courir, et était encore en jogging. Il ne se changea même pas pour descendre. Devant le visage sombre de l'Arabe, il se hâta de dire :

– Je sais pour hier soir. Adeline m'a appelé. Elle est dans de bien meilleures dispositions. Je dois déjeuner avec elle.

Ibrahim Haddad ne dissimula pas son soulagement.

– Très bien, approuva-t-il. Il faut l'évacuer de Genève dare-dare. Qu'elle n'en parle surtout pas à ce type. Dites-lui que vous avez besoin d'un nouveau transfert. À partir de Damas. Nous sommes mieux équipés là-bas et les Américains n'y sont pas chez eux. Nous pourrions la mettre en sécurité plus facilement.

C'est-à-dire dans un trou bien profond dans le désert, mais cela, Gibran Faisal ne le saurait qu'après. Ce dernier approuva avec une réserve.

– Ils vont la suivre...

– Pas d'importance, trancha Haddad. Là-bas, nous prendrons les mesures nécessaires pour les semer.

– Bien. Venez ce soir au *Richmond*. Vers sept heures. J'ai un dîner, je vous verrai avant.

Il repartit sans rien boire. Ibrahim Haddad n'avait pas mentionné les deux hommes qui arrivaient de Syrie le lendemain matin. Au cas où les choses ne se passeraient pas bien. Mais il fallait être prudent avec Gibran Faisal : un homme riche et ombrageux est toujours difficile à manier. Et il n'aimerait pas du tout l'idée qu'on liquide sa maîtresse sans son accord.



Malko avait gagné le consulat des États-Unis à Genève, rue Versonnex, dans le quartier des Eaux-Vives. Le seul endroit d'où il pouvait communiquer avec Washington sur une ligne sécurisée. Le consul général, prévenu par la station de Berne, avait mis à sa disposition la salle du chiffre pour le temps nécessaire. Malko dut attendre, devant un café, que Frank Capistrano sorte d'une *meeting* pour lui rendre compte de ses découvertes genevoises. Le *Special Advisor* de la Maison Blanche barrit de bonheur en apprenant les résultats de son enquête.

– C'est formidable ! conclut-il. Nous tenons enfin une piste pour retrouver ce milliard de dollars. Il faut communiquer à la NSA les numéros de téléphone de ces deux personnes pour qu'on intercepte leurs communications.

– Vous ne voulez toujours pas entrer en contact avec les Suisses ?

– Pas encore ! Il n'y a pas assez d'éléments. À propos, pas trace d'opposition ?

– Je n'ai rien remarqué, affirma Malko.

– Étonnant ! conclut le *Special Advisor*. Nous pouvons être amenés à des actions brutales, aussi je vais vous envoyer vos « baby-sitters » habituels. N'oubliez pas que nous avons en face de nous les durs de ce qui reste du régime de Saddam Hussein. Des gens qui nous haïssent, sans pitié et sans scrupules.

– Il faut quand même garder profil bas, recommanda Malko.

Chris Jones et Milton Brabeck, les gorilles de la CIA, se fondaient difficilement dans le paisible paysage helvétique... Quand Frank Capistrano raccrocha, c'est tout juste s'il n'étaient pas déjà dans l'avion. En tout cas, cela les changerait des pays malsains où on tombait raide mort après avoir bu l'eau du robinet. En Suisse, on ne risquait que de mourir d'ennui.



À onze heures précises, Gibran Faisal pénétra dans la bijouterie. Miracle, Adeline Montjoie était seule. Elle lui jeta un regard furibond et lança :

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

– Il faut que je te parle, plaïda le Syrien.

– Moi, je n'ai rien à te dire !

La voix avait claqué comme un coup de fouet. Vexé, Gibran Faisal ne put s'empêcher de dire :

– Il paraît que tu m'as déjà remplacé... Est-ce qu'il te baise bien, au moins ?

Ça, c'était pour voir dans quelles dispositions elle se trouvait. Adeline Montjoie se retourna comme un cobra, ses yeux noirs pétillant de fureur.

– Très bien, lâcha-t-elle. Et lui, il bande sans que je sois obligée de le

fouetter.

La première partie de la phrase rassura le Syrien. Sachant que la jeune femme n'avait pas encore couché avec son nouveau soupirant, cela signifiait qu'ils étaient engagés dans un des jeux malsains dont ils raffolaient tous les deux. Donc, que la situation était rattrapable. Tout le reste n'était que gesticulations...

– Dînons ensemble ce soir, proposa-t-il. Tu pourras me raconter *comment* il te baise.

Elle le toisa, avec une ironie mauvaise.

– Ce soir, je dîne avec *lui* ! Va te faire foutre.

Brutalement, Gibran Faisal fut submergé par une bouffée de haine. Il s'approcha de la Libanaise et la saisit par le cou, oubliant qu'Ibrahim Haddad lui avait recommandé de la mettre en garde contre l'homme qui l'avait séduite.

– Tu n'es qu'une sale pute ! grinça-t-il. Tu as toujours été une pute. Seulement maintenant, tu vends ton cul plus cher...

Il était très grand et avait une force prodigieuse. Adeline commençait à étouffer. À tâtons, elle trouva le bouton d'alerte et appuya dessus. Une sonnerie stridente se déclencha dans le magasin. Les gens de la sécurité seraient là dans une minute. Dégrisé, le Syrien lâcha la jeune femme.

– Écoute, fit-il, je dois te dire une chose très importante...

La porte s'ouvrit sur deux Noirs gigantesques et la jeune femme glapit à leur intention.

– Il a essayé de m'étrangler, appelez la police !

Les deux hommes connaissaient de vue le Syrien et étaient au courant de ses liens avec la vendeuse. Poliment, ils s'interposèrent et l'un deux conseilla avec douceur :

– Monsieur, il vaudrait mieux que vous laissiez madame se calmer.

Et en plus, le Noir avait l'accent vaudois ! Ravalant sa rage, Gibran Faisal prit la porte, sans un mot. Oubliant même la raison de sa visite. Il n'arrivait pas à croire à cette affaire de CIA... Ce n'est que cent mètres plus loin, sa rage tombée, qu'il réalisa qu'il n'avait pas pu faire passer le message. Ce qui risquait de déclencher des catastrophes.

Dans l'état où elle était, Adeline Montjoie était capable de n'importe quoi.

CHAPITRE XIII

Ibrahim Haddad pénétra dans le hall de l'*Intercontinental* et repéra immédiatement, assis dans des fauteuils, les deux hommes envoyés par Abu Mustapha Adib, et arrivés le matin même, *via* Le Caire. Des anciens du *General Moukhabarat* de Saddam Hussein, qui circulaient avec de faux passeports belges, établis avant la débâcle par les Services irakiens, aux noms de Rashid Buraq et Abdel Kubaisi. Le plus âgé, Rashid, grand et très maigre, était le responsable de la sécurité intérieure du groupe de Abu Mustapha Adib.

Après les embrassades d'usage, ils gagnèrent le bar où Ibrahim Haddad leur exposa la situation en détail. Rashid Buraq tira très vite une conclusion évidente.

– On ne peut pas laisser cette fille dans la nature. J'ai des ordres formels pour qu'elle rejoigne Beyrouth le plus vite possible. Sinon, il faudra la liquider.

Ibrahim Haddad ne cacha pas sa réticence.

– Le seul qui peut la convaincre, c'est Gibran Faisal. Et je doute qu'il le fasse. Il faut régler ce problème avant la fin de la semaine.

– Et si on liquidait cet agent américain ? suggéra Abdel Kubaisi. Pour gagner du temps.

Rashid Buraq ne manifesta pas un enthousiasme extraordinaire. Ce serait donner à la CIA la preuve qu'elle avait touché le gros lot et ils enverraient une armée de nouveaux agents à Genève. On ameuterait les Suisses, qui détestaient que l'on s'entretue sur le territoire helvétique.

– C'est risqué, conclut-il. Il a sûrement une protection rapprochée

– Je n'ai rien remarqué, observa Ibrahim Haddad.

– On ne peut pas tout voir. Bon, tu nous emmènes ?

Ils s'entassèrent dans la voiture de Haddad, direction la gare de Cornavin. Là, ils gagnèrent la consigne des casiers automatiques. Ibrahim Haddad en ouvrit un et y prit une petite valise métallique qu'il remit à Rashid Buraq. Elle était très lourde, contenant deux

pistolets automatiques 9 mm Herstal, des munitions, des explosifs avec deux dispositifs de mise à feu et trois grenades défensives.

– À ce soir, conclut Rashid Buraq. *Café Mont-Blanc*, dix heures. Entre-temps, il faut absolument que tu résolves le problème avec Gibran.

Ce n'étaient pas des paroles en l'air... Ibrahim Haddad connaissait cette équipe : c'étaient des tueurs.

– J'ai rendez-vous avec lui à sept heures, précisa-t-il.



Adeline Montjoie et Malko déjeunaient au nouveau restaurant italien de l'*Hôtel des Bergues, Il Laso*. C'est la jeune femme qui l'avait appelé. De nouveau, elle semblait bouleversée. Quand elle posa sa main sur celle de Malko, elle tremblait.

– Il a essayé de me tuer tout à l'heure ! souffla-t-elle. Il est fou de jalousie. Vous me protégerez ?

Il réprima un fou rire intérieur. On virait au vaudeville. Les voies du Seigneur et de la CIA réunies avaient d'étranges détours.

– C'était sûrement un mouvement de colère ! tempéra-t-il. Il va le regretter.

– Sûrement pas, rétorqua la jeune femme. Ce n'est pas la première fois. Il passe d'états dépressifs à des crises de fureur terrifiantes. Je ne veux plus jamais le voir. En plus, je suis certaine qu'il m'a fait faire des choses illégales.

Malko sentit son poulx s'envoler.

– Ah bon ! dit-il d'un ton détaché. Quoi donc ?

Adeline Montjoie ne mordit pas à l'hameçon, se contentant de dire, évasivement :

– Un jour, je vous en parlerai...

Le poulx de Malko retomba, mais il était sur la bonne voie. Déjà, le jeune femme regardait sa montre, stressée.

– Je dois aller au *Hilton* présenter une collection, expliqua-t-elle, mais il faut que je passe à la boutique avant.

– Je vous accompagne, proposa Malko.

En arrivant rue du Rhône, elle se retourna et cracha :

– Ce salaud me fait suivre ! Regardez la voiture bleue derrière nous ! Je l'ai déjà vue ce matin, devant la boutique.

Justement, ils étaient arrivés devant la bijouterie. Tout à coup, Adeline se pencha et embrassa Malko avec une fougue trop violente pour être honnête. Un baiser interminable et un peu artificiel. Elle se détacha, le souffle court, et lança, le regard noir :

– Il en aura pour son argent, ce salaud de Gibran ! Je sais qu'il est fou de jalousie.

Elle sortit de la voiture et Malko mit son clignotant pour déboîter mais, gêné par une autre voiture devant lui, il interrompit sa manœuvre. Surpris, le conducteur de la voiture bleue ne put s'arrêter et passa devant lui. Du coin de l'œil, Malko regarda le conducteur et sentit un wagon d'adrénaline se déverser dans ses artères.

C'était Ibrahim Haddad, celui à qui il avait « volé » Osman Taybeh en Moldavie.



Le bar du *Richmond*, à cette heure-là, n'était guère fréquenté que par des hommes d'affaires. Gibran Faisal détestait cet endroit, mais ici, il ne risquait pas d'être reconnu par une relation mondaine. Ibrahim Haddad était déjà là, le visage sombre. Pour se donner du courage, le Syrien commanda un Defender « Success » avec beaucoup de glace.

– Vous lui avez parlé ? demanda aussitôt Ibrahim Haddad.

Furieux contre lui-même, Gibran Faisal dut admettre que non, expliquant qu'Adeline n'était pas seule dans la boutique, qu'il la verrait le soir.

Ibrahim Haddad, froidement, laissa tomber :

– Gibran, vous ne me dites pas la vérité. J'ai suivi aujourd'hui votre amie. Elle a encore déjeuné avec ce type de la CIA. Et elle flirtait même avec lui, devant la bijouterie ! Dites-moi la vérité. C'est très important : vous avez rompu avec elle ?

Le Syrien ravala sa fureur, malade d'avoir à dévoiler sa vie privée à cet homme qu'il connaissait à peine. Mais il le sentait si angoissé qu'il plongeait.

– Nous sommes en froid, avoua-t-il. J'ai été la voir et cela s'est mal passé. Mais je sais comment arranger les choses.

– Comment ?

La bouche de Gibran Faisal se tordit de mépris.

– Avec un cadeau. Un très beau cadeau. C'est une pute. Les putes aiment les cadeaux.

Ibrahim Haddad fut surpris et choqué par cette sortie. C'était un traditionaliste. Bien sûr, il aimait les putes, mais il n'aurait jamais une pute *dans* sa vie. Décidément, l'Occident pourrissait tout.

– Bien, dit-il, il ne faut pas perdre de temps. D'ici la fin de la semaine, vous devez l'avoir convaincue de prendre l'avion. Ensuite, tout ira bien.

Il ne voulait pas encore parler des deux Irakiens arrivés justement pour que tout se passe bien.

– Je vous promets que demain, les choses seront rentrées dans l'ordre, affirma Gibran Faisal. Retrouvons-nous ici, à la même heure. Et ne la suivez plus. Si elle s'en aperçoit, elle pensera que c'est moi qui vous ai envoyé.

– Il faut absolument qu'elle cesse de voir cet homme ! insista l'Irakien. C'est très dangereux.

Absent, Gibran Faisal ne répondit même pas. Adeline lui manquait. Au fond, il se moquait du reste. Tout en sachant que les gens avec lesquels il était associé étaient dangereux. Très dangereux. Le noyau dur du régime baasiste irakien qui n'avait plus rien à perdre. Eux n'avaient qu'une idée : chasser les Américains d'Irak. Et pour cela, ils avaient besoin de conserver leur trésor de guerre. Il se leva et s'éclipsa, à sa façon, sans dire au revoir.



Chris Jones et Milton Brabeck dépassaient tous les autres passagers d'une bonne tête. Avec leurs trench-coats beiges, leurs chapeaux de toile imperméables, ils ressemblaient aux détectives d'un film noir et blanc. De près, Malko s'aperçut qu'ils avaient les yeux cernés et les traits tirés.

– Bienvenue en Suisse ! dit-il. Ici, vous ne risquez pas d'attraper de maladies tropicales. Même les vaches sont lavées tous les jours...

Chris Jones enfonça la chevalière de Malko dans sa chair en lui écrasant les phalanges. Il ne connaissait pas sa force...

– C'était un putain de voyage ! fit-il sobrement. Il a fallu passer par un petit bled de montagne plein de neige, ça n'en finissait pas. Je croyais qu'il y avait des vols directs pour ici. C'est pas une grande ville pleine de coffres-forts ?

Au moins, il avait une idée exacte de Genève. Malko lui apprit la triste nouvelle.

– La compagnie suisse Swissair a fait faillite, malgré leur gros coffre, et tous les vols passent par Zurich.

– Il fait encore plus froid qu'à Washington ! remarqua Milton Brabeck. On est dans l'Himalaya, ou quoi ?

— Seulement les Alpes, corrigea Malko, et encore, pas très haut.

– Moi, j'ai du mal à respirer, conclut Chris Jones.

Évidemment, dans le Middle West, il y a peu de montagnes. Malko les emmena jusqu'à sa Mercedes. La veille, il avait vaguement attendu Adeline Montjoie, sachant qu'elle se trouvait au *Hilton*, mais elle ne s'était pas montrée, appelant beaucoup plus tard de chez elle, pour expliquer que son client ne voulait plus la lâcher. Un Saoudien persuadé qu'elle était comprise dans le prix des bijoux.

Une fois de plus, ils devaient déjeuner ensemble, en attendant le week-end, où, telle une midinette, elle avait promis de se donner à lui...

– On doit aller au consulat, annonça Chris Jones. D'abord, pour récupérer notre quincaillerie, puis pour faire la jonction avec deux types arrivés de Francfort.

Surpris, Malko demanda :

– Vous ne suffisez plus à me protéger ?

Vexé, Milton Brabeck affirma aussitôt :

– Bien sûr que si ! Les deux autres ont été envoyés par la TD. Ils sont capables d'ouvrir une serrure en soufflant dessus et un coffre-fort d'une seule main ; ce sont des as. Et ici, c'est pas les coffres qui manquent. À propos, il y a des « hostiles » ?

– J'en ai repéré un, dit Malko en se dirigeant vers le centre. Que j'ai déjà rencontré en Moldavie.

– C'est un pays ? demanda Chris Jones, j'aurais cru une maladie.

– Tout petit, mais un pays, précisa Malko. L’hostile, c’est un Arabe.

Le gorille fit la grimace.

– Beurk. Le Président Bush a dit qu’il fallait tuer tous les Arabes...

– Tous les *méchants* Arabes, corrigea gentiment Malko.

– Pour moi, ils sont tous méchants ! Vous avez vu ce qu’ils font en Irak ? On va s’occuper de celui-là.

– Attendez un peu, conseilla Malko. D’ailleurs, je ne l’ai pas encore « logé ». Et je préfère lui laisser croire qu’il n’a pas été repéré.

Après le pont du Mont-Blanc, il tourna quai du Général-Guisan pour gagner la rue Versonnex. Averti, John Mills, le consul général, vint les accueillir, l’air un peu pincé.

– Vos collègues sont déjà arrivés ! annonça-t-il aux deux gorilles.

Il les précéda dans un petit salon où deux hommes à l’allure de représentants de commerce fumaient sagement, de grosses malles métalliques à leurs pieds. Ils se présentèrent presque en chœur.

— Kirk Montana, Ron Elroy. *Technical Division*. Nous devons nous mettre à votre disposition.

– Pour l’instant, je n’ai encore rien pour vous, dit Malko. Mais cela pourrait venir. Vous allez vous installer au *Hilton*, avec moi, je ne veux pas courir partout si j’ai besoin de vous.

Les deux techniciens blémirent de concert.

– Sir, remarqua Ron Elroy, nous ne sommes pas autorisés à descendre dans cette catégorie d’hôtel.

Il tira un carton de sa poche et annonça :

– En Suisse, nous ne pouvons pas dépasser 70 francs suisses quotidiens.

Malko ne put s’empêcher de sourire.

– Avec ce budget, vous allez coucher sous les ponts. J’arrangerai cela, vous me donnerez votre note.

Éblouis, les deux techniciens de la CIA ne purent qu’accepter. Il venait de se faire deux amis. Chris Jones en profita pour demander :

– Et notre quinquillerie ?

– Elle est là, fit Kirk Montana, désignant une grosse valise

métallique.

Ils se jetèrent dessus comme des enfants sur des éclairs au chocolat. Malko aperçut plusieurs pistolets, un revolver qui lui sembla énorme, quelques grenades aveuglantes et deux gilets pare-balles en Kevlar. Dans les pays civilisés, ils n'avaient pas droit aux pistolets-mitrailleurs ni aux grenades défensives. En hâte, les deux gorilles s'équipèrent. Soulagés de ne plus être tout nus. On frappa à la porte.

– On vous demande de Washington, dans mon bureau, annonça le consul général.

Malko le suivit et prit la ligne sécurisée. La voix rocailleuse de Frank Capistrano éclata dans l'écouteur.

– La cavalerie est arrivée ? demanda-t-il.

– Oui, il y en a même plus que prévu.

– Ces deux-là traînaient dans le coin, après avoir « dératé » un certain nombre de nos ambassades. Vous pouvez en avoir besoin. Ils sont capables d'ouvrir à peu près n'importe quoi, sans laisser la moindre trace. Or, je suis sûr que ce Syrien, Gibran Faisal, a des documents qui pourraient nous intéresser.

– Il faut être très prudent, avertit Malko, nous sommes en Suisse. Et les Suisses n'aiment pas beaucoup ce genre de chose. Ils ne sont jamais venus ici ?

– Jamais.

– Tant mieux, s'ils sont encore « vierges ». J'ai pris la liberté de les installer dans le même hôtel que moi, avertit Malko, par commodité.

— Vous allez les pourrir ! commenta le *Special Advisor*. Rien de neuf ?

– Si, reconnut Malko. Nous sommes « ciblés ». J'ai identifié le « bandit ». Il était déjà en Moldavie.

– N'hésitez pas à demander des renforts, affirma Frank Capistrano. À cause de ces types, nos soldats tombent tous les jours en Irak. Il faut retrouver cet argent. Coûte que coûte.

– Oui, mais sans nous faire expulser de Suisse, avertit Malko. Les Suisses sont très susceptibles.

Revenu dans le petit salon, il embarqua les quatre Américains dans la Mercedes. La présence des deux gorilles était rassurante. Pas

tellement pour lui, mais pour Adeline Montjoie. C'est surtout elle qu'il fallait protéger.



Gibran Faisal avait le cœur battant comme un collégien lorsqu'il pénétra dans la boutique de la rue du Rhône. Il avait attendu qu'il y ait plusieurs clients. Devant des tiers, Adeline n'oserait pas déclencher un scandale... Lorsqu'il poussa la porte, elle était occupée et elle ne l'aperçut pas immédiatement. Il traversa le magasin et gagna la table où elle avait étalé un certain nombre de bagues pour une cliente japonaise.

Adeline leva les yeux et son regard s'assombrit. Gibran Faisal ne lui laissa pas le temps de réagir.

– Je t'ai apporté ceci, dit-il en déposant un écrin rouge sur le tapis.

Il avait déjà tourné les talons.

Adeline Montjoie prit l'écrin et le glissa dans son sac posé à terre, revenant ensuite à sa cliente. Ce n'est que vingt minutes plus tard, dans les toilettes, qu'elle ouvrit l'écrin. Manquant défaillir. C'était une émeraude de toute beauté, d'environ dix carats. Presque sans jardinage. Une eau exceptionnelle. Cette pierre devait valoir plus de trois cent mille dollars. La jeune femme, le souffle coupé, en resta étourdie de bonheur.

Comme dit le proverbe : il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour... Celle-là en était une très belle... Adeline referma l'écrin, se forçant à ne pas sauter sur son portable. Ainsi, Gibran l'aimait. Elle connaissait sa radinerie, lui acheter une pierre de cette valeur avait dû lui arracher le cœur. Donc, il tenait *vraiment* à elle.

Ce n'est que deux heures plus tard qu'elle prit son portable, profitant qu'elle était seule dans la boutique.

– C'est vraiment pour moi ? demanda-t-elle. C'est une vraie pierre ?

– Idiote ! fit Gibran Faisal, c'est la plus belle que j'aie trouvée. Je ne peux pas me passer de toi.

Il y eut un bref silence, puis Adeline avoua à voix basse :

– Moi non plus. Viens me chercher tout à l'heure.



Malko était inquiet. Il avait laissé plusieurs messages à Adeline Montjoie mais elle n'avait toujours pas rappelé. Bizarre, après son attitude si démonstrative. Son intuition lui criait que ce n'était pas normal.

Les deux gorilles prenaient leurs marques. Pour l'instant, il ne voyait pas leur utilité. Même ses adversaires feraient attention aux Suisses. Il n'avait pas revu Ibrahim Haddad, l'homme de Moldavie, mais sa présence semblait prouver qu'il était sur la bonne piste et que Gibran Faisal jouait un rôle dans le « lavage » du trésor de Saddam Hussein. Après un dernier appel à Adeline, il décida d'aller voir ce qui se passait.

Il était cinq heures et les voitures se traînaient sur le pont du Mont-Blanc, tous les Genevois regagnant leurs quartiers excentrés ou la France. Il s'arrêta sur les rails du tram, rue du Rhône, et observa quelques instants la bijouterie. Elle était vide, à part les deux vendeuses.

Il sortit de la Mercedes et entra dans la boutique. En le voyant, Adeline Montjoie vint vers lui, l'air ennuyé.

– J'ai essayé de vous joindre, fit Malko, mais...

– Oh, je sais, j'ai oublié mon portable ce matin, dit-elle d'une voix embarrassée. Moi aussi, je voulais vous joindre. Je suis fatiguée. Je crois que ce soir, je ne vais pas bouger.

– Tant pis, se résigna Malko. On se voit toujours ce week-end ?

– Bien sûr.

Le sourire et la voix étaient faux. Il ressortit, remonta dans la Mercedes et alla se garer rue du Prince, une petite voie perpendiculaire à la rue du Rhône, d'où il apercevait la bijouterie. Il voulait en avoir le cœur net. La boutique fermait à sept heures. À six heures et demie, il vit un coupé Bentley s'arrêter devant. Gibran Faisal se trouvait au volant. Adeline Montjoie jaillit de la boutique presque en courant, ouvrit la portière et se jeta fougueusement dans ses bras. Pour un baiser prolongé et visiblement de réconciliation. Ensuite, quand il démarra, elle resta blottie contre lui. Pensif, Malko ne les suivit même pas, c'eût été ridicule.

Ce retour de flamme était une catastrophe pour son enquête.

Impossible d'aborder de front Gibran Faisal. Il ne possédait aucune preuve tangible de ses liens avec les terroristes irakiens, pour faire appel aux autorités suisses. Sans Adeline Montjoie, il ne voyait pas comment faire rebondir ses recherches.

Il fallait trouver coûte que coûte une façon de renouer avec Adeline, quitte à jouer les amoureux éplorés.

CHAPITRE XIV

Il avaient dîné les yeux dans les yeux à *L'Entrecôte*, un petit bistro au bout de la rue du Rhône. S'embrassant après chaque frite. Ensuite, alors qu'ils montaient vers la place du Bourg-de-Four, Adeline n'avait cessé de murmurer à l'oreille de son amant des propos qui l'avaient mis en ébullition. Dans l'ascenseur menant au cinquième, elle s'était longuement frottée contre lui, avec l'expression pleine de perversité qu'il aimait tant.

À peine arrivés dans le grand appartement, ils n'avaient pas perdu de temps, se séparant aussitôt.

Gibran Faisal avait gagné sa chambre. Après s'être déshabillé, il avait ouvert le tiroir secret à la tête de son lit, pour y prendre une combinaison de latex de marque Skintwo, qu'il avait enfilée avec soin. Le contact du latex couleur chair sur sa peau lui procurait déjà des ondes de plaisir. Ensuite, allongé sur le lit, il avait attendu Adeline, en train de se préparer dans la salle de bains. Elle était réapparue au bout de quelques minutes.

Transformée.

La sage robe portée dans la boutique avait fait place à un bustier de cuir noir moulant les seins, un corset noir, un pantalon de cuir et des bottes à très hauts talons. Dans la main droite, elle tenait une cravache Hermès.

Avec un drôle de sourire, elle s'approcha du lit puis, avec des liens pris dans le tiroir secret, elle entrava les chevilles et les poignets de son amant...

Il y avait longtemps qu'ils ne faisaient plus l'amour normalement. Adeline avait commencé à se plier aux caprices de Gibran sans en éprouver de plaisir, parce qu'elle était amoureuse. C'était devenu un rite, d'abord neutre, puis agréable et enfin, indispensable. Ce soir, elle était décidée à se surpasser, à donner à son amant le plaisir qu'il ne pouvait prendre autrement. Dès qu'il fut immobilisé, elle cingla de la cravache la bosse du sexe de Gibran, à travers le latex.

Le Syrien eut un sursaut.

– Tu m'as fait mal !

– Tu vas avoir encore plus mal ! répliqua-t-elle d’une voix transformée, mauvaise, agressive. Tu n’es qu’un chien.

Elle continua à le frapper, sur la poitrine, s’acharnant sur les mamelons, mais surtout sur le sexe. Gibran Faisal se tortillait sous les coups de cravache, l’insultant, la menaçant des pires tortures si elle ne cessait pas, mais elle continuait à le frapper, surveillant du coin de l’œil l’érection qui se développait sous le latex. Elle éprouvait, à cet instant, une sensation de puissance extraordinaire.

Elle s’arrêta brutalement et contempla le long sexe moulé par le latex, en pleine érection désormais. Jetant la cravache, elle fit mine de quitter la pièce.

– Finis-toi tout seul ! lança-t-elle de sa voix mauvaise.

– Non, je t’en prie, reviens ! hurla Gibran Faisal, congestionné, le cœur battant comme une machine détraquée.

Alors, Adeline vint s’allonger sur lui, frottant le cuir noir de sa tenue de dominatrice au latex, avec lenteur, sentant rouler sous son ventre le sexe gonflé.

Gibran Faisal se mit à gémir de plus en plus fort. Le contact du latex décuplait ses sensations. Il avait l’impression de recevoir des millions de pointes de feu. C’était exquis. Avec une secousse de tout son corps, il lâcha sa semence, retombant comme un pantin cassé. Ce soir, il était trop tendu pour se retenir longtemps. Adeline posa ses lèvres sur les siennes, apaisée. Elle aussi avait eu un formidable orgasme et son sexe en était encore inondé.

Gibran Faisal n’en pouvait plus de bonheur : il avait retrouvé son jouet sexuel. Mais une sale petite pensée gâchait un peu son plaisir. Il ne pouvait pas traiter les exigences d’Ibrahim Haddad par le mépris, car il représentait des gens extrêmement dangereux qui, de surcroît, avaient peur. Le fait de s’être réconcilier avec Adeline allait faciliter les choses, mais cela ne suffisait pas. Il croyait Haddad lorsque celui-ci lui avait parlé de la menace américaine. Il fallait donc prendre deux mesures : faire rompre à Adeline tout contact avec cet agent des Américains et la mettre à l’abri, loin de Genève. En prévenant ses associés que s’il lui arrivait quelque chose, c’est à lui qu’ils auraient affaire. Or, il savait assez de choses pour leur causer un tort considérable.

Il se débarrassa de sa combinaison de latex, prit une douche rapide et revint s’allonger sur le lit.

– Demain, nous irons faire une séance de tir, dit-il.

Il adorait le tir et c'était un fou des armes à feu. Grâce à la législation suisse, il possédait chez lui trois pistolets, le plus légalement du monde.

– Avec joie, accepta Adeline, mais après la boutique.

Il ouvrit un tiroir et en sortit un Sig Sauer dont il glissa le canon entre les cuisses d'Adeline, en train d'admirer son émeraude.

– Avec celui-ci, suggéra-t-il.

– Si tu veux, mon amour, roucoula-t-elle.

– Tu es heureuse ?

Elle se pencha pour l'embrasser et le canon de l'arme pénétra très légèrement dans son sexe, la faisant frissonner.

– Merveilleusement.

– J'ai deux choses à te demander, dit-il, pour que nous ne nous disputons plus jamais. Deux choses importantes.

Elle se raidit.

– Quoi ?

– D'abord, que tu n'adresses plus jamais la parole à cet Autrichien qui t'a draguée. C'est un agent de la CIA. Je pense qu'il cherche à me nuire.

Elle le fixa, incrédule.

– Un agent de la CIA ! Tu es fou ! C'est un prince autrichien. Il connaissait des gens dans le dîner où nous avons été ensemble. Et *ils* le connaissaient.

Souvenir douloureux. Gibran insista.

– C'est *aussi* un agent de la Central Intelligence Agency qui enquête sur moi. Et sur toi...

– C'est grotesque, répliqua Adeline avec un regard noir. Tu es jaloux, tout simplement. Parce que c'est un bel homme... Bien sûr, maintenant que nous sommes de nouveau ensemble, je ne sortirai plus avec lui, mais...

Le Syrien réalisa brutalement que sa demande n'avait aucun sens. Il avait mis la jeune femme de mauvaise humeur pour rien.

– De toute façon, le problème ne se pose pas. Tu vas partir pour deux ou trois semaines au Moyen-Orient.

Adeline se cabra comme un cheval piqué par une mouche.

– Quoi, tu veux *encore* te débarrasser de moi ?

– Non, plaïda Gibran Faisal, j'ai besoin que tu me rendes un grand service. Et, en même temps, tu rapporteras quelque chose pour moi, comme tu l'as déjà fait...

Furieuse, la jeune femme lui échappa et se dressa en face de lui, magnifiquement érotique dans sa tenue de dominatrice.

– Je ne bougerai pas de Genève ! martela-t-elle. Et ce n'est pas pour une bague que je serai ton esclave.

Ses yeux sombres étincelaient de fureur. Le Syrien comprit que s'il ne lui en disait pas plus, elle ne ferait rien.

– Écoute, fit-il d'un ton conciliant, la CIA est *vraiment* à mes trousses ! Et aux tiennes.

– Aux miennes ? Pourquoi ?

Il allait commettre une imprudence mais ne voyait pas comment l'éviter.

– À cause des voyages que tu as effectués pour moi. Ils pensent que tu es au courant de certaines choses, des histoires financières. Ils pourraient être tentés de te kidnapper.

Adeline éclata de rire.

– Tu vas trop au cinéma ! Nous sommes à Genève, pas à Bagdad. J'ai un passeport suisse. Et je ne bougerai pas de Genève.

Cette résistance mit Gibran Faisal en fureur. Il avait dépensé trois cent mille dollars pour rien. Tendant la main, il ordonna à la jeune femme :

– Rends-moi mes clefs ! Je ne peux plus avoir confiance en toi.

Adeline le toisa.

– Jamais !

Il braqua le Sig Sauer sur elle.

– Rends-les-moi ou je te tue.

La jeune femme se retourna avec insouciance et fonça vers la salle de bains pour en ressortir quelques minutes plus tard, habillée normalement. Avant de sortir de la chambre, elle lança d'un ton vengeur :

– Maintenant, je vais aller baiser avec mon Autrichien et ce sera bien fait pour toi !

La porte claqua sur elle.



Ibrahim Haddad attendait, plutôt confiant, au bar de l'hôtel *Richmond*. La veille, Gibran Faisal l'avait convaincu que les choses allaient rentrer dans l'ordre. Le Syrien était en retard. Lorsqu'il le vit enfin passer la porte du *lobby*, à sept heures et demie, son soulagement fit très vite place à l'angoisse. Gibran Faisal avait une tête de déterré, les yeux rouges, et ressemblait à un clochard dans son vieux survêtement gris.

Il se laissa tomber en face de lui et annonça d'une voix blanche :

– Nous nous sommes disputés ! Adeline ne veut pas croire que cet homme est un agent de la CIA. Et elle ne veut pas partir à Beyrouth... Je ne sais même pas quand je vais la revoir.

Il n'osa pas lui dire ce qu'il avait confié à la jeune femme. C'était trop grave... Ibrahim Haddad demeura silencieux quelques instants avant de dire froidement :

– Il faut faire quelque chose.

– Elle est très difficile, plaida Gibran Faisal.

– Nous ne pouvons pas la laisser faire ce qu'elle veut, j'ai reçu des instructions, répliqua l'Irakien. Trop de choses vitales sont en jeu.

Les deux hommes se toisèrent du regard et Gibran Faisal comprit ce qui se tramait. Pris d'une fureur froide, il lança à voix basse :

– Si vous aviez la mauvaise idée de toucher un cheveu de sa tête, je raconte tout aux autorités américaines. Je vais essayer d'arranger les choses. Quitte à partir avec elle à Beyrouth.

– Bien, bien, fit Ibrahim Haddad, conciliant. Faites ce qu'il faut. On se revoit demain, ici, même heure.

Ils se quittèrent froidement. En marchant vers la place Longemalle, Ibrahim Haddad réalisa soudain que le problème, ce n'était plus Adeline Montjoie, mais Gibran Faisal.

Un problème beaucoup plus sérieux qu'il devait soumettre à Abu Mustapha Adib. Lui seul pouvait prendre une décision au sujet du Syrien, qui représentait une pièce importante dans le dispositif de

répartition du trésor de guerre de Saddam Hussein et qui, surtout, savait beaucoup de choses.



Quand Malko vit le numéro d'Adeline s'afficher sur son portable, il crut presque à une erreur. La voix caressante de la jeune femme le détrompa.

– Ma migraine va beaucoup mieux, annonça-t-elle, je me suis reposée hier soir. On peut déjeuner ensemble ?

Il n'avait pourtant pas rêvé la veille, en la voyant se jeter dans les bras de Gibran Faisal ! Que s'était-il passé ? Adeline était décidément imprévisible. Mais du coup, son enquête reprenait vie.

– Avec plaisir, dit-il. Je passe vous prendre ?

– Une heure, rue du Rhône, confirma la jeune femme.

Il gagna le *lobby* du *Hilton*, où il retrouva les deux gorilles en extase devant la boutique de cigares Davidoff. Il allait rôder son dispositif.

– Nous avons un déjeuner, annonça-t-il. Avec une très jolie femme.

Chris Jones se permit de ricaner.

– Une moche, vous ne l'auriez pas invitée... C'était pas la peine de préciser.

– Donc, conclut Mako sans relever cette impertinence, vous me suivez dans votre carrosse. Mais je ne pense pas qu'à part les mouettes du lac, vous ayez une cible. Départ dans une heure.

Il avait loué une Toyota pour les deux Américains, ce qui évitait la promiscuité.



Rashid Buraq avait écouté le récit d'Ibrahim Haddad, catastrophé. Il avait des instructions précises d'Abu Mustapha Adib et la réaction de Gibran Faisal posait un très gros problème, qu'il fallait résoudre le plus vite possible. Les deux hommes se trouvaient dans un des petits salons de l'hôtel *Intercontinental*.

– On va commencer par la fille, décida-t-il.

Ibrahim Haddad baissa les yeux.

– Gibran risque de réagir.

– Il sera furieux mais il se calmera, trancha l'Irakien.

Ibrahim Haddad n'en était pas certain, mais ne voulut pas discuter. Rashid Buraq était mandaté pour régler le problème. Celui-ci enchaîna :

– Il ne faut plus perdre de temps. Abdel va venir avec toi. Il ne connaît pas la fille. Tu lui expliqueras où elle travaille et quand il peut agir.

– Elle sort tous les jours de sa boutique pour déjeuner, précisa Haddad. Souvent à pied.

– C'est très bien, tu assureras la protection d'Abdel et tu le ramèneras ici. Il faut, si elle a un sac, s'en emparer. Il peut contenir des choses intéressantes.

– Tu veux traiter aujourd'hui ?

– Oui, confirma Rashid Buraq. Il est onze heures, nous avons largement le temps.



Malko attendait Adeline rue du Rhône, la Toyota des deux gorilles était garée en face, de l'autre côté des rails du tramway. De nouveau plein d'espoir, il vit la jeune femme sortir du magasin, enveloppée dans un vison court s'arrêtant à mi-cuisses, sur un élégant tailleur beige, avec des bas clairs. Le regard parfaitement limpide, elle le rejoignit et lui tendit sa bouche.

– Je suis heureuse de vous revoir...

Aux Jeux olympiques du mensonge, elle était sûre d'avoir une médaille. Il attendit d'être au Senso pour demander :

– C'est définitivement terminé avec votre ami ?

– Bien sûr, fit-elle, il est devenu tellement fou de jalousie qu'il prétend que vous êtes un agent de la CIA.

Malko eut l'impression de recevoir un seau de glaçons dans le cou. Adeline enchaîna :

– Il cherche tous les prétextes pour m'éloigner des hommes que je croise. Il prétend que la CIA est à ses trousses. Et aux miennes aussi.

Elle leva les yeux et demanda sans forcer la voix :

– Vous êtes un agent de la CIA ?

– Bien sûr que non, répliqua Malko avec un sourire.

Tous les voyants rouges s'étaient allumés dans sa tête. Gibran Faisal savait qui il était, et il ne pouvait l'avoir appris que par l'homme de la Moldavie, Ibrahim Haddad. Cela ne simplifiait pas les choses.

– Je sais, c'est ridicule, reconnut Adeline. Ce salaud voulait me reprendre la clef de chez lui, mais j'ai refusé.

Malko dressa l'oreille.

– Vous avez une clef de chez lui ?

– Oui, il vit seul, avec juste une femme de ménage qui vient de temps en temps. Souvent, je vais l'attendre chez lui alors qu'il est encore à son bureau.

Le cerveau de Malko tournait à toute vitesse. Dans l'appartement du Syrien, il y avait sans doute des documents intéressants. Il baissa les yeux sur le sac Kelly en crocodile noir et remarqua :

– Si vous avez rompu, pourquoi garder sa clef ?

Adeline Montjoie resta d'abord muette devant cette logique implacable, puis sourit.

– Pour l'embêter. Cela va l'obliger à changer sa serrure. Et elle coûte très cher. Regardez la clef !

Elle fouilla dans son sac et en sortit une clef chromée qui semblait, effectivement, très sophistiquée. Malko rebondit sur sa révélation.

– Pourquoi la CIA s'intéresserait-elle à votre ami ? demanda-t-il.

Adeline soupira.

– Je ne sais pas. Il a beaucoup de relations au Moyen-Orient. Des Irakiens, entre autres. Plusieurs fois, je me suis rendue à Beyrouth chercher de l'argent liquide, pour lui rendre service. Il prétendait que c'était pour éviter une commission sur les virements. J'espère que ce n'était pas illégal.

Malko regrettait de ne pas avoir un magnétophone. Ils commandèrent un carpaccio. Adeline mangeait de bon appétit. Au café, elle soupira :

– Je me sens soulagée. Si nous allions passer le week-end à Gstaad ? Vous aimez le ski ?

– J'adore, jura Malko, qui haïssait le ski, le froid, la neige, la montagne et les montagnards.

Gstaad était la station « people » de la Suisse, là où l'Aga Khan avait appris le slalom...

– Super ! conclut la jeune femme. Je vais rentrer, maintenant.

Tandis qu'il la raccompagnait, Malko se dit qu'à Gstaad, il trouverait bien le moyen de faire fabriquer un double de la clef du Syrien par les deux techniciens de la *Technical Division* de la CIA. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à profiter d'une absence du propriétaire. L'espoir revenait au grand galop.

Ils regagnèrent la joaillerie.

– Ce soir, j'ai un rendez-vous avec des clients, annonça Adeline sur le seuil. On ne pourra pas se voir. Je vous appellerai.

Elle lui tendit ses lèvres pour un baiser presque chaste, avant d'entrer dans la boutique.

Malko repartit vers le *Hilton*, la Toyota des deux gorilles sur ses talons. Quand il les retrouva dans le hall de l'hôtel, Chris Jones arborait une expression soucieuse.

– Il y avait des clients derrière nous, annonça-t-il. J'en suis presque sûr. Deux bronzés dans une voiture blanche. Ils ont décroché après le restaurant.

Brusquement, Malko fut heureux de leur présence. Ces hommes en avaient-ils après lui ou après Adeline ? Dans le doute, il ne voulait pas prendre de risques.

– Je crains que ce soient des malfaisants, dit-il. Cette jeune femme termine son travail vers sept heures. Soyez là-bas une heure avant et ne la lâchez pas.



Vingt minutes après avoir regagné la boutique, Adeline Montjoie vit Gibran Faisal pousser la porte. Très élégant, en costume croisé bleu, l'air calme, mais déterminé. Ils étaient seuls et il marcha droit sur elle

– Il faut cesser ce jeu, dit-il. Tu ne quittes pas cet homme, soit, mais ce n'est pas le plus important. Tu dois me croire et faire ce que je t'ai

demandé. Ta sécurité en dépend. Et peut-être la mienne aussi.

Au ton du Syrien, Adeline comprit qu'il ne s'agissait plus d'une dispute d'amoureux. Son amant était très pâle, les yeux cernés, pas agressif pour un sou. Elle se sentit fondre et se rapprocha de lui.

– Je ne comprends pas ! avoua-t-elle. Je n'arrive pas à croire que ce prince autrichien soit un agent de la CIA. Il est si bien élevé, si élégant, il vit dans un château, il connaît tout le monde...

Le Syrien esquissa un sourire.

– Je ne peux pas tout te dire, mais je crois qu'il est *aussi* un agent des Américains. J'ai pris une décision : nous allons partir tous les deux en voyage. Pour plusieurs semaines.

Les yeux de la jeune femme brillèrent.

– C'est vrai ?

– Oui, très vite. Nous irons visiter la Syrie, c'est très beau, et ensuite prendre le soleil à Dubai. Tu es d'accord ?

Comme un client entrant dans la boutique, elle ne put se jeter à son cou, mais dit seulement à voix basse :

— Je t'aime !

— Alors, à ce soir.

Elle hésita.

– Très tard, alors, parce que j'ai un dîner avec des clients américains. Je ne pourrai pas être là avant minuit. Tu m'attendras ?

– Bien sûr.

Il ressortit de la boutique, le cœur de nouveau en paix.



Ibrahim Haddad affrontait depuis dix minutes la colère de Rashid Buraq qu'il avait retrouvé après le déjeuner à l'*Intercontinental*.

— Je t'avais dit de régler ce problème *aujourd'hui*, martela l'Irakien. Abdel était là pour ça.

– Elle était protégée, rétorqua Ibrahim Haddad. Deux types que je n'avais jamais vus, dans une Toyota, avec des tronches d'Américains.

Ils ne la lâchent pas d'une semelle... Et, à mon avis, ils étaient « calibrés ».

Rashid Buraq avala d'un coup son café noir, de plus en plus nerveux.

– C'est encore plus grave que je ne le pensais ! reconnut-il. Il n'y a qu'une chose à faire : liquider d'abord Gibran.

– C'est très difficile, objecta Ibrahim Haddad. Il sort très peu, directement de son garage, et impossible d'entrer chez lui, il y a des caméras partout et c'est relié aux flics. Quelquefois, il fait du jogging, le matin, mais c'est irrégulier.

– Irrégulier ou non, conclut Rashid Buraq, on va se concentrer là-dessus, dès ce soir. Et dès que ce sera fait, on s'occupera de la fille. Je dois repartir après-demain.

— Je dois le revoir ce soir, précisa Ibrahim Haddad. Je vais lui donner un ultimatum.

– Inutile, trancha Rashid Buraq, il nous « enfume ». Mais va au rendez-vous. Ce sera le dernier. Il faut que ces deux-là soient partis avant le week-end.

Ça laissait seulement quarante-huit heures. Ils se séparèrent et Ibrahim Haddad décida d'aller au cinéma pour se détendre. Depuis la Moldavie, il avait l'impression que tout allait mal. Une mécanique bien huilée qui tournait depuis trois ans, mais que la perte d'Osman Taybeh avait déréglée.

Qui les avait balancés à la CIA là-bas ? Les Bulgares ? Les Roumains ? Ou quelqu'un à l'intérieur du système ?

De toute façon, il fallait couper les branches pourries de Genève le plus vite possible. Il connaissait la puissance américaine : avec un tout petit indice, ils pouvaient remonter très loin. Or, Gibran Faisal représentait beaucoup plus qu'un petit indice.

CHAPITRE XV

Après sa conversation avec Adeline, Malko avait filé au consulat américain, rue Versonnex. Les volte-face de la jeune femme lui épuisaient les nerfs. Grâce aux aveux d'Osman Taybeh, il avait réussi à cerner un échelon important de l'organisation irakienne gérant le trésor de guerre de Saddam Hussein. Cependant, le fait que ses adversaires l'aient repéré, comme le montrait la filature dont Adeline et lui étaient l'objet, l'inquiétait. Ils risquaient de réagir brutalement, coupant net le fil menant au milliard de dollars. Or, Malko ne maîtrisait pas leurs agissements. Au point où il en était, il était urgent de mettre les autorités helvétiques dans le coup. C'est ce qu'il était en train de plaider auprès de Frank Capistrano.

À Washington, il était neuf heures du matin. Le *Special Advisor* sortait de la conférence quotidienne avec le Président et avait l'esprit à peu près libre. Et quelques minutes pour écouter Malko...

– Toute mon enquête repose sur cette Adeline Montjoie, qui change d'avis toutes les deux heures, expliqua celui-ci. *Théoriquement*, je vais passer le week-end avec elle, ce qui me fournira l'occasion de faire effectuer une copie de la clef de Gibran Faisal. Mais elle peut, *aussi*, se décommander... Ne sous-estimons pas nos adversaires. Ce Syrien peut filer du jour au lendemain, emmenant Adeline. Dans un pays comme la Syrie, où il sera impossible de continuer notre enquête. Mais d'autres hypothèses sont envisageables. N'oubliez pas que, d'après nos informations, les Irakiens, il y a trois ans, ont sacrifié la vie d'une cinquantaine de personnes pour conserver le secret de ce transfert d'argent. Si nous nous retrouvons avec deux cadavres sur les bras, l'enquête est terminée.

Frank Capistrano grogna comme un fauve blessé.

– Vous avez raison, reconnut-il. Hélas, nous ne possédons aucune preuve judiciaire de l'implication de Gibran Faisal dans cette histoire. Et il dispose d'un passeport suisse. Il faut vous débrouiller tout seul, avec l'aide des gens que je vous ai envoyés. Cela devrait suffire à sécuriser vos cibles. Priez pour que votre week-end se passe bien ! ajouta-t-il avec un ricanement salace. *And keep me posted*¹.

– Il n'y a plus rien à tirer d'Osman Taybeh ? insista Malko.

– Rien, il prend le soleil à Gitmo². Il a été pressé comme un citron. Donc, tout repose sur vous.



Quand Gibran Faisal vit s'afficher sur son portable le numéro d'Adeline, il eut un coup au cœur. Quel problème allait-elle encore soulever ? Il fut tout de suite rassuré. La bouche collée à son téléphone, Adeline Montjoie chuchota :

– Je me demande si tu n'as pas raison... Il y a encore deux types dans une voiture qui surveillent la bijouterie... Ils ont des gueules d'Américains.

Le Syrien l'aurait embrassée.

– Peux-tu prendre le numéro et le type de leur voiture ?

– Bien sûr.

Elle posa son téléphone, se rapprocha de la vitrine et nota ce qu'il lui demandait.

– Je m'occupe d'eux, promet Gibran Faisal. À ce soir.

Trois minutes plus tard, il entra dans le poste de police jouxtant le palais de justice. Il demanda à voir le commissaire, qui le reçut immédiatement. Par ses dons à diverses organisations charitables de la police genevoise, Gibran Faisal s'était bâti une réputation de citoyen exemplaire. Il alla droit au but.

– J'ai l'impression que des inconnus surveillent une jeune femme qui est très proche de moi, annonça-t-il. Pourriez-vous faire quelque chose ?

Le commissaire nota soigneusement toutes les indications et releva la tête.

– Je vais prévenir la brigade criminelle, dit-il. Il ne faudrait pas qu'il arrive quelque chose à cette dame. (Après un gros soupir, il ajouta :) Avec tous ces étrangers, Genève n'est plus Genève ! Avant, c'était quand même mieux.

Gibran Faisal ne put qu'applaudir à cette remarque frappée au coin du bon sens et ressortit du commissariat, rassuré. Les Suisses étaient des gens sérieux et les policiers réagissaient à la plus petite dénonciation. En Suisse, on dénonçait comme on respirait. Pour une voiture mal garée, un excès de vitesse, une tenue bizarre, ce que les

Américains appellent *suspicious looking character*³. Alors, deux étrangers dans une voiture s'intéressant à l'employée d'une grande bijouterie, il y avait de quoi déplacer les blindés...



Installé devant un Defender « Success » au bar du *Richmond*, Ibrahim Haddad, en voyant le visage épanoui de Gibran Faisal, se dit qu'en dépit du pessimisme de Rashid Buraq, les choses s'arrangeaient peut-être.

– Tout est réglé ! annonça le Syrien. Elle est d'accord pour partir avec moi au Liban. D'ailleurs, elle vient me retrouver ce soir. Demain, nous irons acheter des billets d'avion.

– Parfait ! approuva l'Irakien, qui voyait enfin ses soucis s'éloigner. Je vais transmettre. Cela ne vous pose pas de problème de vous absenter ?

– Non, non, j'emmène mon PC.

Euphorique, il commanda à son tour un scotch. Quand son Defender « 5 ans d'âge » lui fut amené, il le but d'un coup, pour dénouer la boule qui lui obstruait l'estomac. Et il redevint agressif.

– Il faut trouver qui est responsable de mon « exposition », attaqua-t-il. Je n'ai jamais commis aucune imprudence.

– C'est vrai, reconnut Ibrahim Haddad. Moi, je pense que ce sont ces enculés de Bulgares. Ils veulent tous obtenir des dollars et appartenir à l'OTAN.

Le Syrien hocha la tête. Tous deux communiaient dans la même haine de l'Amérique.



Rashid Buraq, rencogné dans une banquette, au fond du bar de l'*Intercontinental*, avait écouté le rapport d'Ibrahim Haddad avec une exaspération croissante. Il fusilla du regard l'Irakien qui paraissait euphorique et remarqua d'une voix cinglante :

– Nous ne pouvons pas continuer à osciller au gré des humeurs de cette fille. Elle change d'avis tous les jours ! En plus, ce n'est pas une bonne idée d'aller se réfugier au Liban, ou même en Syrie. Cela va indiquer une piste, et incriminer des tas de gens.

Le Liban et la Syrie, depuis quelques mois, étaient sous le feu des projecteurs. L'assassinat du Premier ministre Rafic Hariri, le 14 février 2005, avait horrifié le monde entier. La plupart des responsables libanais de la Sécurité étaient en prison. La CIA découvrirait facilement la destination des fugitifs et mettrait le paquet. Exactement ce que voulait éviter Abu Mustapha Adib, qui avait réussi à « enfumer » les Américains depuis trois ans.

— Gibran Faisal est grillé, conclut Rashid Buraq, même si ce n'est pas de sa faute. Tôt ou tard, les Américains parviendront à l'interroger. Sur le terrorisme, ils sont déchaînés... Les Suisses n'oseront pas leur tenir tête. Ils ont trop peur que leurs banques ne puissent plus travailler aux États-Unis. Donc, il faut prendre nos précautions. Maintenant.

– Tu veux dire que...

– Oui. Il n'est plus indispensable, et représente un grave risque de sécurité.

Ibrahim Haddad n'insista pas. Dans l'ancien *Moukhabarat* de Saddam, son interlocuteur était un colonel, alors qu'il était, lui, plus bas dans la hiérarchie.

Rashid Buraq, satisfait de ne plus avoir d'opposition, conclut :

– Nous allons essayer de profiter des derniers retournements de cette pute. Puisqu'elle va le voir ce soir, on fera d'une pierre deux coups.



Chris Jones et Milton Brabeck avaient consciencieusement suivi l'Austin grise d'Adeline Montjoie depuis son domicile de la rue du 31-Décembre, aux Eaux-Vives, après l'avoir prise en charge à la sortie de la bijouterie. Maintenant, ils planquaient depuis plus de deux heures dans le parking du restaurant chinois de luxe *La Réserve*, en bordure du lac, à Bellevue, sur la route de Lausanne.

– Le prince doit encore être avec une créature, soupira Milton Brabeck qui avait toujours mauvais esprit. J'ai faim.

– On ira bouffer quand elle sera couchée. Il doit bien y avoir un MacDo ouvert le soir, rétorqua Chris Jones.

Milton Brabeck n'eut pas le temps de répondre. Un puissant

projecteur venait de s'allumer derrière eux et la voix caverneuse d'un haut-parleur lança, d'abord en français, puis en anglais :

– Veuillez sortir de la voiture, les mains bien en vue. Police cantonale !

Chris et Milton se regardèrent, tétanisés. C'était la méga-tuile. Dans la voiture, il y avait de quoi couler un porte-avions. Des silhouettes en uniforme s'agitaient autour d'eux, à l'extérieur. Il y avait au moins deux voitures de police.

– J'y vais ! décida Chris Jones

Il sortit, très lentement, et déploya son mètre quatre-vingt-douze face à deux policiers en tenue grise, pistolet au poing. Très sérieux.

– Vos papiers, s'il vous plaît ! demanda le policier vaudois.

Chris Jones tendit son passeport américain tout neuf, changé après chaque mission à l'étranger.

– Quelle est votre profession ? demanda le policier vaudois.

– Agent de sécurité, répondit Chris Jones.

Milton Brabeck subit le même interrogatoire. Un policier demanda :

– Ça fait un moment qu'on vous observe. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Le gorille allait répondre qu'ils protégeaient un client lorsqu'un policier sursauta comme s'il avait trouvé un cygne mort de la grippe aviaire flottant sur le lac.

– Mais, vous êtes armés !

Il avait aperçu sous la veste de Chris Jones la crosse d'un énorme automatique Désert Eagle 357 Magnum !

– Oui, bredouilla Chris.

– Vous avez une autorisation cantonale ?

Le gorille dut avouer que non. Désormais, une demi-douzaine de policiers les entouraient, de plus en plus nerveux, armes braquées.

– Mettez les mains sur la tête, ordonna le gradé. Et ne faites pas de mouvements brusques.

Avec deux doigts, il sortit le Désert Eagle, d'une taille réellement impressionnante. De lui-même, Chris Jones montra le bas de son

pantalon.

– J'en ai un petit là...

La radio de la voiture de police crépitait sans arrêt. Lorsque les policiers vaudois découvrirent à l'arrière la mallette métallique contenant des grenades et d'autres accessoires, ce fut du délire. Les deux gorilles étaient déjà menottés. Avant de les faire monter dans un fourgon de police, le gradé demanda :

– Vous habitez où ?

– Au *Hilton*.

– Vous avez des références à Genève ?

— Non.

– Bon, on va vous emmener au poste de Versoix.

Dans ce genre de situation, moins on en disait, mieux cela valait. Il n'y avait plus qu'à attendre les interventions discrètes qui allaient suivre, dès que la station de Berne serait avertie. Au moins, en Suisse, ils ne risquaient pas d'être torturés, mais cela allait faire désordre dans leurs notes...



Adeline Montjoie sortit du restaurant *La Réserve* à onze heures quarante-cinq. Il lui fallut encore cinq minutes pour prendre congé des gens qui l'avaient invitée, puis elle sauta dans sa Mini. Direction la place du Bourg-de-Four. Elle avait hâte de rejoindre son amant, convaincu par ses explications.

Elle y fut dix minutes plus tard et s'arrêta devant le garage souterrain, actionnant son bip, qui allait avec la clef de l'appartement de Gibran Faisal. Engagée dans la rampe, elle mit quelques secondes à réaliser qu'une voiture était entrée juste derrière elle. Elle ne s'inquiéta pas outre mesure : il y avait dans l'immeuble quatre autres appartements, sans parler des bureaux desservis par le même parking. Ce n'est qu'en sortant de la voiture qu'elle se trouva en face d'un inconnu de type oriental, au visage mince, aux yeux durs et enfoncés. Il braquait sur elle un pistolet muni de ce qu'elle prit d'abord pour un très long canon. C'était en réalité un silencieux...

— On va au cinquième, lança l'homme en arabe. Et ne fais pas la

conne.

Adeline Montjoie n'osa pas résister, tétanisée par la panique, se disant que son amant ne lui avait pas menti. Dans l'ascenseur, l'homme garda son arme braquée sur elle. Il appuya sur le bouton du cinquième. Elle avait envie de vomir. Quand la cabine s'arrêta avec une légère secousse, il la poussa sur le palier, jusqu'à la porte de l'appartement de Gibran Faisal, et ordonna :

– Ouvre !

Elle faillit refuser, mais la terreur lui vidait le cerveau. Les mains tremblantes, elle fouilla dans son sac et en sortit son trousseau de clefs. L'inconnu demeura collé à elle, puis l'écarta violemment, dès qu'elle eut ouvert le battant. Ses ordres étaient simples : tuer d'abord l'homme, puis la femme. Il pouvait encore avoir besoin d'elle pour ressortir.

L'entrée était vide.

– Où est-il ? demanda-t-il à voix basse.

– Là ! dit-elle, montrant la chambre et le couloir.

– Passe devant.

Elle obéit, se disant qu'elle aurait dû crier pour avertir son amant, qui avait sûrement entendu la porte s'ouvrir. À chaque seconde, elle s'attendait à recevoir une balle dans la tête. Comme dans un cauchemar, elle aperçut la chambre plongée dans la pénombre, à la lueur douce des chandeliers.

Gibran Faisal était assis sur le lit, dans sa tenue de latex couleur chair, le dos appuyé à des coussins.

Abdel Kubaisi appuya sans perdre une seconde sur la détente de son Walther PPK 9 mm, au chargeur muni de cartouches à la charge de poudre allégée, afin de diminuer encore le bruit des détonations. Une fraction de seconde avant que Gibran Faisal ne sorte sa main droite de sous le drap, serrée autour de la crosse du Sig Sauer. En un éclair, Adeline se souvint des caméras qui, de la chambre, surveillaient le palier de l'appartement. Le Syrien avait vu venir son assassin. Mais, trop sûr de lui, il avait attendu un tout petit peu trop longtemps pour tirer.

La détonation du Sig Sauer fut assourdissante. Le tueur fut rejeté en arrière, mais le doigt crispé sur la détente du PPK continua à vider son chargeur.

Horrifiée, Adeline vit deux projectiles frapper son amant en plein

visage, et un troisième dans le ventre. Le sang commença à suinter à travers la combinaison de latex, formant un marécage rougeâtre. Le Syrien laissa retomber son arme sur le drap, tué sur le coup.

Abdel Kubaisi, tassé sur le plancher, ne valait pas mieux. La balle du Sig Sauer l'avait frappé en pleine poitrine, lui faisant éclater l'aorte.

Adeline Montjoie demeura figée quelques instants, prenant la mesure du drame. Ses jambes tremblaient tant qu'elle dut s'asseoir sur le bord du lit. Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête. Elle prit son portable, le reposa. Si elle appelait la police, elle allait être mêlée à une histoire épouvantable et risquait de perdre son job. Dans la haute joaillerie, on n'aimait pas beaucoup les scandales.. Et désormais, Gibran Faisal n'était plus là pour la protéger. En plus, elle risquait d'être accusée de complicité de meurtre, puisqu'elle avait aidé l'assassin à entrer ! Involontairement, mais comment le prouver ?

Totalement paniquée, elle regarda une dernière fois son amant. La tête éclatée, il ne ressemblait plus à rien. La fade odeur du sang lui donna la nausée. Comme une folle, elle rafla son sac et s'enfuit, sans même regarder l'homme qui venait de tuer Gibran Faisal. Dans l'ascenseur, elle fut prise de sanglots convulsifs, de tremblements. Pourquoi Gibran n'avait-il pas tiré une fraction de seconde plus tôt ?

Elle dut s'y reprendre à trois fois pour démarrer son Austin et jaillit place du Bourg-de-Four. D'abord, elle s'engagea dans la rue Verdonne, descendant vers le lac. Tout en conduisant, elle se dit, affolée, que d'autres tueurs l'attendaient peut-être. Au lieu de tourner à droite, elle s'engagea sur le pont du Mont-Blanc et prit à droite, longeant le lac. L'enseigne lumineuse du *Noga Hilton* accrocha soudain son regard. Elle avait besoin de protection. S'arrêtant juste en face de l'hôtel, elle composa le numéro de l'homme que feu son amant désignait comme un agent de la CIA.

– Adeline ?

Malko avait vu son numéro s'afficher.

D'une seule traite, la jeune femme lâcha :

— Gibran vient d'être assassiné ! C'est épouvantable.

2. Guantanamo.

3. Personne à l'allure suspecte.

CHAPITRE XVI

Un flot d'adrénaline submergea Malko. Ce qu'il craignait était arrivé... Mais aussitôt, quelque chose lui sauta à la tête. Pourquoi les gorilles chargés de surveiller la jeune femme ne l'avaient-ils averti de rien ?

– Où êtes-vous ? demanda-t-il.

– En face de votre hôtel. Dans ma voiture.

– Vous avez prévenu la police ?

– Non.

– Quelqu'un d'autre ?

– Non.

– Bon, attendez-moi. Je vous rejoins en bas. Quelle voiture ?

— Mon Austin grise.

À peine eut-il raccroché qu'il appela la chambre des deux techniciens de la TD. L'appareil sonna si longtemps qu'il se dit qu'ils étaient sortis faire la fête. Enfin, une voix endormie fit « allô ». Ils s'étaient couchés à neuf heures.

– Réveillez-vous, ordonna Malko. Je veux que vous soyez prêts, en bas, dans un quart d'heure.

S'il y avait une chance d'accéder aux secrets de Gibran Faisal, c'était maintenant ou jamais... Il fonça vers l'ascenseur et rejoignit Adeline Montjoie, garée quai du Mont-Blanc, fumant, les mains tremblantes. Aucune trace de Chris Jones et de Milton Brabeck. Incompréhensible. Malko venait de tenter en vain de joindre Chris sur son portable américain.

– Que s'est-il passé ? demanda Malko.

La jeune femme lui raconta tout : sa réconciliation avec Gibran Faisal dans la journée, la sortie au restaurant et l'irruption dans le parking de l'assassin de son amant. Donc, les gorilles n'avaient pas assuré sa sécurité comme prévu. Avaient-ils été éliminés par leurs adversaires ?

Il sentait la jeune femme au bord de la crise de nerfs. Il hésitait à lui demander des nouvelles de Chris et Milton. Heureusement, elle lui tendit la perche.

– Lorsque je vous ai demandé si vous apparteniez à la CIA, vous m’avez dit que c’était faux. Maintenant, avec ce qui est arrivé à Gibran, je ne sais plus quoi penser. Ce n’est pas vous qui l’avez tué ? conclut-elle anxieusement.

– Non, je vous le jure. Mais je pense que maintenant, je peux vous dire la vérité. J’appartiens bien à la CIA et votre ami Gibran Faisal était mêlé à une grave affaire de terrorisme. Je pense qu’on l’a tué pour l’empêcher de faire des révélations gênantes.

Adeline éclata en sanglots.

– Mon Dieu ! C’est horrible ! Je ne comprends pas. Pourquoi a-t-il fait cela ?

– Je ne sais pas, avoua Malko. Mais je voudrais que vous m’aidiez.

– Comment ?

– En m’accompagnant chez votre ami. Maintenant. Puisque vous avez la clef.

Adeline Montjoie secoua la tête.

– C’est impossible ! Je ne pourrais pas retourner là-bas. Mais si c’est important, je peux vous donner la clef et le bip du parking.

Déjà, elle fouillait dans son sac. Elle détacha une clef de son trousseau et la lui tendit, avec le bip du garage.

– Tenez, faites ce que vous voulez, moi, je vais prendre un somnifère et dormir. Appelez-moi demain, je ne suis pas sûre de pouvoir aller travailler.

– Je vous rendrai cette clef, dit Malko. Je pense qu’il vaut mieux ne pas dire à la police que vous étiez là-bas.

Elle hocha la tête sans répondre, l’esprit ailleurs. Et il se hâta de sortir de la voiture, qui démarra immédiatement. Elle était déjà à cent mètres quand Malko réalisa qu’Adeline était, elle aussi, en danger de mort. Pour l’instant, il avait une urgence absolue. Il traversa et rentra au *Hilton*. Les deux techniciens américains, Kirk Montana et Ron Elroy, attendaient dans le *lobby*.

– On y va, dit-il.

Où diable pouvaient être Chris Jones et Milton Brabeck ?



Malko appuya sur le bip remis par Adeline Montjoie, le cœur battant. La porte noire du garage commença à se relever. La place du Bourg-de-Four était déserte à cette heure tardive. Il s'engouffra dans la rampe et se gara dans le sous-sol. Dans un coin, il repéra le coupé Bentley gris de Gibran Faisal. Le bip ouvrait aussi l'ascenseur. Malko l'appliqua contre le bouton du 5^e et la cabine démarra. Tandis qu'ils montaient, il réalisa soudain qu'il n'était pas armé.

– Vous êtes armés ? demanda-t-il aux deux techniciens.

– *No, sir*, répondirent-ils en chœur. Jamais.

Les portes s'ouvrirent sur le palier vide. Malko écouta quelques secondes devant l'épais battant de la porte blindée, puis sonna. Pas de réponse. Au bout d'une minute, il mit la clef dans la serrure et ouvrit la porte. L'odeur fade du sang lui sauta aux narines. Il traversa l'entrée et s'engagea dans un petit couloir. Au fond, une porte était ouverte et il aperçut, dans l'entrebâillement, les chaussures d'un homme allongé sur le sol, dont il découvrit le corps quelques secondes plus tard. Le mort avait un visage d'Oriental et tenait encore à la main un pistolet automatique prolongé d'un silencieux. Il avait reçu un projectile en pleine poitrine et sa chemise n'était plus qu'un plastron rouge.

Malko le contourna et s'approcha du lit.

Gibran Faisal serrait encore un gros pistolet dans sa main droite.

– Cherchez le coffre, ordonna Malko aux deux techniciens de la CIA.

Les deux Américains se mirent à ouvrir les placards, les meubles, à tâter les boiseries. Malko se sentait mal à l'aise. Si Adeline se ravisait et prévenait la police, ils étaient mal. Heureusement, dans cet immeuble sans concierge, verrouillé comme un coffre, les policiers mettraient un certain temps à arriver à l'appartement. Il s'accroupit près du tueur mort et explora ses poches.

Peu de choses, sauf un passeport belge qu'il empocha. Il prit également ses empreintes en appuyant ses doigts sur une feuille de papier. Un des techniciens réapparut.

– *Sir*, nous ne trouvons rien !

Malko se voyait mal appeler Adeline Montjoie pour lui demander si elle connaissait l'emplacement d'un coffre. Or, le temps pressait. Il

essaya de réfléchir. Ce coffre devait être dans la chambre, pourtant déjà inspectée de fond en comble. Il s'approcha des boiserries entourant la tête de lit. Un compartiment était ouvert, recelant deux autres armes de poing, un Glock et un Browning. Refermé, il était absolument invisible... Il se mit à tâter systématiquement toutes les moulures entourant le lit et, soudain, l'une d'elles s'enfonça sous des doigts. Aussitôt, un panneau coulissa, révélant une cavité dans le mur. Au fond, il y avait un coffre de cinquante centimètres de côté. Malko alla chercher les deux Américains qui attendaient dans l'entrée.

– Au travail !

Ils s'y mirent, déployant tout un matériel électronique, un stéthoscope, des tas d'instruments bizarres. En bras de chemise, dans un parfait silence, ils promenaient sur le blindage des capteurs, faisant tourner les mollettes dans tous les sens.

– Vous y arrivez ? demanda Malko.

Ils ne répondirent même pas tant ils étaient absorbés. Pour passer ses nerfs, il entreprit de visiter le reste de l'appartement. Rien de marquant sauf des photos d'Adeline dans différentes soirées. Il regarda sa Breitling : deux heures vingt du matin ! Cela commençait à devenir inquiétant. Un des techniciens surgit et annonça calmement.

– *Sir*, il est ouvert.

Il se précipita dans la chambre. Déjà, les deux hommes remballaient leur matériel. Malko vit d'abord des piles de billets. Des dollars, des euros, des francs suisses. Soigneusement rangés en liasses maintenues par des élastiques et empilées. Il y en avait bien pour 500000 dollars. Malko préleva le premier billet de chaque liasse, afin de pouvoir vérifier les numéros.

À côté des billets, il aperçut des dossiers de toutes les couleurs. Certains en arabe, d'autres en anglais. Il les regarda rapidement et décida de tout emporter. Au point où il en était... Il se retourna vers les deux Américains.

– Vous pouvez refermer ?

– *Yes, sir*.

– Vous avez laissé des traces ?

– *No, sir*. Personne ne peut dire que ce coffre a été ouvert.

Trois minutes plus tard, ils étaient dans l'ascenseur.

La place du Bourg-de-Four était toujours aussi vide.

Cinq minutes encore, et ils étaient au *Hilton* : presque quatre heures du matin à sa Breitling. Et toujours aucune nouvelle de Chris et Milton. Ils n'étaient pas rentrés à l'hôtel. Impossible de trouver le sommeil. Malko s'allongea, mais son cerveau continuait à tourner en rond. Il était furieux que ses adversaires aient frappé, en le prenant de vitesse. Et encore, grâce à Adeline, il avait sauvé les meubles. Ce qui le ramena à elle. Il fallait, coûte que coûte, la protéger. Seulement, c'était le rôle de Chris Jones et Milton Brabeck... En attendant de mettre les documents récupérés dans le coffre du Syrien à l'abri, au consulat américain.



Rashid Buraq et Ibrahim Haddad se regardaient en chiens de faïence dans la *breakfast room* de l'*Intercontinental*.

– Qu'est-ce qui a pu se passer ? répéta pour la dixième fois Rashid Buraq. C'est dingue !

Ibrahim Haddad, penaud, reprit son récit.

— On planquait devant le restaurant *La Réserve*. Au fond du parking. J'avais affreusement envie de pisser, alors je suis allé dans les toilettes du restaurant. Quand je suis ressorti, j'ai vu la voiture qui partait avec Abdel au volant. Il suivait l'Austin. J'ai compris qu'il n'avait pas pu m'attendre. Alors, j'ai demandé un taxi et je me suis fait conduire place du Bourg-de-Four, après être passé devant l'immeuble de la fille. Sa voiture n'était pas garée devant. J'ai pris un verre à *La Clémence* et ensuite, je suis rentré à l'hôtel et j'ai attendu Abdel.

– Et il n'est jamais venu ! compléta rageusement Rashid Buraq.

– Non, avoua Ibrahim Haddad.

Depuis six heures du matin, il écoutait la radio. Sans rien apprendre. Si le tueur irakien avait été arrêté, tout le monde en aurait parlé. Donc, le mystère était total.

– Je vais voir à la boutique si la fille est venue travailler, suggéra Ibrahim Haddad.

Rashid Buraq avait beau tourner et retourner les faits dans sa tête, il n'arrivait pas à comprendre.

– O.K., fit-il, et après, tu appelles Gibran. Joins-moi ici. Il faut absolument retrouver Abdel.



Malko n'avait pratiquement pas dormi, mais n'avait pas sommeil. À neuf heures trois, il se présenta au consulat américain. John Mills, le consul, venait d'arriver. Visiblement de mauvaise humeur.

– Vos amis ont été imprudents, lança-t-il d'une voix acerbe. Je suis convoqué à la police cantonale.

– Quels amis ? demanda Malko, stupéfait.

– Messieurs Chris Jones et Milton Brabeck. Ils ont été interpellés hier soir, en possession d'un armement considérable, dans le parking d'un restaurant. Ils sont à la prison cantonale de Champ-Dollon, à Thonex, et les autorités suisses m'ont averti. J'ai prévenu le State Department. Cela va être difficile de les faire sortir rapidement.

Les gorilles en prison ! Il ne manquait plus que cela. Malko comprit ce qui s'était passé. Sans la police suisse, Gibran Faisal serait toujours vivant...

– Merci de vous occuper d'eux, dit-il avant de partir. Voici des documents ultrasensibles à mettre dans votre coffre, en attendant mieux.

– D'où viennent-ils ? demanda le diplomate, méfiant.

– Ils nous ont été confiés, assura froidement Malko. Ils ne resteront pas longtemps ici. Maintenant, j'ai besoin d'appeler Washington.

Dès qu'il fut devant le téléphone sécurisé, il composa le numéro du standard de la CIA, à Langley. On le brancha très vite sur le *case officer* de permanence, bien qu'il soit trois heures du matin à Washington.

– J'ai besoin, à Genève, d'un traducteur d'arabe, réclama Malko, après s'être identifié. Et aussi d'un spécialiste du Moyen-Orient, pour interpréter des documents.

– Vous aurez cela dans la journée, promit l'homme de la CIA. Laissez-moi un contact.

Quand Malko ressortit du consulat, il était au moins rassuré sur le sort des deux gorilles. Il était juste neuf heures et demie et il fallait s'occuper d'Adeline Montjoie. Il l'appela. Répondeur. Il laissa un message lui recommandant de ne pas sortir de chez elle. Aucune nouvelle du meurtre de Gibran Faisal n'avait filtré. Apparemment, personne ne s'était encore aperçu de la mort du Syrien.

Il se dit que le mieux était d'attendre Adeline à la bijouterie et de la

garder avec lui, jusqu'à nouvel ordre.



Ibrahim Haddad, ne voyant pas Adeline Montjoie dans la bijouterie de la rue du Rhône, avait décidé de se rendre à pied chez elle. Dix minutes de marche. Il eut un choc en arrivant devant son domicile : l'Austin était garée à sa place habituelle !

Ne sachant que faire, il retourna à l'*Intercontinental* et annonça la nouvelle à Rashid Buraq, remonté dans sa chambre. L'Irakien éructa une série de jurons : cela devenait de plus en plus incompréhensible. Il se prit la tête à deux mains, essayant de reconstituer ce qui s'était passé.

– Abdel suivait la fille, tu l'as vu ?

– Oui.

– Elle n'est pas allée chez elle, puisque tu y es passé ?

– Non.

– Donc, il l'a suivie jusqu'à la place du Bourg-de-Four. Et il a dû entrer derrière elle, dans le garage.

– C'est possible, reconnut Ibrahim Haddad.

– Et il n'est pas ressorti, ni lui ni sa voiture.

– Non, c'est vrai.

Rashid Buraq lui jeta un regard sombre.

– Tu sais ce qui s'est passé ? Eh bien, Abdel a dû se faire embobiner et il est toujours là-bas.

– Pourquoi Gibran le garderait-il ?

– Je n'en sais rien, admit Rashid Buraq, mais tu vas aller le lui demander. À son bureau.

— Et la fille ?

— On verra après.

CHAPITRE XVII

Malko passa à pied devant la bijouterie de la rue du Rhône. La vendeuse chinoise était là mais pas Adeline Montjoie. Il regagna sa voiture et rappela la jeune femme.

Toujours sur répondeur. Il laissa un message, l'adjurant de ne pas sortir de chez elle, répétant qu'elle était en danger de mort, puis gagna la rue du 31-Décembre. L'Austin était là. Il se gara derrière. Adeline finirait bien par sortir. Et comment la protéger ? Il n'avait pas d'arme et les deux baby-sitters étaient au fond d'une cellule. Il regretta de n'avoir pas pris une des armes de Gibran Faisal.

À dix heures et demie, il se décida à appeler la boutique. Lorsque la vendeuse répondit, il demanda à parler à Adeline.

– Elle ne vient pas travailler aujourd'hui, répondit la Chinoise. Elle a téléphoné qu'elle était malade.

Malko remercia et raccrocha, rappelant immédiatement Adeline. Toujours sur répondeur. Donc, elle ne voulait pas lui parler. Il mit le radio et prit son mal en patience. Impossible même de sonner chez la jeune femme : il y avait un code à la porte de son immeuble. Pour se consoler, il se dit que, pour le moment, elle était en sécurité.



Adeline Montjoie n'avait pratiquement pas dormi. Après avoir pris une douche, elle était demeurée allongée sur son lit, bourrée de somnifères qui ne faisaient aucun effet, se repassant en boucle les événements de la soirée... Elle n'arrivait pas à réaliser que son amant était mort, que désormais elle était seule dans la vie. Au mieux, car elle risquait d'être impliquée dans ce meurtre...

À six heures du matin, sa décision était prise : elle allait filer en France quelque temps, prétextant une mère malade. La bijouterie comprendrait. Évidemment, la mort de Gibran Faisal allait faire du bruit. La police la rechercherait sûrement. Pour le moment, elle devait se reposer. Lorsqu'elle vit le numéro du prince autrichien s'afficher sur

son portable, elle faillit répondre, puis se ravisa. Désormais, elle savait que son amant n'avait pas menti. Malko Linge était bien un espion travaillant pour les Américains. Elle ignorait son rôle dans la mort de Gibran Faisal et ce qu'il attendait d'elle.

Cet univers la terrifiait. D'autant que, désormais, elle réalisait le but véritable de ses voyages à Beyrouth.

Fiévreusement, elle se mit à faire sa valise. Elle avait décidé de quitter Genève par le train où les contrôles étaient plus légers qu'à l'aéroport de Cointrin. Elle irait d'abord à Lausanne. Là, elle louerait une voiture pour franchir la frontière.



Conception Delgado arriva, comme tous les jours, à dix heures, place du Bourg-de-Four, venant de Carouge, quartier populaire de Genève. Depuis trois ans, elle était femme de ménage chez Gibran Faisal et, deux heures par jour, elle nettoyait, rangeait, approvisionnait le réfrigérateur, lavait le linge. Elle composa le code de la porte d'entrée et prit l'ascenseur, utilisant le bip relié à la clef de l'appartement qu'elle était la seule à posséder, en dehors d'Adeline Montjoie.

Après avoir pénétré dans l'appartement, elle constata, en regardant le tableau de l'alarme dans le petit couloir avant la cuisine, qu'elle n'était pas branchée : le voyant était au vert, donc, Gibran Faisal était là. Ce qui l'étonna un peu car il n'était pas du genre à faire la grasse matinée. Il fallait quand même qu'elle passe l'aspirateur et, pour ne pas le déranger, elle voulut vérifier si la porte de la chambre était bien fermée.

Tout de suite, elle aperçut une partie d'un corps allongé par terre et se précipita, croyant à un malaise de son patron. Lorsqu'elle embrassa du regard toute la scène de la chambre, elle faillit se trouver mal... Elle eut tout juste la force de redescendre et de se ruer dans le poste de police, de l'autre côté de la place.



Rashid Buraq sentit ses cheveux se dresser sur sa tête en entendant à la radio un speaker à l'accent vaudois annoncer que la police, alertée par une femme de ménage, venait de découvrir le cadavre d'un homme très connu à Genève, un financier d'origine syrienne, mais de

nationalité suisse, Gibran Faisal. Il avait été tué de quatre balles, mais avait pu abattre son assassin avant de mourir. Ce dernier avait été, lui aussi, découvert dans la chambre du propriétaire, une balle dans le cœur.

Rashid Buraq réalisa immédiatement ce que cela impliquait : si Abdel Kubaisi avait été tué dans l'appartement, sa voiture devait toujours se trouver dans le garage. Or, la police allait forcément l'y trouver, et par l'agence de location, remonter facilement à Ibrahim Haddad...

Or, celui-ci était dans la nature, essayant de contacter Gibran Faisal. Une mission désormais impossible...

Il était encore en train de calmer les battements de son cœur lorsque Ibrahim Haddad surgit, essoufflé, dans sa chambre de *l'Intercontinental*.

– Tu es au courant ? demanda-t-il.

– Oui, dans deux heures au mieux, les flics seront ici. À cause de la voiture.

– Il faut filer, conseilla Ibrahim Haddad, passer la frontière française. Après, on verra. Tu as une voiture ?

– Oui, répliqua Rashid Buraq, mais on ne peut pas laisser les choses en plan. Avant de partir, on va liquider la fille. Elle est chez elle.

– Mais elle va se méfier, elle n'ouvrira pas. Et il y a un code.

– On y va quand même. On essayera avec la concierge. Je vais chercher la voiture au parking. Avant, on passera à la bijouterie, au cas où elle y serait.

Rashid Buraq savait que s'il revenait à Beyrouth en laissant Adeline Montjoie vivante, les choses se passeraient mal. La jeune femme, après le meurtre de son amant, serait à coup sûr interrogée par la police suisse *et* la CIA. Potentiellement, c'était dévastateur.

Ils étaient armés tous les deux et c'était bien le diable s'ils n'arrivaient pas jusqu'à la jeune femme.



Malko écoutait la radio de toutes ses oreilles lorsqu'il aperçut un taxi-radio se garer devant l'immeuble d'Adeline Montjoie. Son poulx

battit plus vite. Et si c'était la jeune femme qui voulait filer ?

Il n'attendit pas longtemps.

Adeline surgit, un sac de voyage à la main, et courut jusqu'au taxi, s'y jetant d'un élan. Le véhicule démarra aussitôt. Au moment où Malko, fou de rage, démarrait à son tour, il aperçut une voiture qui venait du quai Gustave-Adolphe. Elle ralentit en croisant le taxi. Malko eut le temps, lorsqu'elle passa à sa hauteur, de voir les deux hommes qui s'y trouvaient. L'un était Ibrahim Haddad, l'homme de Moldavie ! Dans son rétroviseur, il vit le véhicule faire demi-tour et repartir dans la même direction qu'eux. Cette fois, il n'y avait aucun doute : les tueurs qui avaient liquidé Gibran Faisal venaient terminer le travail.

Tout en collant au taxi, Malko saisit son portable : il fallait prévenir Adeline Montjoie, qu'elle se réfugie dans un poste de police. Il n'avait pas d'arme et les deux gorilles étaient en prison. De nouveau, la sonnerie bascula sur le répondeur. Il laissa un message, sans trop d'espoir. Derrière lui, la voiture des tueurs le talonnait.



Le taxi montait la rue des Alpes en direction de la gare de Cornavin lorsque Adeline entendit à la radio la nouvelle de la mort de son amant. La fin des infos la liquéfia. La police cherchait à entrer en contact avec une jeune femme proche du défunt, Adeline Montjoie.

Plus question de prendre le train ! Affolée, elle lança au chauffeur de taxi :

– Il faut que j'achète quelque chose, arrêtez-moi là.

Il se gara le long du trottoir et elle lui jeta un billet de vingt francs avant de sauter hors de la voiture. Ignorant où elle allait, noyée de panique. Machinalement, elle entra dans le premier magasin venu, une sorderie. Elle n'y était pas depuis trente secondes, qu'elle sentit qu'on la prenait par le bras. Ses jambes se dérochèrent sous elle et elle se retourna, s'attendant à voir l'uniforme d'un policier

Ce n'était que le prince autrichien, également agent de la CIA ! Prise d'une véritable crise d'hystérie, elle hurla :

– Laissez-moi, je ne veux plus jamais vous parler !

Elle avait l'impression que tous ses malheurs venaient de lui. Malko lui serra plus fort le bras et la força à se retourner.

– Ne faites pas l’idiot ! lança-t-il. Vous êtes en danger de mort. Regardez qui est à la porte.

Deux hommes venaient de pénétrer dans le magasin. Elle reconnut un de ceux qui l’avaient suivie. Tout à coup, elle oscilla, ses yeux se révélsèrent et elle tomba comme une masse au milieu du magasin.

Malko allait la relever lorsqu’il vit les deux hommes se diriger vers eux. Avec un rictus mauvais, celui qu’il avait croisé en Moldavie plongea la main dans son imperméable et la ressortit, tenant un gros pistolet automatique. Avec l’intention évidente de les abattre tous les deux.



Tout se passa en quelques fractions de seconde. Désarmé, Malko ne pouvait que faire un rempart de son corps à Adeline Montjoie, tassée sur le sol. Personne n’avait encore rien remarqué. Son regard accrocha le gros sac de voyage qu’elle avait lâché dans sa chute. Tournant le dos aux deux tueurs, il se pencha, referma les doigts autour des poignées, et en se relevant, projeta à toute volée le sac de voyage en direction de l’homme qui tenait le pistolet.

Le sac frappa son bras au moment où il appuyait sur la détente de son arme. Le projectile partit en biais, brisant une des vitrines et, en une fraction de seconde, la vie s’arrêta dans le magasin. Puis, le très court silence fit place à une agitation de volière, clientes et vendeuses se précipitant vers la sortie.

À cet instant, Malko vit que son adversaire était désarmé, le pistolet lui ayant été arraché par le choc. Il regarda autour de lui et repéra la crosse de l’arme qui dépassait d’un portant.

Bousculés par les gens qui fuyaient le magasin, les deux tueurs semblaient désarçonnés. Malko atteignit le pistolet et s’en saisit. Il n’eut pas le temps de s’en servir. Les deux hommes étaient en train de s’enfuir. Lorsqu’il arriva à la porte, il les vit, déjà loin dans la rue.

À quoi bon les poursuivre ?

Il revint vers Adeline Montjoie qu’on était en train de relever. Les gens la croyaient blessée par le coup de feu. Malko les écarta et prit la jeune femme par le bras.

– Venez, dit-il, ils sont partis.

Le pistolet du tueur passé dans sa ceinture, il se sentait plus

tranquille. La jeune femme le suivit sans résister, ramassant mécaniquement au passage son sac de voyage. Dans la boutique, personne n'avait encore vraiment compris ce qui s'était passé. Tirer dans une vitrine, ce n'est pas un comportement suisse. Accrochée au téléphone, la caissière appelait la police cantonale.

Malko, entraînant toujours Adeline, atteignit l'endroit où il avait abandonné sa voiture. Il avait déjà une contravention ! Les Suisses, réputés si lents, n'avaient pas perdu de temps. Ce n'est que sur le pont du Mont-Blanc que son pouls redevint normal.

– Où allons-nous ? demanda Adeline, encore choquée.

– Au consulat des États-Unis. Un endroit où vous serez en sécurité. Même vis-à-vis des autorités suisses.

Il allait enfin pouvoir l'interroger. Entre ce qu'elle pourrait lui dire et les dossiers de Gibran Faisal, il avait une bonne chance de se rapprocher du trésor de Saddam Hussein.

CHAPITRE XVIII

Rashid Buraq et Ibrahim Haddad poussèrent un ouf de soulagement en sortant du poste frontière de Saint-Julien-en-Genevois. La police cantonale n'était pas encore remontée jusqu'à eux. Ibrahim Haddad n'avait pas osé repasser à son hôtel, mais il n'y avait rien de compromettant dans les affaires qu'il y avait laissées.

Furieux après l'échec de leur dernière tentative d'éliminer Adeline Montjoie, ils roulèrent un long moment en silence sur l'A 40, avant qu'Ibrahim Haddad ne brise le silence.

– Où va-t-on ?

– À Lyon-Satolas, décida Rashid Buraq. Il y a des vols internationaux. On partira vers l'Italie, Londres ou l'Allemagne. Ensuite, on trouvera un vol pour Beyrouth ou Damas.

Ils devaient quitter l'Europe avant que leurs passeports soient signalés par les autorités suisses. Une fois au Moyen-Orient, ils seraient en sécurité et pourraient se procurer de nouvelles identités sans problème. Rashid Buraq, qui conduisait, constata avec amertume :

– On a laissé beaucoup de choses derrière nous... Ta voiture, le pistolet d'Abdel... Et Abdel.

Ibrahim Haddad haussa les épaules.

– L'arme ne mènera nulle part. Abdel non plus. On ne découvrira pas sa véritable identité. Quant à la voiture, c'est moi qu'on va rechercher...

– Ils risquent de trouver des empreintes, remarqua Rashid Buraq. C'est ennuyeux pour l'avenir. Mais le plus grave, c'est cette fille. Qu'est-ce qu'elle va pouvoir leur raconter ? Gibran Faisal était un homme prudent, il n'a pas dû lui dire grand-chose. Mais les Américains doivent sentir le sang. Désormais, ils savent qu'ils ont trouvé une piste à suivre.

– *Inch' Allah*, ils ne pourront aller nulle part, tenta de se rassurer Ibrahim Haddad. Gibran est mort et je ne pense pas que cette fille

puisse beaucoup les aider.

Rashid Buraq ne répondit pas. Ce qui en fait l'inquiétait le plus, c'était la réaction d'Abu Mustapha Adib. Si le responsable de leur organisation leur avait ordonné de liquider Gibran Faisal et sa maîtresse, c'est qu'il possédait des informations qu'eux n'avaient pas. Donc, leur échec partiel risquait d'être sanctionné. Ils pouvaient très bien se retrouver intégrés dans un des groupes armés qui harcelaient les troupes américaines et les policiers irakiens, avec le risque d'y laisser leur peau...



Chris Jones et Milton Brabeck émergèrent de la prison de Champ-Dollon, à Thonex, dans la banlieue genevoise, hébétés, désorientés, honteux.

Certes, cette prison n'était pas celle de *Midnight Express*, la nourriture y était meilleure que dans beaucoup de fast-foods, les gardiens plus aimables que le personnel de nombreux hôtels mais, pour des membres du *Secret Service*, c'était quand même une honte de se retrouver en cellule, même individuelle. Les deux Américains se précipitèrent vers la Mercedes d'où Malko descendit pour venir les accueillir.

Chris Jones, saisi d'une poussée affective, l'étreignit comme un ours qui retrouve son arbre à miel.

– *My God !* soupira-t-il, je n'aurais jamais cru me retrouver au trou. On n'a pourtant rien fait de mal...

– Ils nous ont tout confisqué, couina Milton Brabeck en se glissant à l'arrière.

– Personne ne vous en voudra, à l'Agence, assura Malko. Vous étiez en service commandé.

– On est tombés au champ d'honneur ! conclut Chris Jones, un peu rassuré.

Avidement, ils contemplaient le paysage enneigé, comme s'ils venaient de passer dix ans derrière des barreaux. Quand la Mercedes se gara sous l'auvent du *Hilton*, ils se ruèrent dans le *lobby*, sans remarquer les regards lourds du personnel de la réception. La police cantonale était venue se renseigner sur eux et tout l'hôtel savait qu'ils sortaient de prison.

– Je vous ai gardé les coupures de journaux relatant votre

arrestation, avertit Malko, vous pourrez les encadrer.

Milton Brabeck eut un haut-le-corps.

– Vous plaisantez ! On va les brûler, oui !

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris Jones. Il faudrait retrouver de la quincaillerie...

– Je ne pense pas que ce soit indiqué, tempéra Malko. On a déjà eu beaucoup de mal à vous faire sortir *rapidement*. La prochaine fois, vous auriez le temps d'apprendre le suisse... Reposez-vous. Je vais faire le point avec M. Capistrano. Beaucoup de choses se sont passées durant votre incarcération.



John Mills, le consul général américain, avait l'air plus pincé que jamais.

– J'espère que cet incident ne se renouvellera pas, avertit-il. Je suis obligé de faire un rapport au *Department*.

– Messieurs Jones et Brabeck vous remercient de votre intervention, assura Malko. D'ailleurs, je pense qu'ils vont quitter Genève rapidement. Et moi aussi, dès que je me serai entretenu avec M. Capistrano.

– Mon bureau est à votre disposition, proposa le diplomate, j'allais partir en ville.

Cinq minutes plus tard, Malko avait en ligne le *Special Advisor* de la Maison Blanche.

– Vos documents sont déjà en cours de décryptage, annonça ce dernier. Un messager est venu les chercher.

– J'espère qu'ils nous aideront, soupira Malko, plein d'espoir. Nous avons touché un nerf sensible en nous attaquant à Gibran Faisal et à sa maîtresse. Sinon, les autres n'auraient pas réagi aussi brutalement. Et vous ne savez pas encore tout !

Il relata à Frank Capistrano la tentative d'assassinat contre Adeline Montjoie.

– La police suisse recueillera sans doute pas mal de choses sur le meurtrier de Gibran Faisal et sur les deux hommes qui ont tenté de liquider hier Adeline Montjoie, conclut-il. Nous en connaissons déjà

un, celui de Moldavie. Il n'y aura plus qu'à leur demander de communiquer leurs informations. À propos, comment avez-vous fait pour obtenir si rapidement l'élargissement de nos baby-sitters ?

Frank Capistrano émit son hennissement habituel.

– Je leur ai fait savoir que nous enquêtons sur une importante affaire de financement de réseau terroriste où des banques pourraient être impliquées. Ils sont à plat ventre.

Il faut dire que le gouvernement américain avait le pouvoir d'interdire à une banque « suspecte » de travailler aux États-Unis. L'arme absolue.

– Je vais tenter de confesser Adeline Montjoie, décida Malko. Dès que les dossiers récupérés chez Gibran Faisal seront décryptés, prévenez-moi.



Adeline Montjoie écarta le rideau de sa fenêtre donnant dans la calme rue du 31-Décembre. Depuis son retour chez elle, après que Malko l'eut ramenée à son appartement, la police, à qui elle s'était présentée spontanément, l'avait déjà interrogée deux fois sur ses liens avec Gibran Faisal. Ils ne la soupçonnaient pas, persuadés que le meurtrier avait été introduit dans l'immeuble par sa victime. Par contre, la tentative de meurtre dont elle avait elle-même été victime les intriguait beaucoup. Sans même qu'elle ait requis de protection, elle en avait une. Jour et nuit.

Le juge Michel-Alexandre Graber, chargé de l'instruction du meurtre de Gibran Faisal, lui avait demandé de ne pas quitter Genève jusqu'à nouvel ordre.

Elle n'avait pas encore retrouvé le sommeil, se réveillant en pleine nuit, hurlant de terreur. Elle n'oublierait jamais le visage massacré de son amant. Et ne comprenait toujours pas pourquoi on s'était attaqué à eux avec tant de férocité. Sachant que sa ligne téléphonique était surveillée, elle n'avait pas appelé Malko qui lui avait sauvé la vie. Pourtant, elle mourait d'envie de le remercier de la seule façon qu'elle connaissait : en lui offrant gratuitement ce que certains hommes avaient souvent payé très cher. Elle regarda la magnifique émeraude, dernier cadeau de son amant. Se disant que, finalement, il l'avait aimée.



Malko avait dîné à la cafétéria du *Hilton* en compagnie des deux gorilles de la CIA, malheureux comme des lions à qui on aurait arraché les crocs... Il attendait pour recontacter Adeline Montjoie d'avoir le retour des documents dérobés chez Gibran Faisal. Cela pourrait orienter ses questions. Il savait la jeune femme sous la protection de la police suisse et les deux Arabes s'étaient évanouis dans la nature. Monter une seconde opération prendrait pas mal de temps.

Il pouvait donc voir venir.

Son portable sonna. Il était onze heures moins dix et il allait se coucher.

– Je ne voudrais pas vous déranger, fit la voix rocailleuse de Frank Capistrano, mais il faudrait que vous alliez au consulat. Je souhaite m'entretenir avec vous.

– Le consulat est fermé, objecta Malko, ici, il est onze heures du soir.

– Je sais, mais M. Mills a été prévenu. Il vous attend.

Il raccrocha. C'était beau d'être à la Maison Blanche : on pouvait arracher un diplomate de son lit à onze heures du soir. Lorsque Malko, dix minutes plus tard, sonna au consulat américain, sous le regard étonné de deux policiers suisses en garde statique, John Mills, le consul, lui adressa un regard proche de la haine, sans aller jusqu'à l'agonir d'injures. Un homme qui est branché sur la Maison Blanche ne peut être que respecté...

– Je suis désolé, fit Malko, mais je crois que M. Frank Capistrano souhaite s'entretenir avec moi sur une ligne sécurisée.

– Il est déjà en ligne. Dans mon bureau, répondit le consul, d'une voix à faire éternuer un ours blanc. Je vous attends dans le petit salon.

– Ah, vous êtes là ! grogna Frank Capistrano, lorsque Malko prit le téléphone.

Sans préambule, il entra dans le vif du sujet.

– Vous savez peut-être que le patron du *General Moukhabarat* irakien, le général Jallal Habbouche, s'est rendu à nous juste après l'invasion de l'Irak, reprit le *Special Advisor*. Bien entendu, il avait la liste de tous les membres des différents organismes de sécurité du régime baasiste de Saddam Hussein. Il est détenu à côté de l'aéroport

de Bagdad dans le camp Victory. L'Agence lui a transmis l'identité du meurtrier de Gibran Faisal. Il avait un faux passeport mais on a quand même pu l'identifier. Avant la chute du régime, il était membre des Fedayins de Saddam, la milice d'Oudei Hussein.

Malko eut envie de lui demander s'il avait arraché le consul général de son lit pour cette information qui n'était qu'une confirmation. Mais Frank Capistrano devait lire dans ses pensées, car il précisa aussitôt :

– Ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Je viens de recevoir un mémo sur les documents récupérés chez Gibran Faisal.

— C'est intéressant ?

Frank Capistrano mit quelques secondes à répondre et c'était déjà mauvais signe.

– Oui et non, laissa-t-il tomber. Il y a la trace de nombreux comptes bancaires utilisés pour des opérations illégales et des preuves d'opérations récentes. En quelques mois, Gibran Faisal a fait transiter par ses comptes plus de dix-sept millions de dollars, venant du Liban, de Syrie ou de Turquie. Il avait aussi noté des transferts de cash amené par des courriers. Nous avons retrouvé la trace des 600000 dollars qu'il a ensuite remis à cet Irakien, Ibrahim Haddad, pour l'achat des roquettes thermobariques.

– Il participait bien à un réseau logistique soutenant les groupes armés sunnites d'Irak.

– Absolument ! Nous avons même retrouvé la trace d'une opération en cours : Gibran Faisal a viré il y a quinze jours une somme importante sur le compte au Lichtenstein d'un trafiquant biélorusse. Pour une livraison d'explosif militaire, du Semtex. Cette livraison est en route et nous avons trouvé dans ces documents assez d'éléments pour l'intercepter. Elle arrive au port syrien de Lattaquié et doit pénétrer en Irak par la frontière nord de la Syrie.

– Faisal était donc un relais important pour les Irakiens ?

– Important, mais pas gratuit, ricana l'Américain. Il prélevait 30 % sur chaque transfert. Virement ou cash.

Malko préféra aller au-devant des problèmes.

– Mais il n'y a rien qui puisse nous mener au trésor de Saddam Hussein...

– Rien, je suis déçu, confirma le *Special Advisor*. Nous savons désormais qu'une partie de cet argent a été introduit dans le circuit bancaire, mais nous ignorons toujours où se trouve le cash et qui le

répartit.

Un ange peint en doré traversa la pièce et s'éloigna tristement. Malko était déçu aussi. Le trésor de Saddam Hussein leur échappait toujours.

– Donc, mon enquête est terminée, conclut-il.

– Sauf si cette femme à qui vous avez sauvé la vie vous fait des révélations. Nous sommes sur la bonne piste, nous nous sommes rapprochés, mais il nous manque un nouveau fil à tirer. Gibran Faisal devait savoir, c'est pour cela que les Irakiens l'ont liquidé. Tant que nous n'aurons pas retrouvé le trésor de Saddam Hussein, ou ce qu'il en reste, votre mission ne sera pas terminée. C'est plus important que jamais avec ce qui se passe en ce moment en Irak. Les chiites et les sunnites sont au bord de la guerre civile et les sunnites ont besoin de beaucoup d'armes. Sans argent, ils ne pourront pas s'en procurer.

– Je vais essayer de sauver l'Irak, promit Malko avec une pointe d'humour.



Dès dix heures du matin, il appela Adeline Montjoie. Celle-ci devait couvrir le téléphone car elle répondit au bout de quelques secondes et poussa une exclamation de joie en reconnaissant sa voix.

– Ah ! Je suis contente que vous m'appeliez ! Je voulais m'excuser. J'ai été odieuse. Et vous m'avez sauvé la vie. Je voudrais tellement vous remercier.

– C'est facile. Je vous invite à dîner. Je viendrai vous chercher à neuf heures.



Une danseuse orientale plutôt grassouillette, à la poitrine refaite, ondulait à grands coups de reins sur l'estrade, accompagnée par un petit orchestre. Le spectacle, au dernier étage de l'hôtel *Semiramis*, était considéré comme le meilleur show de Damas. Aussi, la grande salle, tout en longueur, était-elle presque pleine. Beaucoup d'hommes et même quelques femmes en hijab accompagnant leur mari.

Abu Mustapha Adib, qui venait rarement en ville, avait choisi l'endroit pour se changer de sa lointaine banlieue de Ya'Four, à une vingtaine de kilomètres de la ville. Pleine de somptueuses villas certes,

mais où on s'ennuyait à mourir. Rashid Buraq et Ibrahim Haddad en profitaient quant à eux pour s'évader un peu, bercés par les évolutions de la danseuse. Hélas, ils étaient trop loin pour qu'elle vienne se trémousser devant leur table. Il y avait pas mal d'Irakiens dans la salle : près de deux cent mille d'entre eux vivaient à Damas et avaient souvent plus d'argent que les Syriens.

Ibrahim Haddad prit la bouteille de Defender « Success » posée sur la table et versa trois généreuses rasades. Il y avait de l'alcool sur presque toutes les tables. La Syrie était ostensiblement laïque, les islamistes les plus remuants ayant depuis longtemps été expédiés au cimetière. Ibrahim Haddad et Rashid Buraq avaient regagné la Syrie après un périple compliqué, passant par la Grèce et Chypre. Abu Mustapha Adib se trouvant en Irak lorsqu'ils étaient revenus, c'était leur première rencontre depuis leur retour et ils n'en menaient pas large.

L'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein était devenu une des chevilles ouvrières de la résistance sunnite contre les États-Unis et le gouvernement irakien. Il circulait beaucoup entre les deux pays, clandestinement bien qu'il disposât de plusieurs identités. Les Américains ne l'avaient jamais localisé, et seuls quelques membres sûrs de cette nébuleuse connaissaient ses points de chute.

Trapu, les cheveux gris, une grosse moustache, les traits épais, il ressemblait à n'importe quel Irakien, mais son regard pétillait d'intelligence. C'était un Baasiste de la première heure et il n'avait plus rien à perdre : si les sunnites perdaient, il serait exilé à vie.

La musique s'arrêta brusquement, signifiant la pause. Il se tourna aussitôt vers Rashid Buraq et lança, d'un ton rogue :

– Vous avez raté votre mission.

Les deux hommes baissaient la tête.

– On ne pensait pas que Gibran réagirait de cette façon avec cette fille. Il ne voulait pas qu'on touche à un cheveu de sa pétasse. Il était capable de tout. C'est pour cela qu'il a fallu l'éliminer...

Abu Mustapha Adib balaya le Syrien d'un revers de main.

– C'est *moi* qui vous ai donné l'ordre de l'éliminer, rappela-t-il. À partir du moment où les Américains l'avaient ciblé, on ne pouvait pas le garder, même s'il a rendu des services. C'est la fille qui m'inquiète. Que peut-elle savoir ? Elle aussi va être interrogée par les Américains.

– Pas grand-chose, affirma Ibrahim Haddad, désireux de se dédouaner. C'était seulement une « mule ». Moi, je ne connaissais

même pas son existence.

– Qui a-t-elle rencontré quand elle venait chercher de l'argent ?

– Des intermédiaires, affirma Rashid Buraq. Cela ne peut mener nulle part.

Abu Mustapha Adib but un peu de son Defender et reprit :

– On ne peut plus y toucher. Elle est sûrement protégée par les Suisses et les Américains.

Il y eut un silence pesant, rompu par Mustapha Adib, qui semblait penser tout haut.

– Gibran Faisal pouvait-il avoir gardé des documents chez lui, des documents me mentionnant ?

Les deux hommes étaient bien incapables de répondre à cette question. Aussi, l'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein continua :

– Nos amis syriens sont en position de faiblesse, si les Américains me localisent et leur demandent de faire quelque chose contre moi, au pire, ils m'arrêteront, au mieux, ils m'expulseront...

Un ange passa, portant sur ses ailes des étoiles de Judas. Les Irakiens baasistes étaient protégés par leurs homologues syriens qui éprouaient de la sympathie pour eux, souvent à l'insu des autorités politiques. Hélas, en cas d'ordre *politique*, ils seraient obligés de s'y plier. Une discipline de fer régnait sur la République syrienne, tenue par des Alaouites.

La musique reprit et la danseuse entama la seconde partie de son numéro, exactement semblable à la première. Remuant ses énormes seins siliconés sous le nez des clients les plus proches de l'estrade, dans l'espoir de récolter quelques billets.

Abu Mustapha Adib se resservit de Defender « Success », faisant mentalement le bilan de la situation. Adeline Montjoie ne l'inquiétait pas trop : même si son amant s'était confié à elle, Gibran Faisal ne parlerait plus. Une seule personne, hors de son cercle, pouvait faire des révélations sur le trésor de Saddam Hussein. *Elle*, pouvait mettre les Américains sur la piste du trésor. Mais elle n'en avait probablement pas envie. Mustapha Adib avait une lourde responsabilité. Si les Américains parvenaient à retrouver le trésor de Saddam Hussein, cela porterait un coup très grave à la cause sunnite.

Frapper gratuitement aurait aussi des conséquences néfastes.

Il prit sa décision au milieu des tintements de tambourins et dès que la musique s'arrêta à nouveau, il se pencha vers Rashid Buraq.

– Vous allez repartir, dit-il, à Londres. J'espère que vous n'aurez rien à faire, mais je ne veux pas prendre de risques.

Rashid Buraq, étonné, demanda aussitôt.

– Pourquoi Londres ?

– Pour m'assurer que quelqu'un n'est pas « contaminé ».

Il ajouta avec un sourire mauvais :

– Et afin d'assurer sa vaccination, si besoin est.

CHAPITRE XX

Juste avant que Frank Capistrano ne raccroche, Malko eut une idée.

– Si j’emmenais Adeline Montjoie à Londres, cela pourrait faciliter ma prise de contact, suggéra-t-il.

– *Yeah...*

Il sentit aussitôt la réticence du *Special Advisor*. Toujours l’horreur de faire collaborer des *civils* à des affaires sensibles. Malko insista :

– Adeline connaît cette femme ; si *elle* l’appelle, je gagnerai un temps précieux. Et, de toute façon, Adeline sait qui je suis, ce que faisait son amant et ce que cherche l’Agence.

– O.K. Si vous croyez que c’est indispensable...

– Utile, très utile, précisa Malko. À condition qu’elle accepte.

– Et pourquoi refuserait-elle ?

– Simplement parce qu’elle n’est pas maso. Son amant a été assassiné à cause de cette affaire et elle a failli l’être aussi. Elle n’a pas de raison d’aller risquer sa vie à Londres pour les beaux yeux de l’Agence.

– Motivez-la, conclut simplement Frank Capistrano. Vous avez mon feu vert. Il paraît que vous savez parler aux femmes.



Plus Malko avançait dans ses explications, plus le visage d’Adeline Montjoie se fermait. La perspective d’un week-end dans un palace londonien ne semblait pas vraiment l’enthousiasmer. Même avec Malko... Celui-ci l’avait invitée à dîner au Senso, un de ses restaurants favoris, mais cela ne l’avait pas convaincue.

– Tu m’as sauvé la vie, reconnut-elle, lorsqu’il eut terminé, mais, désormais, je n’aspire plus qu’à reprendre une vie normale, en attendant de rencontrer un autre homme. Je veux oublier tout cela. Et ne pas risquer ma vie. En plus, j’ai rencontré cette femme *une* fois

dans ma vie. Je ne vois pas en quoi je peux t'aider.

– C'est très simple, expliqua Malko. Tu viens à Londres avec moi, tu lui téléphones en lui proposant de prendre un thé ou de déjeuner. Je vous rejoindrai et tu me présenteras à elle. Ensuite, je n'aurai plus besoin de toi.

– Je n'ai pas son numéro de téléphone.

– Je l'ai. Tu pourras toujours dire que c'est Gibran qui te l'a donné. Tout de suite après, tu pourras revenir ici.

– Qu'est-ce que j'aurai en échange ? demanda-t-elle, visiblement réticente.

– La police suisse te suspecte dans le meurtre de Gibran Faisal. Nous ferons en sorte que ses soupçons soient levés.

– Mais je ne suis pour rien dans sa mort ! protesta-t-elle, indignée.

– Moi, je le sais, rectifia Malko, mais les Suisses n'en sont pas certains.

La jeune femme resta un long moment silencieuse, à faire tourner les glaçons dans son verre. Puis elle héla le garçon et demanda un second Defender « 5 ans d'âge » sur de la glace, avant de laisser tomber :

– C'est du chantage !

– Non, assura Malko. Les Américains veulent assécher la source de financement de groupes armés sunnites en Irak. Ils sont prêts à tout pour cela. Depuis la chute de Saddam, c'est la première fois qu'on tient une piste. Il faut la suivre jusqu'au bout. Je te jure que tu ne risques rien. Je vais faire venir à Londres mes deux officiers de sécurité, qui étaient censés te protéger à ton insu.

Adeline but quelques gorgées de son scotch, soupira et dit d'un ton las :

– Bien, je pense que je n'ai pas le choix ! Et pour mon job ?

– On va leur parler. Comme au juge. Tu es, en quelque sorte, « réquisitionnée ». Je pense que tes patrons seront contents de rendre service au gouvernement américain. Cela peut toujours servir.

– O.K. Tu me diras quand on part.



Le *Lanesborough*, juste en face de Hyde Park, était toujours aussi solennel avec son portier en haut-de-forme qui semblait sortir d'un autre siècle. Adeline Montjoie ouvrit des yeux émerveillés devant la suite. À côté de ce luxe raffiné, les palaces genevois évoquaient des asiles de nuit. Chris Jones et Milton Brabeck, arrivés des Etats-Unis quelques heures plus tôt, logeaient dans deux petites chambres donnant sur l'arrière de l'hôtel, qui valaient quand même 400 livres sterling chacune...

Par contre, des fenêtres de la chambre de Malko, on avait une vue imprenable sur la statue de Nelson, Hyde Park Corner et le *Dorchester*, de l'autre côté de la place.

Ils avaient dû attendre cinq jours à Genève, en se battant les flancs, que les Suisses donnent leur feu vert au départ d'Adeline Montjoie, toujours interrogée sur le meurtre de Gibran Faisal. Théoriquement, elle ne pouvait pas quitter la Confédération helvétique. Il avait fallu que le gouvernement américain se porte garant de son retour pour que le juge d'instruction lui rende son passeport.

Dès leur arrivée à Londres, les deux gorilles avaient foncé Grosvenor Square, à l'ambassade américaine, qui abritait la CIA, récupérer leur « quinquillerie ». Les Cousins¹ étaient plus cool que les Helvètes et la coopération entre MI6 et CIA étroite, au plus haut niveau.

Malko, à peine installé, prit le papier où était noté le numéro de M. et Mme Sultan Al-Dhofar al-Walid : 6364573. La note précisait qu'il s'agissait d'un Saoudien extrêmement riche, lié à la famille royale saoudienne et occupant un des plus beaux hôtels particuliers de Londres, dans Buckingham Palace Road. Le MI6 recommandait de procéder vis-à-vis de lui avec le plus grand tact...

Autrement dit, sur la pointe des pieds.

Tout devait se passer dans le style salon de thé, pas Abu Ghraib...

Malko se tourna vers Adeline, assise sur le bord du lit, très élégante dans une sobre robe de laine avec des bottes assorties. Quand même bandante.

– On y va ?

– Qu'est-ce que je vais dire ?

– Tu es de passage à Londres et Gibran t'avait donné son téléphone. Tu serais heureuse de prendre le thé avec elle.

– *Mektoub* ! fit la Libanaise, en prenant son portable.

Elle composa le numéro dans un silence de mort. Il était onze

heures du matin, la bonne heure pour appeler. L'estomac noué, Mako comptait les sonneries. À la troisième, une voix d'homme répondit.

— *Good morning. Al-Dhofar residence. Who's speaking ?*

Adeline expliqua qui elle était et donna le nom de Houssa. Le maître d'hôtel lui demanda de patienter, le temps de vérifier si Mrs Al-Dhofar était là...

Quelques minutes plus tard, une voix féminine chantante et plus tôt chaleureuse lança :

– Adeline ! Quelle bonne surprise ! Vous êtes à Londres ?

– De passage, répondit Adeline. Cela me ferait plaisir de prendre un thé ou de déjeuner.

– Gibran est avec vous ?

Visiblement, elle ne lisait pas les journaux.

Après un coup d'œil à Malko, Adeline Montjoie répondit d'une voix naturelle.

– Non, il a été retenu à Genève à cause de ses affaires.

La conversation se poursuivit en arabe quelques minutes.

Lorsqu'elle raccrocha, Adeline annonça simplement.

– Aujourd'hui, quatre heures, chez Harrod's.



Houssa Al-Dhofar al-Walid raccrocha, songeuse. Elle aurait préféré un coup de fil de son ancien amant, Gibran. Un homme qui faisait merveilleusement bien l'amour, et surtout *souvent*. Lorsqu'elle l'avait croisé à Beyrouth, elle était déjà avec son Saoudien, mais pas encore mariée.

Ils s'étaient retrouvés par hasard, à Londres, l'année précédente. Rien ne s'était passé et elle avait échangé quelques mots avec la femme qui l'accompagnait. Aussi, était-elle étonnée de son coup de fil. Elle essaya d'appeler Gibran Faisal, mais son portable était sur répondeur... Au moins, par cette fille, elle aurait de ses nouvelles. À Londres, elle avait beau vivre dans un luxe inouï, avec un homme très amoureux qui ne lui refusait rien, elle s'ennuyait dans son hôtel particulier de quarante pièces. Même si sa chambre avait la taille d'un court de tennis. Son mari, d'une jalousie féroce, la couvrait de bijoux, mais la faisait surveiller de près.

Au déjeuner, elle lui mentionnerait ce rendez-vous avec la Libanaise.

Elle avait trop galéré pour ne pas tenir à son bonheur. Son mari, bien que Saoudien, ne vivait qu'en Europe ou aux États-Unis. Elle ne savait plus ce que c'était que faire un chèque. Même chez les plus grands bijoutiers, elle signait. Et, sexuellement, son époux ne s'était pas encore fatigué d'elle...

Quel chemin parcouru depuis la Syrie !



Chris Jones et Milton Brabeck, de nouveau enfouraillés jusqu'aux yeux, tournaient entre les stands d'Harrod's comme de bons chiens de chasse, veillant sur Malko qui, lui aussi, passait d'un étage à l'autre, en attendant l'heure de l'action ; il était quatre heures dix et Adeline Montjoie s'était installée au salon de thé, proche du bar, vingt minutes plus tôt. Briefée par Malko. Dans un premier temps, elle ne devait aborder aucun sujet sensible. Simplement tenter d'établir un contact personnel avec Houssa Al-Dhofar. Lui expliquer qu'elle avait quitté Gibran Faisal pour un aristocrate autrichien rencontré à Genève.

Il regarda sa Breitling : quatre heures et demie. Il était temps de passer à la phase B. Lorsqu'il fendit les tables du salon de thé, il repéra tout de suite les deux femmes en grande conversation, près du comptoir des pâtisseries. Ignorant le temps qu'Houssa Al-Dhofar avait décidé de consacrer à cette rencontre, il ne voulait pas risquer de la rater.

Il s'avança, le sourire aux lèvres.

Houssa Al-Dhofar al-Walid avait une bouche énorme, des yeux étirés, des pommettes trop saillantes pour être honnêtes et un pull de cashemere bleu qui grossissait encore sa poitrine. Son regard balaya Malko comme un laser, indéchiffrable, puis ses grosses lèvres s'écartèrent sur un sourire un peu figé.

– Asseyez-vous, proposa-t-elle à Malko. Nous avons presque fini.

– Je ne veux surtout pas vous chasser, se défendit Malko. Je venais seulement récupérer Adeline pour faire un peu de shopping. Je vais faire un tour. A tout à l'heure.

Surtout du tact. Houssa Al-Dhofar sembla apprécier sa discrétion et il s'éclipsa.



– Il a beaucoup de charme, ton ami ! lança Houssa avec une nuance d'envie.

Adeline avait mentionné dans la conversation le château et le titre de Malko, ce qui, visiblement, faisait rêver l'Irakienne. Si, après l'argent, elle pouvait acquérir un titre et s'introduire dans la noblesse européenne, quelle réussite !

Elle regarda le petit tas de diamants qui lui servait de montre et soupira.

– *Darling*, je vais y aller. Vous restez combien de temps en ville ?

– Quelques jours. Ce serait sympa de se revoir.

– Je vais en parler à Sultan, promet Houssa Al-Dhofar.

– Sinon, passez au *Lanesborough* prendre un thé, c'est juste à côté de chez toi, suggéra Adeline.

Lorsqu'elles se séparèrent, Malko revenait. Il baisa la main de Houssa Al-Dhofar al-Walid, qui en frémit d'excitation. Les Arabes ne pratiquaient pas le baisemain.



La nourriture de ce restaurant italien était infâme et les prix déments, mais tout Londres y courait. Adeline roulait une boulette de pain entre ses doigts, nerveuse.

Trois jours s'étaient écoulés et Houssa ne l'avait pas rappelée. Malko ne savait que faire. Le statut de son mari protégeait l'ex-maîtresse de Talal El-Hani d'une enquête policière ou même d'un interrogatoire. Sa seule chance était de la confesser, dans un cadre plus personnel.

– Elle ne me rappellera pas ! soupira Adeline. Je vais te donner son numéro de portable et repartir à Genève.

Au moins, elle avait récupéré cela, ce qui évitait de passer par le maître d'hôtel. Elle avait rappelé une fois Houssa, tombant sur le répondeur.

Malko ne pouvait guère s'y opposer. Adeline lui avait ouvert la porte, à lui d'en profiter.

— Si tu veux, fit-il. On te raccompagnera demain matin.

Cela lui laissait une soirée d'adieux. Malko se promet d'appeler Houssa Al-Dhofar dès le lendemain matin.



Rashid Buraq et Ibrahim Haddad s'étaient installés dans un petit hôtel de South Kensington, *The Boltons*, dans le square du même nom. Ils avaient loué une Honda qu'ils garaient dans un parking ayant un contrat avec leur hôtel. À Londres, le stationnement était impossible, la répression féroce. Cette fois, ils avaient des passeports jordaniens, plus vrais que des vrais, et des identités différentes.

Depuis leur arrivée à Londres, suite à leur soirée avec Abu Mustapha Adib au *Semiramis*, leur emploi du temps était toujours le même. Ils partaient assez tôt de l'hôtel et se relayaient ensuite pour surveiller l'hôtel particulier où demeurait Houssa Al-Dhofar al-Walid, prenant bien soin de ne pas stationner trop longtemps au même endroit ; les *bobbys* londoniens avaient l'œil, surtout dans ce quartier résidentiel. Les deux Irakiens avaient déjà suivi deux fois Houssa Al-Dhofar. Sans rien apprendre d'intéressant. Elle était toujours avec son chauffeur et n'allait que chez le coiffeur, au restaurant avec une copine ou faire du shopping.

Aucun signe d'une présence suspecte autour d'elle.

La jeune femme ne sortait *jamais* seule le soir, ce qui leur permettait d'aller manger des chawermas à Soho. Tous les soirs, ils expédiaient un e-mail à Abu Mustapha Adib, sur un site sûr, rendant compte de leur surveillance. Ils comptaient les jours, persuadés que leur voyage ne servait à rien.



Malko avait déjà appelé deux fois le portable d'Houssa Al-Dhofar, tombant sur le répondeur, sans laisser de message. Il avait décidé de récidiver toutes les demi-heures. Il finirait bien par atteindre la jeune femme.

Son portable sonna et son cœur fit un bond en voyant le numéro qui s'affichait : celui de Houssa.

– Hello ! fit la voix chantante de la jeune femme. Vous m'avez appelée. Qui êtes-vous ?

Inespéré.

– Nous nous sommes rencontrés chez Harrod's, avec Adeline, précisa Malko. J'espérais vous revoir.

– Ah oui, je sais, elle m'a appelée, mais j'ai eu beaucoup de choses à faire ces jours-ci.

— Adeline est repartie pour Genève, à cause de son travail, précisa Malko.

– Ah bon, pourquoi m'appellez-vous, alors ?

– Je reste encore quelques jours, dit-il de sa voix la plus caressante. Cela me ferait très plaisir de prendre un verre avec vous.

C'était direct mais il n'avait guère le choix. Il y eut un long blanc. Visiblement, il l'avait prise de court.

– Oh, je ne pense pas que ce soit possible, répondit enfin Houssa Al-Dhofar. Je suis très prise. Une autre fois peut-être, quand vous reviendrez à Londres.

Il la sentait réticente mais tentée. C'était le moment d'utiliser son « joker ».

— Je crois que nous avons un ami commun ! dit-il.

– Ah bon, fit-elle, surprise. Qui ?

– Je vous le dirai si vous acceptez de prendre un thé avec moi, promit Malko en riant.

– C'est du chantage, répliqua la jeune femme, mi-figue mi-raisin. Et puis, je n'aime pas trop les hommes qui trompent leur femme.

– D'abord, Adeline n'est pas ma femme, corrigea Malko. Ensuite, je ne vous drague pas. Cela me ferait seulement plaisir de bavarder avec vous...

Règle n° 1 : alors qu'on est enfoncé jusqu'à la garde dans le ventre d'une femme un peu farouche, continuer à jurer que vos sentiments sont purement platoniques.

Nouveau blanc, puis la voix chantante de Houssa déversa une coulée de miel.

– Bon. Je passerai au *Lanesborough* vers midi. Retrouvons-nous dans le salon, avant le bar, à gauche de l'entrée. Mais je n'aurai pas beaucoup de temps.

Malko poussa un profond soupir. Ses efforts payaient. Désormais, le plus dur restait à faire : tirer les vers du nez à la pulpeuse épouse Al-Dhofar al-Walid. Elle était la seule à savoir ce qui était arrivé à Talal El-Hani et peut-être au milliard de dollars de Saddam Hussein.

Il avait l'impression d'escalader une paroi escarpée, progressant centimètre par centimètre, suspendu à une corde très usée.

1. Les Britanniques.

CHAPITRE XXI

Chris Jones et Milton Brabeck, installés sur les banquettes du *lobby* du *Lanesborough*, essayaient de ne pas dévorer des yeux une superbe Noire – pute ou mannequin — assise en face d’eux, avec des jambes qui n’en finissaient pas. Dans cette ville où on parlait anglais, ils se sentaient presque chez eux, mais ne relâchaient pas leur vigilance.

Ils virent soudain une Rolls Royce grise, dernier modèle, s’arrêter sous le porche, et il en sortit une créature enroulée dans un vison mauve. Elle portait des bottes et un jean clouté de diamants qui étaient peut-être vrais. Elle passa devant eux et disparut à gauche vers le salon et le bar.

– *Holy cow !* fit Chris Jones. C’est la fille de Harrod’s !

– C’est toujours les mêmes qui ont la belle vie, remarqua Milton Brabeck, à la limite de l’amertume.

– Je me demande ce qu’il leur fait ! soupira Chris Jones.



Malko se leva en voyant débouler Houssa Al-Dhofar al-Walid. Elle lui tendit la main, très protocolairement, écarta les pans de son manteau et s’assit en face de lui. Tirant aussitôt de son sac un paquet de Dunhill et un briquet. Malko lui alluma sa cigarette et lui sourit.

– Vous êtes aussi ravissante que dans mon souvenir.

Avec son regard lourd, profond, et son énorme bouche, il émanait d’elle une sexualité animale, renforcée par la très grosse poitrine moulée dans un pull noir.

– Merci, dit-elle. Mais ne croyez pas parce que je suis venue à ce rendez-vous que cela signifie quelque chose. Je ne pique pas les hommes de mes amies.

– C’est un sentiment qui vous honore, approuva Malko, mais je n’ai aucune mauvaise intention à votre égard. Je veux dire, je ne vous drague pas. Que voulez-vous boire ?

Un garçon venait de s’arrêter devant leur table.

— Champagne, dit-elle.

Le garçon fila jusqu'au bar voisin et revint avec une bouteille de Taittinger dans un seau à glace. Ils attendirent en silence qu'il l'ait ouverte et les ai servis. Dès qu'ils furent seuls, Houssa Al-Dhofar rompit le silence.

– Vous m'avez dit connaître un de mes amis, de qui s'agit-il ?

Ainsi, c'était la raison de sa visite. Malko se dit qu'il allait gagner du temps.

– Talal El-Hani, répondit-il. L'homme avec qui vous viviez à Damas, il y a trois ans.

Houssa Al-Dhofar resta la cigarette en l'air, le regard assombri. Elle ne s'attendait visiblement pas à ce qu'il lâche ce nom. Et cela ne lui plaisait pas.

– Pourquoi me parlez-vous de cet homme ?

– J'aimerais savoir où il se trouve actuellement.

Elle tira une longue bouffée de sa cigarette, et laissa tomber d'une voix sèche :

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Vous avez dit l'année dernière à Adeline qu'il était mort.

Le regard de Houssa s'assombrit davantage.

– Pourquoi me posez-vous ces questions ? Il s'agit de ma vie privée. Je suis mariée et heureuse aujourd'hui, avec un homme très puissant, qui n'aimerait pas qu'on fouille dans ma vie, Dieu sait dans quel but.

Elle le prenait pour un maître chanteur ! Fou de rage, des filaments verts striant ses yeux dorés, Malko la corrigea sèchement. Décidé à jouer le tout pour le tout.

– Je m'intéresse à Talal El-Hani, martela-t-il, parce qu'il y a trois ans, en mars 2003, il a quitté Bagdad avec un milliard de dollars et que, depuis, personne ne l'a revu. Or, à cette époque, vous partagiez sa vie.

Houssa Al-Dhofar al-Walid demeura silencieuse quelques instants, puis répliqua avec un rire grinçant :

– Un milliard de dollars ! S'il avait possédé une somme pareille, je serais certainement toujours avec lui, car j'étais très amoureuse. Je ne

sais rien de cette histoire. Je ne l'ai jamais revu et je me demande qui vous êtes...

– Je travaille avec le gouvernement américain, avoua Malko. Qui aimerait beaucoup savoir où se trouve Talal El-Hani.

– Le gouvernement américain, répéta lentement la jeune femme. Je n'aurais pas cru ! Adeline m'a dit que vous étiez un prince autrichien et que vous viviez dans un château.

– C'est *également* exact, confirma Malko. Et j'aime aussi les jolies femmes, comme vous ! Mais, aujourd'hui, mon but n'est pas de vous faire la cour.

Houssa Al-Dhofar se leva, écrasa sa cigarette dans le cendrier et lança d'un ton plein de défi :

– Dites à ceux qui vous envoient que je ne sais rien de toute cette histoire. Cet homme a été dans ma vie, il y a longtemps, et j'ignore aujourd'hui totalement ce qu'il est devenu. Au revoir. Ne me rappelez plus.

Elle se leva et fonça vers le hall. Furieux, Malko la suivit et la rattrapa au moment où le chauffeur jaillissait de la Rolls Royce pour lui ouvrir la portière.

– Je vous rappellerai, promit-il. Réfléchissez. Plusieurs personnes sont déjà mortes à cause de cet argent. La fortune de votre mari ne vous protège pas de tout.

La portière de la Rolls claqua et il rentra dans le *Lanesborough*. Frustré et déçu : il avait tiré en vain ses dernières cartouches.

Son expédition londonienne se terminait en fiasco.



– *Choufi* ! s'écria Ibrahim Haddad, en donnant un coup de coude à Rashid Buraq.

Ils avaient arrêté leur voiture sur un arrêt de bus, dans Knightbridge, d'où ils surveillaient l'entrée du *Lanesborough*. D'où venait d'émerger l'agent de la CIA déjà croisé en Moldavie et à Genève ! Raccompagnant la femme qu'ils étaient chargés de surveiller.

Brusquement, ils ne se sentirent plus inutiles. Rashid Buraq démarra dans le sillage de la Rolls, tandis que son voisin égrenait une longue suite de jurons en arabe. Leur chef avait raison : Houssa Al-Dhofar al-Walid était « contaminée ».

La Rolls les ramena à l'hôtel particulier et ils décrochèrent. Leur mission venait de changer de nature. Il ne s'agissait plus de surveillance, mais, sûrement, d'élimination.

– Viens. On va envoyer un e-mail, dit Rashid Buraq.

Il était urgent qu'Abu Mustapha Adib sache que son intuition ne l'avait pas trompé. Et qu'il leur donne des instructions.



Malko broyait du noir dans sa suite lorsqu'il eut une idée pour « motiver » Houssa Al-Dhofar. Il n'avait pas beaucoup de ressources à sa disposition, étant donné la carapace dorée de la jeune femme. À vrai dire, il ne disposait que d'un seul moyen : la peur.

Il retrouva le numéro de Gisela Furstenberg, qui devait ignorer son départ de Genève. Pris dans le tourbillon provoqué par le meurtre de Gibran Faisal, il ne l'avait pas rappelée. Pourtant, dès qu'elle entendit sa voix, Gisela l'accueillit comme s'ils s'étaient quittés la veille. Elle avait gardé, de toute évidence, un bon souvenir de leur brève rencontre du premier soir.

Après s'être moralement roulé à ses pieds afin d'excuser son silence, Malko en vint au fait.

– Peux-tu me faxer à Londres ce qui a paru sur le meurtre de Gibran Faisal ? demanda-t-il. Le plus vite possible.

– Tu l'auras ce soir ou demain, promit-elle. Donne-moi ton fax.

Adorable. Pas un mot de reproches. Il avait un peu honte et, dans la foulée, appela Interflora, pour lui faire livrer les fleurs qu'elle méritait.



Houssa Al-Dhofar al-Walid avait passé une partie de l'après-midi dans sa chambre, en compagnie d'une théière d'Earl Grey qu'elle avait à peu près vidée. La rencontre avec l'ami d'Adeline l'avait complètement déstabilisée. En y allant, elle pensait à une tentative de drague, ce qui ne lui déplaisait pas, en dépit de la jalousie de son mari. Même si elle ne faisait rien avec cet étranger séduisant, cela nourrirait ses fantasmes pour quelque temps.

La mention de Talal El-Hani, son ancien amour, lui avait fait l'effet d'un coup de poing en plein visage. Personne n'avait prononcé son nom depuis qu'elle avait quitté Damas, et peu de gens connaissaient leurs liens. À part son mari, bien entendu, dont il avait été le rival.

Elle était pratiquement certaine que Talal était mort. Sinon, il se serait manifesté, car il était fou d'elle. Comment ? Elle n'en savait rien, mais s'en doutait. Depuis son mariage et son installation à Londres, elle avait fait une croix sur cette partie de sa vie. Tout ce qui lui restait de son ancien amour, c'était la sacoche de cuir qu'il lui avait laissée. Cachée au fond de sa penderie, dans une valise fermée à clef.

Comment cet homme connaissait-il son histoire ? Ce n'était pas Adeline qui avait pu la lui raconter. La mention du gouvernement américain ne l'inquiétait pas trop. Grâce à son mari, elle se savait intouchable officiellement. D'ailleurs, dans cette affaire, elle n'avait strictement rien à se reprocher. Simplement, elle savait des choses qu'elle n'aurait pas dû savoir. Le seul qui aurait pu la conseiller était Gibran Faisal, mais en dépit des trois messages qu'elle lui avait laissés, il ne l'avait pas rappelée.

La porte s'ouvrit sur son mari qui parut surpris de la trouver en peignoir, à sept heures du soir.

– Tu sais que nous avons un dîner, lui rappela-t-il. Il faut partir d'ici dans une heure. Ça ne va pas ?

– J'ai une migraine atroce, prétendit Houssa, mais ça va passer.

– C'est vrai, remarqua son mari, tu es toute pâle.

Dès qu'il fut parti, elle se dirigea vers son dressing. Se disant que la seule chose à faire était d'oublier cette rencontre, de faire comme si elle n'avait jamais existé. Pendant quelque temps, elle ne répondrait pas à son portable.



Abu Mustapha Adib fumait le narghileh, installé sur un canapé très bas et profond, dans un coin de son bureau. Sa meilleure façon de se détendre. La nuit était tombée depuis longtemps sur le désert entourant Ya'Four et ses somptueuses résidences. Aucun bruit ne filtrait de l'extérieur. À vingt kilomètres de Damas, on était dans un autre monde. Une douzaine de ses collaborateurs habitaient là, lui assurant une protection rapprochée efficace. De toute façon, il n'avait pas d'ennemi en Syrie. Le *Moukhabarat* syrien le protégeait discrètement, maintenant une liaison permanente, et les Américains

avaient toujours ignoré l'existence de cette base logistique. Comme ils ignoraient la présence en Syrie de l'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein.

L'e-mail envoyé de Londres par Rashid Buraq l'avait plongé dans une fureur noire.

Comment les Américains étaient-ils remontés jusqu' à Houssa Al-Dhofar al-Walid ? Il croyait être un des rares à connaître le lien de l'Irakienne avec le trésor de guerre dont il était chargé. Or, cette femme détenait une information pour laquelle les Américains donneraient n'importe quoi. Il hésitait sur la conduite à suivre. Ne rien faire présentait un trop grand risque. Liquider l'ancienne maîtresse de Talal El-Hani était techniquement possible, mais les conséquences risquaient d'être dévastatrices. Si son mari apprenait qu'Abu Mustapha Adib était derrière, il voudrait se venger. Or, les groupes irakiens avaient besoin de l'Arabie Saoudite. Et, en plus, l'Irakien ignorait s'il n'était pas déjà trop tard. Si Houssa avait transmis à la CIA ce qu'elle savait, cela ne servirait à rien de la tuer.

Il posa l'embout de son narghileh, se replongeant trois ans plus tôt. Le jour où Talal El-Hani était arrivé à Damas, après avoir accompli le périple prévu depuis le départ de la Banque centrale d'Irak. Lui-même s'y trouvait, dans cette même villa de Ya'Four. Attendant justement que Talal El-Hani vienne lui rendre compte. Ce que ce dernier avait fait, repartant presque aussitôt retrouver sa maîtresse. Il devait revenir à Ya'Four le lendemain. Ne le voyant pas revenir, Abu Mustapha Adib avait envoyé un de ses hommes à l'appartement que Talal El-Hani partageait avec sa maîtresse. Celle-ci avait prétendu ignorer où se trouvait son amant. Abu Mustapha Adib ne s'était pas inquiété jusqu'au lendemain. Seulement, Talal El-Hani n'était jamais reparu. Il avait fallu plusieurs jours à Abu Mustapha Adib pour reconstituer ce qui s'était passé. À tout hasard, il avait envoyé un de ses hommes inspecter la route menant en Irak, empruntée par Talal El-Hani à son arrivée en Syrie.

Juste avant le village de Sab Bi'har, à mi-chemin entre Damas et la frontière, son envoyé avait découvert la carcasse calcinée d'un 4 × 4, un Toyota Land Cruiser. En interrogeant les habitants du hameau voisin, il avait établi que l'après-midi du jour où Talal El-Hani était reparti de chez sa maîtresse, il y avait eu une brusque tornade de *khamsin*, le vent de sable qui supprimait toute visibilité.

La Toyota qui roulait en direction de l'Irak avait percuté un camion-citerne venant en sens inverse et pris feu. L'incendie avait carbonisé le véhicule et son passager. Ce qui en restait avait été enterré dans le cimetière du hameau voisin, dans une tombe anonyme. La plaque

d'immatriculation avait permis d'identifier le véhicule de Talal El-Hani. Ce qui posait une question demeurée à ce jour sans réponse : que faisait-il sur cette route menant en Irak ?

Les événements qui avaient suivi avaient fait passer cette affaire au second plan. Les Baasistes irakiens fuyant leur pays avaient afflué à Damas. Lorsque Abu Mustapha Adib avait voulu interroger à nouveau Houssa, elle avait quitté la ville. Ce n'est que plus tard qu'il avait retrouvé sa trace à Londres, grâce à sa famille restée à Bagdad.

Il se remit à tirer sur son narghileh, obsédé par la question clef : qu'avait dit Talal El-Hani à Houssa de sa mission ? Son étrange conduite faisait craindre le pire à Abu Mustapha Adib. Si l'Irakienne détenait le secret que les Américains cherchaient à percer depuis trois ans, il fallait s'assurer qu'elle ne puisse jamais parler.



La Rolls Royce attendait devant l'hôtel particulier des Al-Dhofar al-Walid, dans Buckingham Palace Road. Il était onze heures et c'était l'heure à laquelle Houssa Al-Dhofar partait faire ses courses. Le chauffeur attendait debout à côté de la voiture. Lorsque l'épouse du Saoudien sortit de sa résidence, il ouvrit la portière et ôta sa casquette.

Houssa Al-Dhofar n'eut pas le temps de monter dans la voiture. Une Mercedes noire surgit et s'arrêta derrière la Rolls. Un homme en descendit et s'approcha, une enveloppe marron à la main.

Le prince autrichien, l'ami d'Adeline, l'homme qu'elle avait rencontré au *Lanesborough*. Il lui tendit l'enveloppe en s'inclinant légèrement et dit :

– Madame Al-Dhofar, je vous conseille vivement de prendre connaissance des documents qui se trouvent dans cette enveloppe. Ensuite, téléphonez-moi si vous voulez éviter de connaître le même sort que votre ami.

Il fit demi-tour et remonta dans la Mercedes qui s'éloigna aussitôt. Choquée, Houssa monta dans la Rolls et lança au chauffeur :

– Nous allons à Old Bond Street, je vous dirai où vous arrêter.

Elle ne put s'empêcher d'ouvrir l'enveloppe. Celle-ci contenait plusieurs coupures de journaux suisses. En lisant la première manchette, elle sentit ses jambes se dérober sous elle ; ainsi, Gibran

Faisal était mort. Assassiné. Houssa se mit à lire avidement l'article, puis les suivants. Elle était si absorbée qu'elle ne réalisa pas que son chauffeur s'était arrêté à l'entrée de Old Bond Street, attendant des ordres.

Son cœur battait la chamade. À part une aventure, elle n'avait jamais été intime avec le Syrien, mais, après avoir lu ces articles, elle comprenait parfaitement le message.

Elle aussi était en danger de mort.

Les articles éparpillés sur la banquette, elle ordonna au chauffeur d'une voix croassante :

– Nous rentrons à la maison.

Elle n'avait vraiment plus le cœur à faire du shopping.



Malko avait passé un après-midi abominable, tournant en rond dans sa suite, sursautant à chaque sonnerie de son portable. Chaque fois, il avait écourté la conversation, ne voulant pas rater un éventuel appel de Houssa Al-Dhofar. Si elle ne réagissait pas, il pouvait quitter Londres.

Sur un second échec.

L'appel qu'il attendait survint à sept heures. La voix de Houssa Al-Dhofar était froide, presque hostile, mais il se sentit quand même transporté de joie.

– Je vous attends demain, à trois heures, chez moi, annonça la jeune femme.

CHAPITRE XXII

Un jeune homme envoyé par la station de la CIA de Grosvenor Square venait d'apporter un mémo communiqué par le MI6 concernant Sultan Al-Dhofar al-Walid, le mari de Houssa. Avant son rendez-vous, Malko voulait en savoir le plus possible. Il parcourut le court texte d'un feuillet. Le Saoudien avait fait fortune en construisant des mosquées un peu partout dans le monde, financées par le gouvernement saoudien, grâce aux relations de son père, un des princes influents de la monarchie wahhabite.

Formé en Occident, Sultan s'était installé à Londres où il était arrivé en compagnie de Houssa. Le MI6 savait seulement qu'ils s'étaient rencontrés à Beyrouth. La fortune du Saoudien était évaluée à deux milliards de dollars, ce qui le plaçait modestement à la 36^e place du classement du magazine *Forbe's*. Il allait rarement en Arabie Saoudite, se partageant entre Londres, Marbella et New York. Houssa était sa seconde épouse, la première étant restée en Arabie Saoudite.

Malko reposa la note, qui ne lui apprenait rien d'intéressant. Il baissa les yeux sur sa Breitling. Deux heures et demie. Il était temps de se mettre en route. Chris Jones et Milton Brabeck l'attendaient en bas dans leur Mercedes de location.



Malko sonna à la porte de l'hôtel particulier, le cœur battant. C'était l'aboutissement d'une longue et sanglante traque, de la Moldavie à Genève. Un maître d'hôtel, vraisemblablement pakistanaï, lui ouvrit et le conduisit dans un salon immense, lambrissé, avec des plafonds hauts de quinze mètres et des dorures partout. Aux murs, deux Gainsborough et quelques autres broutilles. Chaque meuble semblait sortir d'un musée...

Le claquement de talons sur le parquet Versailles lui fit lever la tête.

Houssa Al-Dhofar, en pull angora rose et jupe de cuir, assortie aux bottes cloutées de diamants, s'assit en face de lui sur le canapé jaune bouton d'or. La tension de ses traits et de son regard contrastait avec son apparence sexy.

Le maître d'hôtel revint pour déposer sur la table un plateau de thé. Dès qu'il fut ressorti, Houssa Al Dhofar rompit le silence.

– J'ai lu les articles de presse que vous m'avez remis, dit-elle. J'ai été bouleversée d'apprendre la mort de Gibran Faisal. Cependant, je ne comprends pas le lien que vous faites entre son meurtre et une éventuelle menace à mon égard.

Malko sourit. Elle faisait l'idiote. S'il était assis en face d'elle, c'est *justement* parce qu'elle saisissait parfaitement le lien. Il décida de mettre les points sur les i.

– Revenons trois ans en arrière, fit-il. Saddam Hussein décide de mettre à l'abri les réserves en devises liquides de la Banque centrale irakienne, environ un milliard de dollars. Un convoi de camions quitte donc Bagdad sous le commandement de Talal El-Hani, le chef des Fedayins de Saddam, la milice d'Oudei Hussein. Depuis, personne n'a jamais revu ni ce milliard de dollars ni Talal El-Hani. Or, ce dernier était à l'époque votre amant et vous habitiez dans l'appartement qu'il occupait lorsqu'il se trouvait à Damas.

– Qui vous a dit cela ?

– Le général Jallal Habbouche, qui commandait le *General Moukhabarat* de Saddam Hussein, et collabore désormais avec les Américains. Cette information a été recoupée ensuite par les Services syriens.

Là, il s'avancait, mais Houssa ne broncha pas. Elle versa du thé dans leurs tasses et laissa tomber :

– J'étais en effet l'amie de Talal, à cette époque. Mais que pensez-vous ? Que j'ai pris ce milliard de dollars ?

Là, elle se moquait carrément de lui. Malko trempa les lèvres dans son thé et précisa :

– Certainement pas. Je pense simplement que vous savez à la fois ce qu'il est devenu, et ce qu'il est advenu de Talal El-Hani.

– Vous avez tort sur les deux points, répliqua l'Irakienne. J'ignore totalement ce qu'est devenu cet argent et je n'ai jamais revu Talal depuis le jour de son arrivée à Damas en provenance d'Irak. Il est reparti de chez moi après être resté deux heures environ. Quelqu'un de son organisation est venu s'enquérir de lui, deux jours plus tard, et je lui ai répondu la même chose qu'à vous.

– Vous avez dit à Adeline, l'année dernière, que vous le pensiez mort.

– C’est exact, car il était très amoureux de moi et voulait même m’épouser. Je ne me suis mariée avec mon mari qu’en raison de sa disparition.

Le silence retomba. Les épais rideaux de velours beige et les doubles vitrages arrêtaient tous les bruits de l’extérieur, les isolant dans un cocon luxueux.

– Vous ne vous êtes pas posé de questions sur cette disparition ?

Houssa eut un petit rire fataliste.

– C’était une époque agitée. Talal menait une vie dangereuse. Il ne me tenait pas au courant de ses activités.

– Il n’était pas supposé revenir ?

– Si, avoua-t-elle du bout des lèvres.

– Et, avant de partir, il ne vous a pas dit où il allait ?

– Non.

Pour la première fois depuis le début de la conversation, il eut l’impression qu’elle mentait.

– Vous ne dites pas la vérité, insista Malko, ses yeux dans ceux de Houssa. Ce n’est pas vraisemblable.

Elle hésita quelques secondes, puis répondit, un ton plus bas :

– À cette époque, j’avais déjà rencontré Sultan. J’allais souvent le retrouver à Beyrouth. J’ai avoué à Talal que j’avais un autre homme dans ma vie et il est parti très fâché. Il était extrêmement jaloux. J’ai donc pensé qu’il avait rompu.

Là, cela tenait un peu mieux. Il la sentait tendue, fermée, résolue à en dire le moins possible, et décida d’attaquer sur un autre point.

– Gibran Faisal a été assassiné par les gens qui contrôlent ce trésor, exposa-t-il. Parce qu’il aurait pu nous orienter sur ceux qui le détiennent.

– Je n’ai jamais discuté de cela avec lui, assura vivement Houssa.

– Bien sûr, reconnut Malko, mais je pense que vous avez, vous aussi, des informations qui pourraient nous permettre de retrouver ce trésor de guerre. Les Irakiens qui le gèrent n’hésiteront pas une seconde à vous éliminer s’ils le pensent. Vous finirez comme Gibran Faisal...

Il y eut un long silence, puis la jeune femme se leva brusquement. Malko crut qu’elle mettait fin à l’entretien. Mais elle dit simplement :

– Je reviens tout de suite.

Lorsqu'elle réapparut quelques instants plus tard, elle avait à la main une sacoche de cuir noir fatiguée qu'elle posa à côté de Malko.

– Talal a laissé ceci chez moi, dit-elle d'une voix égale.

– Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

– Ouvrez.

Malko souleva la languette de cuir et aperçut d'abord un Thuraya, d'un modèle assez ancien. Il tenta en vain de l'activer. Les batteries étaient vides. À côté, se trouvait un carnet aux pages couvertes de rangées de chiffres, avec des annotations en arabe. Il y en avait une vingtaine de pages.

– Je ne lis pas l'arabe, dit Malko. De quoi s'agit-il ?

– De coordonnées géographiques, je pense, répondit Houssa, avec des description sommaires de lieux.

Malko feuilleta le carnet et sentit son poulx s'envoler. Il en avait le vertige. Ces coordonnées étaient peut-être celles des différents endroits où était enterré le trésor de Saddam Hussein. Ce qui expliquait presque tout.

– Vous n'avez jamais eu la curiosité de savoir à quoi cela correspondait ? demanda-t-il, sceptique.

– Une semaine après le passage de Talal, j'ai quitté Damas, expliqua-t-elle. D'abord pour Beyrouth, où j'ai retrouvé Sultan. Ensuite, pour l'Europe. Je ne suis jamais retournée là-bas. Je pensais que Talal réapparaîtrait, et puis... le temps a passé.

Malko n'avait plus qu'une idée : s'enfuir avec le précieux carnet. Pour retrouver le trésor enfoui dans l'immense désert irakien.

Houssa Al-Dhofar le fixait avec une expression bizarre, presque douloureuse.

– Vous êtes satisfait ? demanda-t-elle. Vous ne me poursuivrez plus ? Je vous demande de ne pas parler de tout cela à mon mari. Inutile de remuer les souvenirs douloureux. Maintenant, partez.

Il se leva, la sacoche de feu Talal El-Hani à la main.

– Vous n'entendrez plus parler de moi, promit-il, mais soyez prudente. Trouvez un moyen pour que votre mari vous assure une sécurité rapprochée sérieuse.

Ils se quittèrent dans le hall de marbre. Malko baisa la main de

Houssa. Sa peau était froide comme celle d'une morte.

La lourde porte claqua derrière lui et il fonça à la Mercedes où attendaient Chris et Milton.

– On va à Grosvenor Square ! dit-il.



Richard Spicer, le chef de station de la Central Intelligence Agency à Londres, avait réquisitionné la grande salle de conférences du sixième étage, en interdisant l'entrée à quiconque. Une immense carte de l'Irak avait été épinglée au mur du fond. Des *case officers* arabophones s'appliquaient à déchiffrer les pages du carnet de Talal El-Hani, reportant au fur et à mesure sur la carte les emplacements déterminés par leurs coordonnées géographiques, matérialisés par de petits drapeaux rouges.

Malko, assis au bout de la table, devant un café qu'il laissait refroidir, suivait les progrès, minute par minute. Quatorze points étaient déjà localisés, mais il attendait que tout soit terminé pour appeler Frank Capistrano, à Washington.

Superstitieux.

En observant la carte, désormais hérissée de petits fanions rouges, il observait que tous se trouvaient dans le désert, à l'ouest de Bagdad, une zone délimitée à l'est par la Syrie et la Jordanie.

La région des sunnites, soutiens de Saddam Hussein. La plupart des points se trouvaient à l'écart des grands itinéraires.

Une heure plus tard, un des *case officers* lui tendit la liste des vingt emplacements désormais localisés. Il pouvait appeler le *Special Advisor* de la Maison Blanche.

À Washington, il était midi. Le timing était parfait.



Houssa Al-Dhofar al-Walid, étendue sur son lit, luttait contre la tristesse. Elle avait décommandé sa pédicure et demandé qu'on ne la dérange pas. Evoquer ce qui s'était passé trois ans plus tôt l'avait bouleversée. Comme de donner la sacoche de cuir qu'elle avait précieusement conservée jusque-là. C'est un peu comme si l'homme qu'elle avait aimé était mort une seconde fois. Désormais, il ne lui

restait rien de lui : même pas une photo.

En même temps, ce rendez-vous avait tiré un trait définitif sur son passé. Une fois le trésor de Saddam retrouvé, les Américains ne se soucieraient plus d'elle.

Elle prit une boîte de pilules en or ornée d'un cabochon en rubis et avala, coup sur coup, trois somnifères...

En même temps, elle se sentait coupable quelque part. Elle n'avait, bien entendu, pas tout dit à cet agent de la CIA. Si elle n'avait pas annoncé à Talal qu'elle allait le quitter pour un homme plus riche que lui, il ne serait pas retourné chercher une partie du trésor qu'il avait enfoui dans le désert irakien. Il avait révélé à Houssa la nature de sa mission, après leur violente dispute, et fait part de sa décision d'aller récupérer une partie du trésor pour s'enfuir avec elle. Il ne serait pas le premier cadre d'un parti à avoir détourné de l'argent...

Seulement, il n'était jamais revenu. Pour Houssa, il avait dû se faire prendre par les gens responsables de cette opération qui l'avaient, ensuite, exécuté. Elle avait attendu trois jours, puis, la mort dans l'âme, avait pris un taxi pour Beyrouth où Sultan Al-Dhofar al-Walid l'attendait.



– C'est magnifique ! Inouï ! Inespéré !

Frank Capistrano ne trouvait plus ses mots. Il venait de recevoir, par un e-mail sécurisé, la liste des endroits où devait être enfoui le trésor de Saddam Hussein.

– Cette fois, je pense que mon job est terminé ! dit Malko. Je ne vais pas aller creuser dans le désert irakien.

– *Of course not !* C'est le Pentagone qui va s'occuper de la récupération de cet argent. La plupart des caches sont dans des zones tenues par la guérilla sunnite, très dangereuses. Il faudra monter de véritables opérations militaires pour y accéder. On va enfin assécher les ressources de ces salopards.

– Il faudrait les visiter toutes à la fois, suggéra Malko. Sinon, si les Irakiens ont vent de cette opération, ils auront le temps d'en déménager un certain nombre.

– Ne craignez rien, promet le *Special Advisor* de la Maison Blanche,

le Pentagone va monter une *task force* avec des hélicos, des blindés, appuyés par des troupes au sol. Cela va prendre quelques jours, mais cela en vaut la peine. Il faudra d'abord effectuer des reconnaissances aériennes. Le seul risque serait que cette Irakienne avertisse ses anciens amis.

– Je ne le pense pas, affirma Malko.

– Richard Spicer va demander au « 6 » de la mettre sur écoute, continua Frank Capistrano. Au cas où elle aurait de mauvaises intentions, elle gagnerait un billet *one way* pour Gitmo...

– Ne craignez rien, elle veut seulement vivre en paix. Bon, je pense que, demain, je reprends l'avion pour Liezen.

– Encore bravo ! exulta l'Américain. Je vous tiens au courant et vous verrez que je ne suis pas un ingrat.



Ibrahim Haddad et Rashid Buraq tournaient en rond. Par e-mail, Abu Mustapha Adib leur avait donné l'ordre de liquider Houssa Al-Dhofar. Seulement, c'était plus facile à dire qu'à faire. Ils ne disposaient pas d'armes à feu et, à Londres, n'avaient pas les moyens de s'en procurer.

Il restait l'arme blanche mais, pour cela, il fallait approcher leur cible.

Or, Houssa Al-Dhofar n'était jamais seule. Au minimum, il y avait son chauffeur, un athlète sûrement armé. En plus, elle sortait très peu. La plupart du temps, avec son mari. Ils n'osaient pas la surveiller de trop près, certains que les Américains étaient dans les parages. En plus, à Londres, ils étaient chez eux.

Les deux Irakiens n'osaient pas non plus s'approcher du *Lanesborough*, n'oubliant pas que l'agent de la CIA connaissait physiquement Ibrahim Haddad.

C'était un peu une mission impossible et les jours passaient sans rien apporter.



Le lieutenant Powell commandait un détachement de la First Cav de l'US Army, stationné en plein désert, non loin de la frontière syrienne.

Al-Khashat, une minuscule bourgade sur la route de Kirkouk, jadis halte sur la voie de chemin de fer depuis longtemps abandonnée.

Là, il ne se passait jamais rien, à part les interceptions de convois de contrebande, dans les deux sens, menés par des tribus bédouines du coin. Peu de combats. Les GI s'étaient installés dans des bâtiments provisoires non loin de l'ancienne gare envahie par le sable, les épineux et les scorpions. Perplexe, l'officier venait de déchiffrer le message *secret cosmic* juste reçu du Centcom de Bagdad. Lui donnant les coordonnées topographiques d'un lieu où il allait découvrir une importante somme d'argent, en dollars.

Dans ce coin perdu, cela semblait invraisemblable, mais il devait obéir aux ordres. Qui stipulaient qu'au moins *deux* officiers soient présents durant l'opération. Celle-ci terminée, le Centcom lui enverrait un Blackhawk pour évacuer le magot.

L'officier prit son GPS, rameuta deux douzaines de soldats en train de se reposer sous leur tente climatisée — en mars la température était encore supportable —, appela un sous-lieutenant et ils s'entassèrent dans trois Humwee, direction la voie de chemin de fer abandonnée. Roulant sur une piste ensablée et presque invisible. La gare apparut enfin, couleur sable, fantomatique. Le lieutenant Powell activa son GPS. Les coordonnées fournies par le Centcom correspondaient à un hangar en ruines dont l'armature métallique évoquait un squelette. L'intérieur, envahi par le sable et les plantes du désert, n'était plus qu'un nid à scorpions et à serpents. D'ailleurs, une vipère des sables fila juste devant eux.

Ils étaient munis d'un détecteur de métal et commencèrent à le promener au-dessus du sol, jusqu'à ce que le bip se déclenche. Cela pouvait être des obus ou des munitions, comme dans des centaines de caches.

– On creuse là ! ordonna le lieutenant Powell.

Les hommes entreprirent de dégager le sable, sondant le sol avec des baguettes métalliques. Ce pouvait *aussi* être un piège explosif.

Une baguette heurta quelque chose de métallique et les GI continuèrent à écarter le sable à la main, avec précautions... Jusqu'à dégager une boîte de métal rectangulaire qu'ils sortirent après s'être assurés qu'elle n'était pas piégée.

L'officier souleva le couvercle, après avoir forcé les fermetures. Dès qu'il eut contemplé son contenu, il éclata de rire.



Alexandra, écartelée à plat ventre sur le lit à baldaquin de la « chambre d'amour » du château de Liezen, reprenait goût à son amant. Malko rattrapait le temps perdu avec délices. En dépit de ses récréations sexuelles avec d'autres femmes, c'est avec Alexandra qu'il s'assouvissait vraiment. Elle était son point d'attache, et il ne s'en fatiguait pas. Il la contempla, uniquement vêtue de sa guêpière noire, de très longs bas et d'escarpins, les poignets et les chevilles liés par des cordelières de velours aux quatre montants du baldaquin.

Il vint s'agenouiller en face d'elle, et, aussitôt, relevant la tête, elle engloutit son sexe. Malko s'amusa, un bon moment, à violer sa bouche, heurtant parfois le fond de sa gorge. Puis il se retira, raide comme une hampe, se remit debout, glissa un coussin sous le ventre d'Alexandra et contempla quelques instants sa croupe ainsi surélevée.

Depuis une semaine qu'il était revenu à Liezen, il neigeait, l'Europe était balayée par une vague de froid, et il n'avait pas mis le nez dehors, dormant, mangeant et faisant l'amour.

Alexandra tourna légèrement la tête.

– Viole-moi, dit-elle. Je veux te sentir fort.

Il vint s'allonger sur elle et plaça l'extrémité de son membre sur l'ouverture de ses reins. Elle était brûlante mais sa corolle déjà ouverte. Malko la força de quelques millimètres, demeurant en équilibre au-dessus de la jeune femme. Puis il glissa les deux mains sous son corps, les referma sur ses seins et se laissa tomber sur elle, violant ses reins d'un trait, jusqu' à la garde.

Alexandra hurla.

Ses mains crispées sur la chair tiède des seins, il se retira et revint, encore plus violemment si possible. Les grands miroirs lui renvoyaient leur image, augmentant encore son excitation. Sous lui, la jeune femme n'avait jamais été aussi ouverte. Elle gémissait sans arrêt, mordant le drap de satin. Malko prolongea autant qu'il le put, avant de se figer au fond d'elle, foudroyé, anéanti de plaisir. Il était encore fiché en elle quand son portable, oublié dans la poche de son pantalon, se mit à sonner. Il ne bougea pas, il était trop bien.

Cela recommença. Une fois, deux fois, trois fois. Jusqu'à ce qu'Alexandra, exaspérée, lui jette :

— Réponds ! C'est sûrement un de tes *spooks*.

À regret, il s'arracha d'elle et retrouva le portable, au moment où il sonnait à nouveau. Il l'ouvrit et entendit Frank Capistrano annoncer, d'une voix sépulcrale :

– Nous nous sommes fait baiser.

1. Commandement central.

CHAPITRE XXIII

Malko eut l'impression d'être plongé dans un bain glacé. Il crut que son crâne explosait. Alexandra, toujours écartelée sur le lit où il venait de la posséder, n'était plus qu'une ombre désincarnée. Il posa la première question qui lui vint à l'esprit :

– Les localisations des caches ne sont pas exactes ? Les coordonnées géographiques ont peut-être été codées ?

– Nous avons trouvé toutes les caches, rétorqua le *Special Advisor* de la Maison Blanche.

– Elles étaient vides ?

Frank Capistrano émit un bruit étrange, à mi-chemin entre le sanglot et le ricanement.

— Elles étaient pleines ! Nous avons retrouvé les 180 boîtes métalliques évacuées de la Banque centrale, il y a trois ans.

– Alors, où est le... ?

– Toutes ces boîtes contiennent uniquement des billets de cent dinars irakiens, à l'effigie de Saddam Hussein : de son temps, hors d'Irak, ces dinars ne valaient pas grand-chose. Depuis l'opération *Freedom Irak*, ils valent tout juste leur poids de papier. Tout ce qu'on peut faire avec, c'est jouer au Monopoly.

Malko était assommé, ahuri. Il ne pensait même pas à détacher Alexandra. Frank Capistrano l'arracha à sa stupeur.

– Cette opération, c'était un leurre, depuis le début. Saddam Hussein se doutait que nous chercherions à retrouver l'argent extrait de la Banque centrale, donc il a monté une action bien visible, vraisemblable, et, avec sa férocité habituelle, a sacrifié plusieurs dizaines de personnes pour la crédibiliser aux yeux de l'extérieur. Jusqu'à maintenant, nous avons été obnubilés par ces trois camions partis dans le désert avec un milliard de dollars. Exactement ce qu'il avait prévu. Et, sans votre enquête à travers l'Europe, nous en serions au même point.

– Mais le ministre des Finances a confirmé ce transfert !

– Il ne se trouvait pas à la banque ce soir-là. Il y a sans doute eu un autre convoi, peut-être la veille ou un autre jour, qui a emporté, lui, le milliard de dollars après quoi nous courons.

Malko se raccrocha au seul fait concret de son enquête.

– Attendez ! protesta-t-il. Vous m'avez bien dit que les 600 000 dollars que j'ai récupérés en Moldavie provenaient bien du lot de devises entreposées à la Banque centrale d'Irak.

– Tout à fait ! confirma le *Special Advisor*. Cet argent — ce milliard de dollars — a bien existé et, très probablement, existe toujours, du moins en partie. Seulement, il n'a jamais été enterré dans le désert ! Et personne ne sait comment il a quitté la Banque centrale, ni sa destination. Et, cette fois, nous n'avons plus de piste à explorer.

Il semblait vraiment découragé et il y avait de quoi. Des semaines de traque, plusieurs morts pour arriver à des billets démonétisés, c'était dur... et frustrant. Chez Malko, l'abattement avait fait place à la fureur. Il n'avait pas le sentiment que Houssa Al-Dhofar s'était moquée de lui. De plus, les meurtres survenus pendant la traque montraient que les Irakiens avaient quelque chose à cacher. Frank Capistrano le tira de sa méditation morose.

– *Look*, j'ai l'impression que la bonne femme de Londres ne vous a pas tout dit.

— Pourquoi ?

– L'Agence a reçu un compte-rendu d'écoutes de sa ligne, transmis par le « 6 ». Une très brève conversation, mais révélatrice.

– Je pars pour Londres, lança Malko, sans le laisser terminer.

Ivre de rage et de dépit.



Richard Spicer, le chef de la station de la CIA à Londres, tendit à Malko une liasse de feuillets, dont plusieurs passages étaient soulignés en rouge.

– Ce sont les comptes rendus d'écoutes effectuées sur la ligne de Mme Al-Dhofar al-Walid.

– Qu'est-ce que cela dit ?

– De mauvaises nouvelles pour elle : hier, des inconnus armés ont pénétré dans sa maison familiale, dans le quartier de Mansour à

Bagdad, et ont kidnappé tous ceux qui se trouvaient là, y compris sa mère. Ils ont abattu le personnel.

Malko demeura cloué au sol. Les Irakiens agissaient toujours avec la même férocité. Ceux qui géraient cette affaire avaient appris la découverte des caches et conclu que Houssa était à l'origine de cette indiscretion. Ne pouvant l'atteindre à Londres, ils avaient frappé les siens, à Bagdad. Ils allaient sûrement exiger de Houssa une rançon. Que son mari milliardaire se ferait un plaisir de payer.

– Aucun indice, bien entendu ? demanda Malko.

Le chef de station eut un sourire entendu et triste.

– Vous savez bien que Bagdad est à feu et à sang. La guerre civile bat son plein. Chiites et sunnites se massacrent à qui mieux mieux.

– Merci, fit Malko, que le « 6 » garde la ligne sur écoutes. Je vais rendre visite à Mme Al-Dhofar.



Abu Mustapha Adib venait de recevoir l'information de Bagdad lui apprenant que ses ordres avaient bien été exécutés. Cela calma un peu sa fureur. Les Américains n'avaient pas été discrets et il avait très vite su que toutes les caches contenant les dinars avaient été découvertes. Une seule personne pouvait avoir révélé leur emplacement : Houssa Al-Dhofar, à l'époque maîtresse de Talal El-Hani. Ce dernier avait dû laisser chez elle le relevé des emplacements.

Et cette chienne avait tout donné aux Américains !

Bien sûr, cela n'avait pas de conséquences pratiques, mais désormais, ils allaient se lancer sur la piste du *vrai* trésor.

L'Irakien gagna son bureau et ouvrit son PC. Sa vengeance avait commencé, mais il fallait la terminer.



Le maître d'hôtel qui lui avait déjà ouvert toisa Malko avec un mélange d'hostilité et de mépris.

– Madame n'est pas disponible, annonça-t-il d'une voix glaciale. Monsieur aurait dû téléphoner.

– Madame va être disponible pour moi, répliqua Malko, tout aussi

glacial.

– Madame vient d’avoir un choc épouvantable, reprit le maître d’hôtel. Je ne peux pas la déranger.

– Je sais, répliqua Malko. Et je dois lui parler. Pour éviter pire.

Ils se toisèrent quelques instants d’une façon peu amène, puis le maître d’hôtel céda.

– Je vais prévenir Madame que vous êtes là, dit-il, avant de refermer la porte.

Celle-ci se rouvrit quelques minutes plus tard, et sans un mot, le maître d’hôtel le fit entrer. Houssa Al-Dhofar attendait, debout dans le salon, dans une robe de lainage gris, les yeux rouges, le visage dur.

– Ce qui est arrivé est de votre faute ! lança-t-elle. Je ne sais pas comment vous osez venir ici.

— D’abord, pour vous présenter mes excuses, répondit Malko. Je suis désolé de ce qui est arrivé à votre famille à Bagdad. Je suppose que vous saviez que toutes les caches dont vous m’avez donné l’emplacement ne contenaient que des dinars démonétisés sans valeur.

– Non, affirma-t-elle d’une voix blanche.

– Peu importe, trancha Malko. Le véritable argent se trouve quelque part et je veux le trouver.

– Je ne peux pas vous y aider, laissa tomber l’Irakienne. Et tout ce que je veux, c’est obtenir la libération de ma famille. Ma mère a 79 ans.

– Je comprends ce que vous éprouvez, répondit Malko. Je vais faire transmettre par la Central Intelligence Agency de Londres des instructions attirant l’attention des troupes de la Coalition sur ce kidnapping.

Houssa Al-Dhofar lui jeta un regard méprisant.

– Les Américains n’ont jamais retrouvé personne à Bagdad. Sauf des morts. Je vais m’en occuper moi-même. Je voudrais ne vous avoir jamais rencontré. Maintenant, laissez-moi.



Par acquit de conscience, Malko avait décidé de rester quelques jours à Londres, avant de regagner Liezen. Cherchant désespérément une nouvelle piste. En vain jusque-là. Il avait appelé Adeline Montjoie à Genève, afin de vérifier qu'elle lui avait tout dit sur ses voyages à Beyrouth pour ramener du cash. Elle s'était seulement souvenue d'un détail : une fois, c'est une femme, plutôt sexy, en jogging et casquette, qui lui avait apporté une enveloppe. Elle avait noté que, pour un courrier, elle avait de beaux bijoux.

Un peu mince pour démarrer une enquête.

Le téléphone le fit sursauter. C'était Richard Spicer, le chef de station.

– J'ai quelque chose pour vous. Je vous invite au *Connaught*, ils ont un *roastbeef* à tomber.

Comme la pluie avait cessé, Malko décida de gagner Bond Street à pied. L'hôtel *Connaught* était un monument du Londres traditionnel, là où descendaient tous les nobles propriétaires de châteaux de passage à Londres. Lorsqu'il arriva, Richard Spicer était déjà installé devant un scotch, une bouteille de Defender «5 ans d'âge» posée sur la table, à côté du Times. Il poussa vers Malko une mince chemise verte.

– Lisez. Ce n'est pas inintéressant. Cela a été intercepté hier soir, sur la ligne terrestre de Mme Al-Dhofar.

Malko ouvrit la chemise et lut le transcript :

– ... *Mrs Al-Dhofar, please ?* (Voix d'homme, accent étranger.)

– De la part de qui ? (Voix d'homme.)

– Un vieil ami. Talal.

– Un instant, je vais voir si elle est là. (Même voix d'homme.)

– Houssa Al-Dhofar ?

— Oui.

[*À partir de là, la conversation se déroule en arabe.*]

– Vous voulez revoir votre mère ?

– Qui êtes-vous ?

– Ne discutez pas. Si vous ne me rencontrez pas dans les quarante-huit heures, votre mère sera égorgée.

— ... (*Long silence.*)

- Vous voulez de l'argent ?
- Je vous le dirai. Dépêchez-vous, je vais raccrocher.
- Très bien, je vais à une soirée demain soir au *Dorchester*, pour Action contre la faim. C'est un dîner, suivi d'un bal. Je serai avec mon mari.
- Parfait. Après le dîner, éclipez-vous comme si vous alliez aux toilettes. Montez à l'étage « mezzanine ». Je vous donnerai mes instructions pour la suite. Si vous parlez de ce rendez-vous à la police, votre mère sera égorgée.

[*Fin de conversation. L'appel a été donné d'une cabine de Piccadilly Circus.*]

Malko referma la chemise.

- Voulez-vous que je prévienne le « 5 » ? suggéra Richard Spicer. Ils peuvent organiser une souricière.

- Cela risque de ne pas être discret, objecta Malko. Je préfère traiter le problème moi-même. Qu'il y ait simplement une équipe du « 5 », en appui, à l'extérieur du *Dorchester*, afin de me relayer pour une filature.

- Comme vous voulez, accepta l'Américain. À table ! ajouta-t-il en riant.

Un maître d'hôtel avait commencé à découper devant eux de magnifiques tranches de *roastbeef* à mettre l'eau à la bouche. Malko se pencha à travers la table.

- Richard, la dernière fois, vous aviez eu la gentillesse de me prêter quelque chose. Vous pouvez recommencer ?

- Sans problème, accepta aussitôt le chef de station. Un de mes *deputies* vous l'apportera à votre hôtel. Avec un numéro pour joindre les gens du « 5 » qui seront devant le *Dorchester* ce soir.



Houssa Al-Dhofar avait du prendre deux Valium pour calmer sa nervosité. Elle ne voulait pas que son mari s'aperçoive de quoi que ce soit. Ce dernier arriva derrière elle tandis qu'elle attachait autour de son cou un superbe collier de perles de Tahiti de toutes les couleurs.

- Tu es magnifique ! lança-t-il.

La robe noire enrichie de strass et de dentelles, décolletée très bas,

offrait ses seins comme sur un plateau. Les trois rangs de perles ajoutaient au côté un peu « porno-chic » une touche classique.

— Merci, dit-elle.

— Dommage qu'il y ait cinq cents personnes, ajouta Sultan Al-Dhofar al-Walid.

Il avait horreur de ces dîners mondains dont sa femme raffolait. Pour se retrouver dans les pages « people » de tous les magazines.



Malko était certainement le seul invité à la soirée d'Action contre la faim à porter un pistolet sous son smoking. Le Beretta 92 aimablement prêté par Richard Spicer était presque entièrement dissimulé sous sa large ceinture, mais faisait quand même une bosse disgracieuse... Heureusement qu'il était assis, à une table non loin de la porte de l'immense salle à manger. Pour 500 livres, le dîner était convenable...

Du coin de l'œil, il surveillait Houssa Al-Dhofar al-Walid, installée à quatre tables de là. Le dîner venait de se terminer et les plus audacieux commençaient à s'éclipser vers l'enfilade de salons où l'on allait danser. Il vit soudain Houssa Al-Dhofar se lever, dire quelques mots à son mari et se diriger vers la porte donnant sur le hall de l'hôtel. Il attendit quelques instants, puis se leva à son tour.

Le hall, qui servait aussi de salon de thé, était plein de monde. Des gens qui gagnaient aussi le bar, situé à gauche. Houssa avait disparu. Malko, qui savait où elle se rendait, ne perdit pas de temps et fonça vers les ascenseurs, au fond du hall. Levant la tête, il vit que l'un d'eux venait de s'arrêter à la mezzanine et hésita.

Le mieux était d'attendre là. Celui qui rencontrait Houssa Al-Dhofar redescendrait, soit par l'escalier, soit par l'ascenseur. Il préférait le suivre que le prendre sur le fait.

Une cabine redescendit mais elle était vide.

Houssa Al-Dhofar avait disparu depuis trois ou quatre minutes. Machinalement, il dirigea son regard vers l'escalier et ses artères furent noyées d'adrénaline en quelques fractions de secondes. Un homme était en train de descendre d'un pas rapide le grand escalier. Vêtu d'un costume sombre, le visage barré d'une fine moustache.

C'était Ibrahim Haddad, l'Irakien rencontré en Moldavie. Lui et Malko se virent en même temps. Ibrahim Haddad s'arrêta brusquement, puis fit demi-tour, remontant à toute vitesse. Malko se

lança aussitôt à sa poursuite. Adieu la surprise ! Lorsqu'il arriva en haut de l'escalier, l'Irakien avait disparu. La mezzanine était un dédale de boutiques et de petits salons. Surveillant les ascenseurs, Malko activa son portable et une voix britannique répondit aussitôt, répétant le numéro.

– Code 1, dit Malko. J'ai besoin de vous. Le suspect se trouve dans la mezzanine, bloquez les sorties de l'hôtel. Grand, vêtu de sombre, type oriental.

– *We proceed*¹, fit simplement l'agent du MI5.



Malko, le Beretta 92 au poing, se mit à avancer vers la gauche, là où la mezzanine se composait de coins-salons avec des tables basses. Soudain, il s'arrêta net. Un corps lui barrait le passage.

Houssa Al-Dhofar al-Walid gisait sur le dos, les bras en croix, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre, le regard fixe. Les belles perles de Tahiti ressemblaient désormais à de gros rubis, et le sang descendait sur sa poitrine, inondant ses seins. Il réprima un haut-le-cœur. Soudain, un mouvement imperceptible à l'entrée d'un salon détournait son attention. Il aperçut une ombre, fonça dans sa direction et se trouva nez à nez avec Ibrahim Haddad, un poignard à la main, ramassé comme un chat qui se prépare à bondir.

Ce qu'il fit, la lame à l'horizontale, pour éventrer Malko. Celui-ci, sans réfléchir, tendit le bras et appuya sur la détente du Beretta 92, jusqu'à ce que la culasse reste bloquée en position ouverte, le chargeur vide.

Ibrahim Haddad avait boulé en avant, étendu à plat ventre sur la moquette beige, et sa main gauche effleurait la chaussure de Malko.

Moins d'une minute plus tard, une cavalcade retentit dans l'escalier et une demi-douzaine d'hommes armés de pistolets-mitrailleurs firent irruption dans la mezzanine. Malko posa le Beretta vide sur une table basse et s'approcha du corps inerte de Houssa Al-Dhofar. Il s'accroupit et lui ferma les yeux.

Tétanisé de rage et de frustration.



– Voilà ce qu'on a trouvé dans sa chambre d'hôtel, annonça Richard Spicer, tendant à Malko un exemplaire du quotidien libanais *Al Nahar*.

Dans un coin, en haut à gauche, était noté un numéro de téléphone écrit à la main : 03 569 345.

– C'est un numéro de portable libanais, précisa le chef de station de la CIA. Il l'a noté lorsqu'il était à Beyrouth, avant de venir ici. La date est celle de son départ.

– Rien d'autre ?

– Rien qui puisse vous aider. Il se trouvait avec un autre homme qui a pu prendre la fuite. Ils ne communiquaient pas par téléphone, probablement par e-mails, à partir de cybercafés.

Malko regarda le numéro d'*Al Nahar* et le numéro noté en travers. Cela pouvait être celui d'une fille, ou d'un copain. Ou alors celui d'un membre de l'organisation irakienne. Il y avait une minuscule chance de déboucher sur quelque chose. Ce qu'on appelle en anglais un *long shot*.

C'est-à-dire chercher une épingle dans une meule de foin.

– À propos, annonça Richard Spicer, une patrouille de la Coalition a retrouvé les corps égorgés de tous les membres de la famille de Houssa Al-Dhofar al-Walid. À l'ouest de Bagdad.

Malko revit le regard fixe de Houssa Al-Dhofar et se dit qu'il allait quand même tirer sur cet ultime fil, même s'il ne menait nulle part.

La quête du trésor de Saddam Hussein se poursuivrait au Liban.

**Désormais
vous pouvez commander
sur le Net :**

**SAS.
BRIGADE MONDAINE. L'EXECUTEUR
POLICE DES MŒURS. BLADE
JIMMY GUIEU. L'IMPLACABLE**

Nouveautés : BRUSSOLO

HANK LE MERCENAIRE. LE CELTE

**LES ÉROTIQUES
LES NOUVEAUX ÉROTIQUES . SÉRIE X
LE CERCLE POCHE
LE CERCLE**

en tapant

www.editionsgdv.com